

**LES  
PORTEURS  
*Méditerranée*  
DE  
RÊVE**

En couverture :  
Gustave Le Gray, *Mer Méditerranée :  
Sète (Mont Agde)*, 1857.

Cet ouvrage a été publié à l'occasion  
de l'exposition *Le Noir et le Bleu.  
Un rêve méditerranéen...*, présentée  
au musée des Civilisations de l'Europe  
et de la Méditerranée, à Marseille,  
du 7 juin 2013 au 6 janvier 2014.

L'exposition a été coproduite  
par le MuCEM, la RMN-Grand Palais  
et Marseille-Provence 2013.

# LES PORTEURS *Méditerranée* DE RÊVE

Ouvrage dirigé par  
Thierry Fabre et Catherine Portevin

**MUCEM**  
Musée des civilisations  
de l'Europe et de la Méditerranée

*textuel*



6	<b>Introduction</b>
12	<b>Napoléon Bonaparte</b>
28	<b>Rifa'a el-Tahtawi</b>
40	<b>Les saint-simoniens</b>
54	<b>Michel Pacha</b>
64	<b>Abd el-Kader</b>
76	<b>Johann Joachim Winckelmann</b>
88	<b>Lord Byron</b>
102	<b>Friedrich Nietzsche</b>
118	<b>Constantin Cavafis</b>
130	<b>Les frères Reinach</b>
140	<b>Abd el-Krim el-Khattabi</b>
152	<b>Benito Mussolini</b>
166	<b>Federico García Lorca</b>
176	<b>Taha Hussein</b>
190	<b>Lawrence Durrell</b>
202	<b>Albert Camus</b>
216	<b>Germaine Tillion</b>
230	<b>Jacques Berque</b>
240	<b>Mahmoud Darwich</b>
253	<b>Crédits iconographiques</b>

**« L'homme a besoin du rêve. [...] Ce palais de l'impossible, les hommes voudront toujours l'habiter. [...] Qui que nous soyons, nous sommes les aventuriers de notre idée. »** *Victor Hugo*

# Méditerranée...

## Des porteurs de rêve



C'est depuis ce « promontoire du songe », dont Victor Hugo célèbre la puissance irréductible, que nous avons choisi de raconter l'histoire à travers le regard de ceux qui l'ont imaginée et, à leur manière, façonnée. On sait, au XXI<sup>e</sup> siècle, écrire l'histoire dans sa complexité, dans l'entrecroisement du temps de l'événement avec le temps long des secousses profondes, lointaines et largement anonymes – mouvements sociaux, forces économiques, évolutions des mentalités, équilibres géopolitiques... Cette complexité du réel ne saurait pour autant abolir la part du rêve, le regard lointain des hommes et des femmes qui ont su regarder le monde au-delà de l'ordre des choses. Dessiner l'histoire par ces visages, ces œuvres, ces récits, ces inspirations qui ont, souterrainement ou spectaculairement, transfiguré le réel : c'est le fil qui relie nos « porteurs de rêve ».

Car l'imaginaire aussi est créateur d'histoire. Il nous invite à ne pas consentir aux choses telles qu'elles sont. Le « trop de réalité », qui nous étouffe et nous accable, est comme une voûte dépourvue de clé, lisse et prévisible, construction apparemment solide qui menace à tout moment de s'écrouler. Le rêve, lui, est source de liberté et d'un équilibre plus profond face à toutes les contraintes. Puissance de l'illusion qui ouvre sur l'inconnu et favorise aussi, parfois, le pire. Rêves et cauchemars habitent le même monde. « Il y a l'utopie sublime. Mais de même que l'idéal peut être bête, l'utopie peut être mauvaise. Le rêve à reculons existe », ajoute Victor Hugo... La Méditerranée est un territoire du songe. Bien plus qu'une simple mer entre les terres, lestée par tout un cortège de traditions et d'héritages, antiques ou religieux, elle est faite de récits. Cette « identité narrative », dirait Paul Ricoeur, jamais ne se réduit à une essence ou à un ensemble figé. La Méditerranée n'existe que pour autant qu'elle se raconte, elle est un devenir qui se parle et qui s'écrit, dans ce chiasme entre histoire et fiction.

Fernand Braudel, dans sa magistrale thèse sur *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II* (1947), a fait de la Méditerranée « un personnage historique » et le centre même de son récit. Cette façon d'écrire l'histoire de la Méditerranée a été une forme inaugurale qui a inspiré bien des travaux. Aujourd'hui, elle rend possible d'ouvrir d'autres chemins pour écrire de nouvelles pages. C'est ce que propose ce livre sur « les porteurs de rêve », à partir d'une approche littéraire et historique. Ou comment faire de la Méditerranée un nouveau territoire d'écriture...

Conçu dans le sillage de l'exposition *Le Noir et le Bleu. Un rêve méditerranéen...*, ce livre est composé autour de grands personnages de la pensée, de la politique ou de la littérature que la Méditerranée a inspirés, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup>. Ils incarnent ce rêve, parfois somptueux et parfois destructeur, souvent unilatéral, dans la période retenue pour raconter cette histoire. Car le rêve méditerranéen n'a longtemps été qu'un rêve européen, rêve de conquête et de civilisation, par exemple pour Bonaparte en Égypte, accompagné de tout son cortège de savants, ou pour Mussolini, à la recherche d'une troisième Rome et d'un nouvel empire dans la *Mare Nostrum*. Dans leur démesure, ces rêves-là, appuyés sur d'illusoires recommencements de l'histoire (celle d'Alexandre le Grand ou celle de l'Empire romain), racontent aussi la puissance d'attraction particulière de la Méditerranée comme creuset commun de civilisations : au-delà de raisons qu'on appellerait aujourd'hui géopolitiques, elle suscite d'autant plus de fantasmes d'unification (et donc de domination) que sa pluralité demeure irréductible.

Mais du XVIII<sup>e</sup> au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, cette pluralité reste inaperçue et la relation entre les deux rives de la Méditerranée est particulièrement déséquilibrée : c'est la longue période où l'Europe impose son hégémonie et son regard sur l'ensemble de la Méditerranée. Il n'est pas possible d'y échapper : cette domination est une donnée de l'histoire et elle apparaît ici dans la force des figures méditerranéennes de la rive nord. Nul besoin pour autant de consentir à une écriture unilatérale de l'histoire, prisonnière du fait – et du moment – colonial. Nous avons plutôt choisi ici de décentrer notre regard et de laisser aux rêves portés par d'autres leur territoire d'expression. D'autres récits voient le jour, d'autres représentations du monde trouvent un écho

ou un chemin, par exemple chez Tahtawi, l'Égyptien, qui voyage en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle et pense la réforme de l'islam, chez Abd el-Kader, l'Algérien, ou Abd el-Krim, le Marocain, qui inaugurent des répliques possibles à l'emprise coloniale. C'est à partir d'autres sources, d'autres généalogies et d'autres références qu'ils construisent leur vision du monde et qu'ils tentent de faire exister leur projet, national ou religieux.

Une permanence se révèle dans cette galerie de portraits : le rêve grec. Comme si la Grèce, dans toutes ses nuances, dans les fantasmes ou les créations qu'elle suscite, dans son histoire, dans la chair de ses paysages, représentait la quintessence méditerranéenne, c'est-à-dire *le* lieu de la naissance de la civilisation. Winckelmann la « blanchit » pour y trouver l'essence du Beau, Byron l'épouse dans le grand mouvement philhellène européen contre l'Empire ottoman au début du XIX<sup>e</sup>, les frères Reinach, savants archéologues, redonnent par elle au judaïsme son berceau méditerranéen, Taha Hussein prie devant l'Acropole sur la « naissance de la raison humaine », Albert Camus y cherche les racines de la tragédie et de la beauté contre la démesure européenne, Lawrence Durrell respire ses paysages et la recréera toute sa vie à Alexandrie, à Chypre ou dans le Languedoc – Alexandrie encore qui habite le Grec cosmopolite Cavafis dont la poésie cultive l'empreinte de l'empire alexandrin entre Orient et Occident... Tandis que Nietzsche puise dans la *gaya scienza* (le « gai savoir ») des troubadours la philosophie de l'esprit libre qui l'éblouit dans *Carmen*, García Lorca l'entend palpiter dans la tragique plainte andalouse. Tous auront trouvé, dans ce milieu du monde, ce grand « oui à la vie » dont parle Nietzsche et qui n'oublie ni la mort ni le sang.

Car la Méditerranée, dans ses tragiques déchirements, peut aussi devenir la quête d'un rêve partagé. La communication mise en œuvre par les saint-simoniens par la construction de voies terrestres et maritimes se veut autant celle des esprits universels. Le Français Michel Pacha entre autres ingénieurs inspirés éclairera la mer en bâtissant cent cinquante-deux phares pour le compte de l'Empire ottoman. Mais si les saint-simoniens aspirent dans leur utopie à faire de la Méditerranée le « lit nuptial de l'Orient et de l'Occident », ils seront bien vite rattrapés par la logique des intérêts et des rapports de forces. Rêveurs et prédateurs voisinent... Mais l'on veut croire que les

«hommes-ponts», bien que souvent défaits par le tranchant des affrontements, furent et demeurent le véritable ferment de la Méditerranée. De portrait en portrait à travers les siècles, un fil ténu mais têtu relie ainsi le saint-simonien Ismaïl Urbain, avec son rêve de civilisation « franco-algérienne », et Germaine Tillion qui plaida inlassablement, durant la guerre d'Algérie cent cinquante ans plus tard, pour un vivre ensemble juste, ou bien Tahtawi ou son compatriote l'écrivain Taha Hussein naviguant avec l'anthropologue Jacques Berque entre les deux rives. Tous, bâtisseurs de ponts et passeurs...

Tous aussi voyageurs, cosmopolites ou déplacés. Car la Méditerranée est également le territoire de l'exil, du décentrement obligé de soi vers un étranger qui nous ressemble. Ce fut celui des commerçants et des guerriers, c'est aussi le destin des poètes, exilés intérieurs ou exilés véritables, d'une rive à l'autre. Nul n'a su mieux que le poète palestinien Mahmoud Darwich exprimer cet exil. Du sien, historique, qui est celui de son peuple, il a fait une expérience qui touche au cœur de l'homme et, ose-t-on l'affirmer, au cœur de la Méditerranée. En lançant « je suis arabe ! », le Galiléen rejoint en Méditerranée orientale le « jardin d'enfants » de l'humanité et en endosse l'héritage pluriel : cananéen, philistin, hébreu, égyptien, perse, turc, grec, romain, arabe...

Il y a de l'aléatoire dans le parcours que ces « porteurs de rêve » nous proposent ici. Nous aurions pu convier aussi d'autres grands Méditerranéens, Paul Valéry, Victor Bérard, Edmond Jabès, Pier Paolo Pasolini, Gabriel Audisio, Kateb Yacine, René Habachi ou Cevat Sakir... Mais nul doute que les couleurs du rêve auraient été les mêmes : noir et bleu, rouge sang et jaune solaire...

« Rêves, rêves, rêves. Les uns grands, les autres chétifs. L'habitation du songe est une faculté de l'homme. [...] L'homme est chez lui dans les nuées. Il trouve tout simple d'aller et venir dans le bleu et d'avoir des constellations sous ses pieds. » Sur ce « promontoire du songe » dessiné jadis par Victor Hugo, les porteurs de rêve nous ouvrent le regard et nous invitent à prolonger leur chemin, entre les rives de la Méditerranée.

*Thierry Fabre et Catherine Portevin*





# Napoléon Bonaparte

(1769-1821)

**Un matin du printemps 1798,  
un vaisseau nommé *L'Orient* quitte  
la France pour une destination encore  
secrète. À son bord, des soldats et des  
savants. À la barre, un futur empereur  
se rêve en nouvel Alexandre le Grand...**



ROBERT SOLÉ



## « Les couleurs françaises flottent sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre lieues de l'ancienne Macédonie où Alexandre s'élança sur l'Orient. Une grande destinée vous est réservée. » *Napoléon Bonaparte*

C'est un général de 29 ans auréolé de gloire, déjà comparé à César, qui part à la conquête de l'Égypte le 19 mai 1798. Les membres du Directoire ne sont pas mécontents de voir s'éloigner un concurrent aussi dangereux. Le vainqueur d'Arcole et de Rivoli aurait pu tenter de les renverser, mais il sent que son heure n'est pas encore venue. D'autres horizons l'attirent. « Je ne veux pas rester ici, il n'y a rien à faire, a-t-il confié à Bourrienne, son secrétaire. Il faut aller en Orient, toutes les grandes gloires viennent de là<sup>1</sup>. »

L'Orient, Bonaparte en rêve depuis longtemps. À la veille de la Révolution, il a écrit un petit conte oriental, *Le Masque prophète*, dans lequel un imposteur se fait passer pour un envoyé de Dieu. Il a lu et annoté l'*Histoire des Arabes* en quatre volumes de l'abbé de Marigny, ainsi que les *Mémoires sur les Turcs et les Tartares* du baron de Tott. Dans un autre livre, il a recopié ce passage : « L'Égypte est située entre deux mers, en réalité entre l'Orient et l'Occident. Alexandre le Grand conçoit le plan d'y transporter le siège de son empire et de faire de l'Égypte le point central du commerce du monde<sup>2</sup>. » Bonaparte a également lu, avec une attention particulière, le *Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney. En 1792, il a eu l'occasion de s'entretenir en Corse avec le célèbre voyageur orientaliste, partisan d'une conquête de l'Égypte, et l'a revu quelques années plus tard à Paris.

Le futur empereur a même songé à faire carrière en Orient. En 1795, il s'est porté candidat pour diriger la mission militaire française à Constantinople, chargée d'instruire les artilleurs ottomans. Mais sa candidature a été refusée parce que l'armée de la République ne pouvait se passer d'un officier de sa qualité. Il ne tardera d'ailleurs pas à être promu général de division et nommé commandant en chef de l'armée de l'Intérieur, avant de briller en Italie.

Bonaparte n'est pas le seul de sa génération à être attiré par la Turquie, la Grèce ou l'Égypte : à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le vent souffle dans cette direction. Après avoir exploré l'Amérique et le Pacifique, les Européens sont de nouveau intéressés par la Méditerranée et l'Antiquité. Le 10 mars 1797, le commandant en chef de l'armée d'Ita-

1. Louis-Antoine Bourrienne, *Mémoires de M. de Bourrienne*, Paris, Ladvocat, 1829, t. II, p. 34.

2. Guillaume Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 1770.



| CI-DESSUS | Le général Bonaparte s'entretient à bord de *L'Orient* avec les savants de l'expédition d'Égypte, 1798.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Napoléon Bonaparte devant les pyramides d'Égypte, gravure d'Auguste-François Alès, s.d.

lie déclare à ses soldats : « Les couleurs françaises flottent sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre lieues de l'ancienne Macédonie où Alexandre s'élança sur l'Orient. Une grande destinée vous est réservée. » Le 16 août suivant, il écrit au Directoire : « Les îles de Corfou, de Zante et de Céphalonie sont plus intéressantes pour nous que toute l'Italie ensemble... Les temps ne sont pas éloignés où nous sentirons que, pour détruire véritablement l'Angleterre, il faut nous emparer de l'Égypte. »

C'est exactement ce qui sera décidé l'année suivante. Nommé commandant en chef de l'armée d'Angleterre, avec pour mission d'occuper les îles britanniques, Bonaparte s'est vite aperçu du caractère suicidaire de l'entreprise. De concert avec Talleyrand, le ministre des Relations extérieures, il convainc le Directoire de changer son fusil d'épaule : en grand secret, cette armée d'Angleterre se transforme en armée d'Orient. Seule une poignée d'officiers supérieurs en sera informée, car il ne faut en aucun cas que la marine britannique, très puissante en Méditerranée, connaisse sa destination.

Il s'agit donc d'occuper l'Égypte pour que la Perfide Albion ne l'occupe pas elle-même. Ce faisant, on lui coupera la route des Indes qui assure sa prospérité. Le pays des pharaons est facile à conquérir, il n'a plus grand-chose de sa puissance d'antan. Occupé

tour à tour, depuis vingt siècles, par les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Turcs, c'est une province ottomane, repliée sur elle-même, que gouvernent des mame-louks rivaux. Ces anciens esclaves, originaires pour la plupart du Caucase, échappent au contrôle de Constantinople et ne paient même plus le tribut annuel au sultan.

Mais Bonaparte peut-il se contenter d'une banale opération militaire ? Le nouvel Alexandre veut donner un autre statut à son expédition qui sera également « civilisatrice » et scientifique. En Italie, il a forgé le concept de « grande nation », conjuguant l'expansion territoriale et la diffusion des idées révolutionnaires. On ne va pas occuper l'Égypte, mais libérer le peuple égyptien et lui apporter la « civilisation ». Ou, plus exactement, rapporter les sciences et les arts dans leur pays natal, car les intellectuels de cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle sont persuadés que la civilisation est née sur les bords du Nil, avant d'être transmise aux Grecs, aux Romains, aux Arabes et à l'Europe moderne. Loin de considérer les pharaons comme des despotes, la Révolution française veut voir en eux des précurseurs des Lumières.

L'Égypte fascine les Occidentaux depuis l'Antiquité. L'entreprise « civilisatrice » que l'on envisage permettra aussi de l'explorer et de la faire connaître au monde. Jusqu'ici, quelques savants étaient envoyés dans des terres lointaines pour recueillir des données ou des objets. Le projet de Bonaparte est beaucoup plus ambitieux : il veut emmener en Égypte un grand nombre de savants et d'artistes de toutes les disciplines pour former sur place une véritable académie. La science sera transplantée sur l'autre rive de la Méditerranée.

L'alliance du savoir et du pouvoir fait partie de l'esprit du temps. Bonaparte lui-même se considère comme un savant. N'a-t-il pas été élu, le 25 décembre 1797, à l'Institut national, dans la section de mécanique, parrainé par deux hommes célèbres qu'il a éblouis, le mathématicien Gaspard Monge et le chimiste Claude-Louis Berthollet ? C'est autour d'eux que se constituera la Commission des sciences et des arts. Elle sera dirigée par un général du génie, Maximilien de Caffarelli du Falga, membre associé de l'Institut, un philosophe en uniforme, qui professe des idées sociales. On recrute Joseph Fourier, professeur à l'École polytechnique, le géologue Déodat de Dolomieu, ainsi qu'un inventeur génial, Nicolas-Jacques Conté. « Nous aurons un tiers de l'Institut avec nous<sup>3</sup> ! » estimait Bonaparte avec un bel optimisme. En réalité, beaucoup de savants et d'artistes de renom refusent de quitter Paris, d'autant qu'on ne leur révèle pas la destination, qui reste secrète. Mais nombre de jeunes inconnus, comme le zoologiste Geoffroy Saint-Hilaire, qui bénéficieront d'un double salaire, sont du voyage et se feront un nom en Égypte. Au total, la liste établie par le général Caffarelli comporte 167 noms : beaucoup d'ingénieurs et de techniciens, aux côtés desquels figurent des astronomes, des architectes, des chimistes, des naturalistes, des minéralogistes, des peintres, des musiciens, des poètes, des imprimeurs, des orientalistes... Moyenne d'âge : 25 ans.

---

3. Lettre de Bonaparte à Gaspard Monge, 5 avril 1798.

Quelque 50 000 hommes – et un nombre très limité de femmes – prennent la mer en mai 1798, sans savoir où ils vont. Le vaisseau amiral, à bord duquel voyage Bonaparte, porte un nom prédestiné, *L'Orient*. Cette immense flotte, lourdement chargée, doit absolument échapper à la vigilance de l'amiral Nelson, qui la guette en Méditerranée. Elle réussit, au bout de vingt-deux jours, à atteindre Malte, premier objectif du commandant en chef de « l'armée d'Angleterre ». L'île, gouvernée par les chevaliers du même nom, est une position stratégique essentielle. Elle tombe sans coup férir. Bonaparte n'y passe qu'une semaine, mais la réforme de fond en comble, y installe une garnison et emporte son or avant de reprendre la mer. Cap sur Alexandrie.

---

---

---

**« Il faut se donner les plus grands soins pour persuader aux musulmans qu'on aime le Coran et qu'on vénère le Prophète. »** *Napoléon Bonaparte*

Nelson l'y a devancé, flairant quelque chose, mais en est reparti bredouille avec sa redoutable flotte. Les Français vont pouvoir débarquer en Égypte, à la grande stupeur des Égyptiens qui se demandent ce que viennent faire chez eux ces hommes d'une autre planète. Ils sont désorientés par la proclamation de Bonaparte, imprimée en arabe à bord de *L'Orient*: c'est une violente diatribe contre les mamelouks, accusés de martyriser le peuple égyptien, et une proclamation de foi musulmane. Le chef de l'armée d'Orient affirme qu'il vient au nom du sultan (lequel ne lui a rien demandé et ne va pas tarder à réagir). La version française de ce texte a été expurgée, pour ne pas choquer les soldats de la République. Bonaparte s'y exprime « au nom de Dieu le Bienfaiteur, le Miséricordieux », affirmant: « Égyptiens, on vous dira que je viens pour détruire votre religion; c'est un mensonge, ne le croyez pas! Répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs; que je respecte, plus que les mamelouks, Dieu, son prophète Mahomet et le glorieux Coran. » Allant encore plus loin, il ajoute: « Nous sommes de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans? »

Plus sincère et beaucoup plus significative est la proclamation que Bonaparte a fait afficher à bord des navires, avant de débarquer à Alexandrie. Il ne vient pas en Égypte avec une mentalité de croisé. Dans une démarche très nouvelle, il demande à ses troupes de respecter non seulement les mœurs du pays qu'elles vont conquérir, mais sa religion: « SOLDATS!

Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. [...] Les peuples avec lesquels nous allons



François Louis Joseph Watteau, *Bataille des Pyramides*, 21 juillet 1798, vers 1800.



vivre sont mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci : il n'y a pas d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. Ne les contredisez pas ; agissez avec eux comme nous avons agi avec les juifs, avec les Italiens ; ayez des égards pour leurs muftis et leurs imams, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques. Ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ. Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe ; il faut vous y accoutumer. »

---

---

---

---

**« Eh bien, nous voilà dans l'obligation de faire de grandes choses : nous les ferons ; de fonder un grand empire : nous le fonderons. Des mers, dont nous ne sommes pas maîtres, nous séparent de la patrie ; mais aucune mer ne nous sépare ni de l'Afrique ni de l'Asie. »** *Napoléon Bonaparte*

Contrairement à nombre de dirigeants révolutionnaires, Bonaparte a toujours considéré la religion comme utile à l'ordre social. L'islam, en Égypte, est la clé de voûte de sa politique. Un an plus tard, léguant à Kléber le commandement de l'armée d'Orient, il lui écrira : « Il faut se donner les plus grands soins pour persuader aux musulmans qu'on aime le Coran et qu'on vénère le Prophète. »

Le futur empereur ne recule devant rien. En décembre 1798, après une révolte des habitants du Caire encouragée par les agents du sultan, il fait afficher une proclamation stupéfiante pour mettre en garde contre une nouvelle tentative de rébellion : « Ulémas et chérifs, faites savoir à votre peuple que Dieu a décrété de toute éternité l'anéantissement des ennemis de l'islam et la destruction des croix par mes propres mains. Il a décrété de toute éternité que, moi, je viendrai de l'Occident en Égypte pour anéantir les oppresseurs du pays et accomplir ainsi l'ordre que j'ai reçu. »

Mais, au-delà de ces déclarations trompeuses, Bonaparte prend la religion au sérieux. L'islam l'intrigue, et Mahomet l'intéresse. Il est très fier d'être qualifié de *Soltane el-kébir* (« grand sultan ») par ses interlocuteurs égyptiens. On le verra même s'affubler d'un costume turc, auquel ses collaborateurs le convaincront de renoncer. « Il était si mal en turban et en robe orientale, si gauche et si gêné dans un accoutrement inusité, qu'il alla vite se déshabiller », raconte Bourrienne, qui parle de « mascarade ».

# DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE,

OU

## RECUEIL

DES OBSERVATIONS ET DES RECHERCHES

QUI ONT ÉTÉ FAITES EN ÉGYPTÉ

PENDANT L'EXPÉDITION DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

PUBLIÉ

PAR LES ORDRES DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

## NAPOLÉON LE GRAND.

---

*ANTIQUITÉS*, PLANCHES.

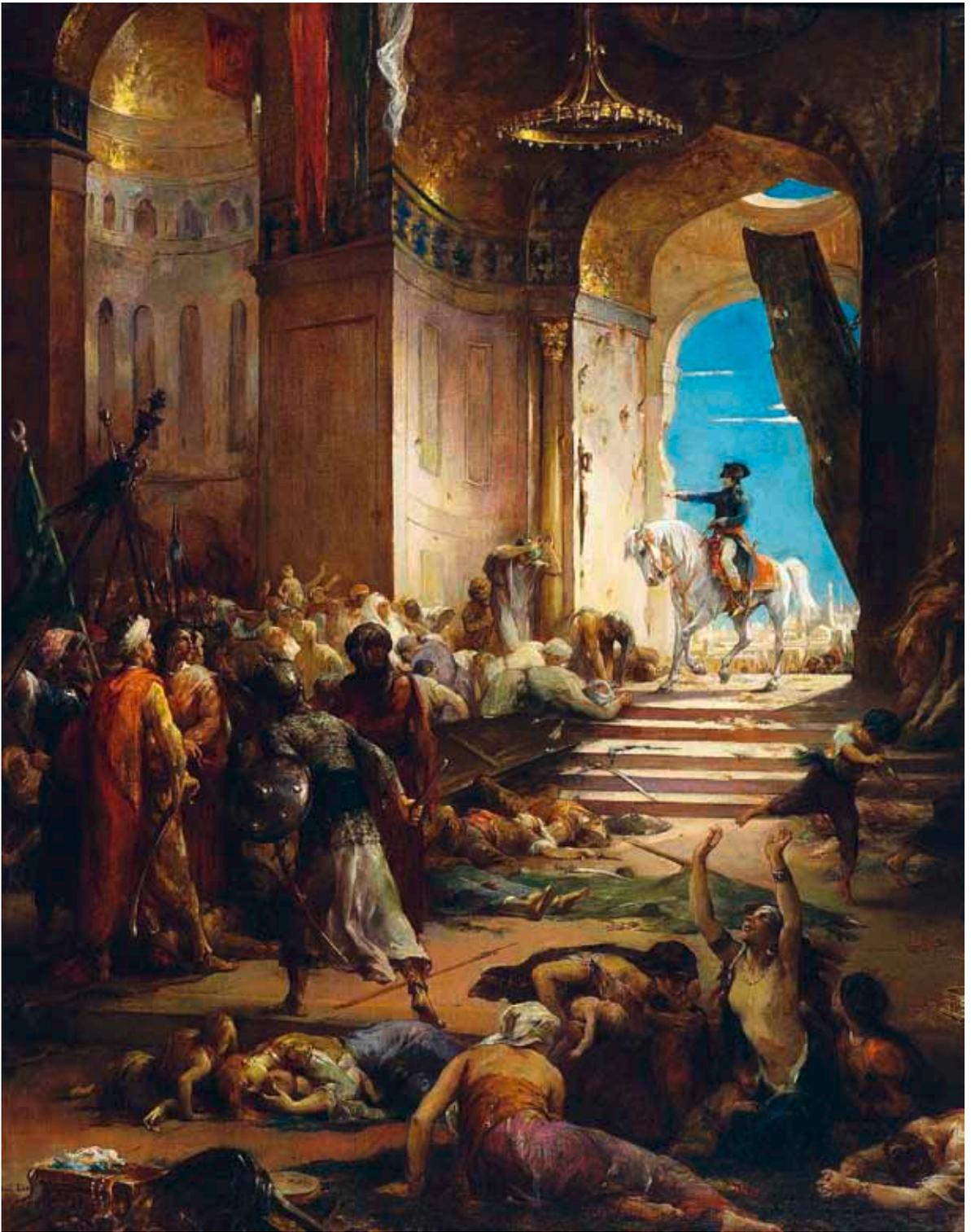
TOME PREMIER.



A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

---

M. DCCC. IX.



Henri-Léopold Lévy, *Napoléon Bonaparte à la mosquée du Caire*, 1896.

Bonaparte a conquis l'Égypte, mais il est prisonnier de sa conquête. Ayant fait l'erreur de laisser sa flotte dans la baie d'Aboukir au lieu de la mettre à l'abri dans un lieu plus sûr, il va la voir détruite par Nelson. Les navires français sont alignés à l'ancre, assez loin du rivage. Avec une grande audace, des bâtiments britanniques s'introduisent dans la brèche le 1<sup>er</sup> août 1798 et les prennent en tenaille. Il ne restera quasiment plus rien de l'escadre, sans compter les pertes humaines : 1 700 tués ou noyés, 1 500 blessés, 3 000 prisonniers. À ses officiers, effondrés, le vainqueur des Pyramides lancera : « Eh bien, nous voilà dans l'obligation de faire de grandes choses : nous les ferons ; de fonder un grand empire : nous le fonderons. Des mers, dont nous ne sommes pas maîtres, nous séparent de la patrie ; mais aucune mer ne nous sépare ni de l'Afrique ni de l'Asie. »

Vingt jours plus tard, Bonaparte met en œuvre l'un des projets auxquels il tient particulièrement : plusieurs palais contigus, entourés de magnifiques jardins, sont réquisitionnés au Caire pour donner naissance à une petite cité scientifique, dotée d'une bibliothèque, d'un observatoire, d'ateliers de mécanique, d'un jardin botanique, d'une ménagerie... Un Institut d'Égypte est créé, sur le modèle de l'Institut national. Monge en est le premier président. Dès la première séance, Bonaparte, qui s'est adjugé la vice-présidence, met ses collègues au travail en les invitant à répondre au plus vite à six questions pratiques : Comment perfectionner la cuisson du pain ? Peut-on trouver un substitut au houblon pour fabriquer de la bière ? Est-il possible de clarifier et de rafraîchir l'eau du Nil ? Faut-il construire au Caire des moulins à eau ou des moulins à vent ? Comment fabriquer de la poudre avec les moyens locaux ? De quelles réformes auraient besoin le système judiciaire et l'enseignement en Égypte ?

Savants et artistes ne travaillent pas en chambre. Des missions sillonnent le pays pour l'étudier sous tous les angles et observer sa population. En décembre 1798, Bonaparte se rend lui-même dans la région de Suez avec une centaine d'hommes et quelques ingénieurs, pour remplir l'une de ses missions en Égypte : étudier le percement de l'isthme de Suez. Un canal relierait la Méditerranée à la mer Rouge et réduirait de moitié la route des Indes. Une première étude est réalisée sur le terrain. Elle sera suivie de plusieurs autres, qui permettront d'élaborer le premier projet d'un canal de Suez.

Tous les travaux des savants et artistes seront réunis, des années plus tard, sous l'Empire, dans la *Description de l'Égypte*, une œuvre monumentale en trois parties : Antiquités, État moderne et histoire naturelle. Un meuble spécial devra être réalisé pour permettre de ranger et de consulter ces volumes de grand format, renfermant 157 mémoires individuels ou collectifs et 11 volumes de planches. Jamais un pays étranger n'avait été étudié avec une telle précision et une telle passion.

L'Égypte à peine conquise, pourquoi Bonaparte réunit-il 12 000 hommes en février 1799 pour aller combattre les Turcs en Syrie ? Dans une lettre au Directoire, il explique la nécessité de prendre les devants, d'empêcher une offensive ottomane et

d'enlever aux Anglais leur base de ravitaillement sur la route des Indes. En réalité, il voit plus loin et plus grand. La Syrie, dans son esprit, peut être la première étape d'une longue marche. Quelques victoires militaires inciteraient des minorités opprimées (maronites, druzes ou chiites) à se rallier à lui, en attendant le soulèvement d'autres peuples (Grecs, Arméniens, Persans, Kurdes ou Turcomans) qui se libéreraient du joug ottoman. Rien ne l'empêcherait alors de pousser jusqu'aux Indes ou de s'emparer de Constantinople et de se retrouver à la tête d'un Empire d'Orient.

La campagne de Syrie commence par des succès militaires. La ville de Jaffa tombe facilement sous les assauts des soldats français. Bonaparte fait froidement éliminer 3 000 soldats ottomans. Ce massacre, qui ne lui sera jamais pardonné, illustre la conception que le futur empereur se fait des Orientaux, lesquels ne comprendraient que le langage de la force. Quelques mois plus tôt, il écrivait du Caire à l'un de ses collaborateurs en convalescence à Alexandrie : « Les Turcs ne peuvent se conduire que par la plus grande sévérité ; tous les jours je fais couper cinq ou six têtes dans les rues du Caire. Nous avons dû les ménager jusqu'à présent pour détruire cette réputation de terreur qui nous précédait : aujourd'hui, au contraire, il faut prendre le ton qui convient pour que ces peuples obéissent ; et obéir, pour eux, c'est craindre. »

Après Jaffa, les Français s'attaquent à Saint-Jean-d'Acre, et c'est une autre affaire. Les assiégés résistent farouchement, tandis que les assaillants sont victimes de la typhoïde, de la dysenterie et, surtout, de la peste. Après des pertes énormes, Bonaparte décide d'abandonner le siège et de rentrer en Égypte. C'est la fin d'une grande ambition orientale. Le futur empereur s'arrange quand même pour faire un retour triomphal au Caire. Mais à peine est-il rentré, avec des troupes épuisées, diminuées d'un millier d'hommes, que l'on signale un débarquement ottoman à Aboukir, près d'Alexandrie. Bonaparte réunit aussitôt toutes les forces disponibles et fonce vers le nord. Dans une charge de cavalerie qui restera célèbre, Murat enfonce les lignes ottomanes. Les Turcs sont rejetés à la mer. Cette deuxième bataille d'Aboukir venge la destruction de la flotte française onze mois plus tôt. Aboukir II efface Aboukir I. Bonaparte peut désormais rentrer en France la tête haute. Il le fera en grand secret dans la nuit du 22 au 23 août 1799, accompagné de sa garde personnelle, de quelques généraux et des fidèles Monge et Berthollet. Une fois de plus, il va échapper aux Anglais. On avait envoyé Bonaparte en Égypte ; c'est Napoléon qui revient, après avoir fait une expérience de chef d'État sur les bords du Nil, pour prendre le pouvoir à Paris.

À Sainte-Hélène, il donnera une vision embellie et théorisée de son rêve oriental. Après avoir perdu Saint-Domingue et les Antilles, expliquera-t-il, « la France avait besoin d'une nouvelle et grande colonie ». Solidement établie en Égypte, elle pouvait, à la manière d'Alexandre, faire la conquête de l'Inde. Donc, « Napoléon résolut de prendre l'offensive, de passer lui-même le désert, de battre l'armée de Syrie », puis de soulever les peuples de la région « et de prendre ensuite conseil des circonstances ». Maître de Damas et d'Alep, il serait en mesure de contraindre la Porte à faire la paix

avec lui. « Si la fortune se plaisait à fortifier ses projets, il pouvait encore arriver sur l'Indus au mois de mars 1800 avec plus de 40 000 hommes<sup>4</sup>... »

Bonaparte n'a pas « civilisé » l'Égypte. Son armée en a été chassée, au bout de trente-six mois, par une coalition anglo-ottomane. Mais, en détruisant le système politique mamelouk, les Français ont ouvert la voie à Méhémet-Ali, le fondateur de l'État moderne, qui fera d'ailleurs appel à eux, quelques années plus tard, pour l'aider à bâtir de nouvelles institutions. C'est ce qui permettra à la France de commencer à s'implanter en Égypte pour y diffuser sa langue et sa culture.



**« Je rêvais toutes choses et je voyais les moyens d'exécuter tout ce que j'avais rêvé. Je créais une religion, je me voyais sur le chemin de l'Asie, parti sur un éléphant, le turban sur ma tête et dans ma main un nouvel Alcoran que j'aurais composé à mon gré. »** *Napoléon Bonaparte*

De son expérience en Orient, Napoléon a gardé un mélange de nostalgie et d'amertume, si l'on en croit M<sup>me</sup> de Rémusat, l'une des dames d'honneur de l'impératrice Joséphine: « En Égypte, lui aurait-il confié, je me trouvais débarrassé du frein d'une civilisation gênante. Je rêvais toutes choses et je voyais les moyens d'exécuter tout ce que j'avais rêvé. Je créais une religion, je me voyais sur le chemin de l'Asie, parti sur un éléphant, le turban sur ma tête et dans ma main un nouvel Alcoran que j'aurais composé à mon gré. J'aurais réuni dans mes entreprises les expériences des deux mondes, fouillant à mon profit le domaine de toutes les histoires, attaquant la puissance anglaise dans les Indes, et renouant par cette conquête mes relations avec la vieille Europe<sup>5</sup>. » Et l'ex-futur grand sultan ajoutait: « Ce temps que j'ai passé en Égypte a été le plus beau de ma vie, car il en a été le plus idéal<sup>6</sup>. »

4. Napoléon I<sup>er</sup>, *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, Paris, Imprimerie nationale, 1998, p. 212.

5. *Mémoires de M<sup>me</sup> de Rémusat*, Paris, Calmann-Lévy, 1881, p. 274.

6. Extrait du *Mémoire sur l'administration de l'Égypte*, rédigé par Bonaparte avant son départ d'Égypte en août 1799.

**Robert Solé** est journaliste et écrivain d'origine égyptienne. Il a publié au Seuil cinq romans, dont *Le Tarbouche* (1992) et *Une soirée au Caire* (2010), ainsi que plusieurs récits historiques sur l'Égypte, notamment: *L'Égypte, passion française* (1997), *Les Savants de Bonaparte* (1998) et *Bonaparte à la conquête de l'Égypte* (2006).



## Face à l'islam

Avant de regagner la France en août 1799, Bonaparte adresse au général Kléber, son successeur à la tête de l'armée d'Orient, un mémoire expliquant sa vision de l'Égypte. En voici un extrait :

« Il nous est impossible de prétendre à une influence immédiate sur des peuples pour qui nous sommes si étrangers. Nous avons besoin, pour les diriger, d'avoir des intermédiaires ; nous devons leur donner des chefs, sans quoi ils s'en choisiraient eux-mêmes. J'ai préféré les ulémas et les docteurs de la loi : 1° parce qu'ils l'étaient naturellement ; 2° parce qu'ils sont les interprètes du Coran, et que les plus grands obstacles que nous avons éprouvés et que nous éprouverons encore proviennent des idées religieuses ; 3° parce que ces ulémas ont des mœurs douces, aiment la justice, sont riches et animés de bons principes de morale. Ce sont sans contredit les plus honnêtes gens du pays. Ils ne savent pas monter à cheval, n'ont l'habitude d'aucune manœuvre militaire, sont peu propres à figurer à la tête d'un mouvement armé. Je les ai intéressés à mon administration. Je me suis servi d'eux pour parler au peuple, j'en ai composé les divans de justice ; ils ont été le canal dont je me suis servi pour gouverner le pays. J'ai accru leur fortune ; je leur ai en toutes circonstances donné les plus grandes

marques de respect. Je leur ai fait rendre les premiers honneurs militaires ; en flattant leur vanité, j'ai satisfait celle de tout ce peuple. Mais ce serait en vain qu'on prendrait ces soins pour eux, si on ne se montrait pas pénétré du plus profond respect pour la religion de l'islamisme, et si on permettait aux coptes chrétiens, grecs et latins, des émancipations qui changeassent leurs rapports habituels. J'ai voulu qu'ils fussent encore plus soumis, plus respectueux pour les choses et les personnes qui tenaient à l'islamisme, que par le passé. [...]

Il faut se donner les plus grands soins pour persuader aux musulmans qu'on aime le Coran et qu'on vénère le Prophète. Un seul mot, une seule démarche mal calculée, peut détruire le travail de plusieurs années. Je n'ai jamais permis que l'administration agît directement sur les personnes ou le temporel des mosquées ; je m'en suis toujours rapporté aux ulémas et les ai laissés agir. Dans toute discussion contentieuse, l'autorité française doit être favorable aux mosquées et aux fondations pieuses. Il vaut mieux perdre quelques droits et ne pas donner lieu à calomnier les dispositions secrètes de l'administration sur ces matières si délicates. »

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**14 février 1798** | Talleyrand recommande au Directoire la conquête de l'Égypte pour couper la route des Indes aux Britanniques; l'expédition est confiée au général Bonaparte, auréolé de ses victoires lors de la campagne d'Italie.

**Avril 1798** | Création de l'armée d'Orient, sous le commandement de Bonaparte.

**19 mai 1798** | L'armée d'Orient quitte Toulon accompagnée par 167 savants, ingénieurs et artistes.

**2 juillet 1798** | Débarquement des troupes françaises à Alexandrie.

**21 juillet 1798** | Les mamelouks sont vaincus à la bataille des Pyramides.

**1<sup>er</sup>-2 août 1798** | La flotte française est détruite par les Anglais à Aboukir.

**22 août 1798** | Création officielle de l'Institut d'Égypte, qui réunit les savants qui participent à l'expédition.

**12 octobre 1798** | Les mamelouks sont vaincus par Desaix dans le Fayoum, près du Caire.

**21-24 octobre 1798** | Première insurrection au Caire.

**2 février 1799** | L'armée française entre à Assouan.

**11 février 1799** | Début de la campagne de Syrie.

**17 mai 1799** | Bonaparte lève le siège de Saint-Jean-d'Acre.

**14 juin 1799** | Retour de Bonaparte au Caire.

**19 juillet 1799** | Découverte de la pierre de Rosette par un officier français.

**25 juillet 1799** | Le débarquement turc est repoussé à Aboukir.

**23 août 1799** | Bonaparte quitte l'Égypte, cédant le commandement à Jean-Baptiste Kléber.

**9 novembre 1799** | Par le coup d'État du 18 brumaire, Bonaparte prend le pouvoir en France.

**20 mars 1800** | Victoire de Kléber sur les Turcs à Héliopolis.

**20 mars-21 avril 1800** | Deuxième insurrection au Caire.

**25 avril 1800** | Reprise du Caire par les Français.

**14 juin 1800** | Assassinat de Kléber par un Syrien.

**8 mars 1801** | Débarquement de 18 000 soldats anglais, qui battent les Français à Canope le 21 mars.

**27 juin 1801** | Capitulation française au Caire.

**1802** | Paris reconnaît le rétablissement du sultan en Égypte; Vivant Denon publie son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*.

**2 décembre 1804** | Bonaparte se sacre empereur Napoléon I<sup>er</sup>.

**17 mai 1805** | Méhémet-Ali est proclamé gouverneur d'Égypte.

**1809** | Première livraison de la *Description de l'Égypte*, résultat des recherches de l'Institut d'Égypte.

**1821** | Mort de Napoléon I<sup>er</sup> à Sainte-Hélène.

**27 septembre 1822** | Champollion déchiffre la pierre de Rosette.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

*Description de l'Égypte*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Panckoucke, 1821-1829, 26 vol. et 11 vol. de planches.

Napoléon I<sup>er</sup>, *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, Paris, Imprimerie nationale, 1998.

Dominique Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, Paris, Didot, 1802; rééd. Paris, Pygmalion, coll. « Les Grandes Aventures de l'archéologie », 1990.

Louis Reybaud, *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, Paris, Dénain, 1830-1836, 10 vol.

Clément de La Jonquière, *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1899-1907, 5 vol.; rééd. Paris, Teissèdre, coll. « Bicentenaire de l'épopée impériale », 2003.

Abd-al-Rahman al-Jabarti, *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française, 1798-1801*, Paris, Albin Michel, 1979.

Henry Laurens, *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, Armand Colin, 1989.

Patrice Bret, *L'Égypte au temps de l'expédition de Bonaparte, 1798-1801*, Paris, Hachette, coll. « La Vie quotidienne », 1998.

Robert Solé, *Bonaparte à la conquête de l'Égypte*, Paris, Seuil, 2006; rééd. coll. « Points Histoire », 2010.



# Rifa'a el-Tahtawi

(1801-1873)

**Comme en retour de l'expédition d'Égypte de Bonaparte, il s'embarque du Caire en 1826 pour le Paris des Lumières. La traduction, la comparaison, l'équilibre seront sa méthode. C'est ainsi que l'obscur lettré d'el-Azhar devint le premier réformateur de l'islam. Le Montesquieu arabe.**



LEYLA DAKHLI



| CI-DESSUS | L'orientaliste Edme-François Jomard entouré des étudiants égyptiens envoyés en France par Méhémet-Ali en 1826.  
| PAGE PRÉCÉDENTE | Portrait du cheikh Rifa'a, ancien élève de la mission égyptienne en France, lithographie, 1851.

Pionnier et découvreur, ce lettré d'el-Azhar, parti découvrir Paris d'où il rapporta l'un des tout premiers récits de voyages de la littérature arabe moderne, *Takhlis el-ibriz fi talkhis baris (L'Or de Paris)*, n'est pas un aventurier. Rifa'a el-Tahtawi « vécut et travailla dans un heureux interlude historique », selon les mots de l'historien Albert Hourani<sup>1</sup>. En d'autres temps, fort proches de celui qu'il habita, il aurait été le simple continuateur des traditions familiales, il serait resté Abou el-Azm Rifa'a Ibn Badawi à Tahta et ne serait probablement jamais devenu *el-Tahtawi*, « celui qui vient de Tahta », celui qui en est donc parti. D'abord pour Le Caire, porté par le désir d'approfondir ses connaissances et, sa famille ayant été appauvrie par les réformes fiscales du roi d'Égypte Méhémet-Ali, poussé par la nécessité de gagner sa renommée en devenant savant. Il y devient imam en suivant l'enseignement du cheikh Hasan el-'Atar à l'université el-Azhar. Au milieu des années 1820, il a accompli ce destin : il est devenu un 'alim, lettré et religieux.

1. Albert Hourani, *La Pensée arabe et l'Occident*, trad. S. Besse Ricord, Paris, Naufal, 1991.

Le hasard et la volonté de son maître le portent pourtant ailleurs, selon des voies incertaines et nouvelles. En 1826, Méhémet-Ali, qui poursuit son rêve de modernisation de l'Égypte, décide d'envoyer des étudiants faire leur apprentissage en Europe. Il organise leur voyage et leur séjour dans le Paris de la Restauration ; il les confie à ceux qui ont détrôné Bonaparte. Là-bas, ils sont chargés d'apprendre les sciences et la modernité, et de les rapporter. Néanmoins, il les fait accompagner par un connaisseur de l'islam, afin qu'ils puissent rester fidèles à leur foi : Rifa'a doit jouer ce rôle auprès d'eux.

C'est à ce moment-là que se décide la présence de Tahtawi dans les pages de toutes les histoires du monde arabe contemporain et de tous les manuels de littérature. Six ans plus tard, à son retour de Paris, où il a été le plus studieux de tous les étudiants, assidu à la tâche, curieux, précis, obéissant, il est devenu le modèle même du nouveau lettré, le cadre moderne pour l'État que veulent construire les khédives. Ayant appris la langue française, il dirige la toute nouvelle École des langues dès 1836 puis, en 1841, le Bureau de la traduction. Au fil des grâces et des disgrâces, il occupe tant bien que mal sa place au sein du nouveau sérail égyptien et développe, avant l'heure, une politique culturelle et éducative.

---

---

## **À l'ombre des puissants, il devient conseiller. Il use des armes qu'il considère comme les plus nobles et les plus efficaces – l'écriture, la traduction, l'enseignement – pour exposer ses idées, notamment politiques.**

Néanmoins, sa renommée ne se construit pas sur sa seule carrière au sein de l'appareil administratif. À son retour de France, Rifa'a trouve la liberté de faire œuvre. À l'ombre des puissants, il devient conseiller. Il use des armes qu'il considère comme les plus nobles et les plus efficaces – l'écriture, la traduction, l'enseignement – pour exposer ses idées, notamment politiques. Lorsque Abbas, le successeur de Méhémet-Ali, l'exile à Khartoum, Tahtawi choisit d'y traduire le *Télémaque* de Fénelon, roman qui avait provoqué la disgrâce de son auteur à la Cour en 1699 et qui est une critique à peine voilée de l'absolutisme de Louis XIV. Cette entreprise apparaît comme une réponse directe au despotisme de Abbas. Cette attention de Rifa'a aux formes du pouvoir royal a été éveillée en France, puisqu'il y fut témoin des Trois Glorieuses qui renversèrent les Bourbons, dont il fait le récit en épilogue à *L'Or de Paris*. Il a cherché les causes de la révolution, en a compris le ressort majeur : l'injustice du souverain qui

outrepasse des règles auxquelles il avait fait mine de souscrire. Le roi français, analyse Rifa'a, est mal entouré, mal conseillé : « Un proverbe extrêmement courant avertit que la somme des injustices perpétrées par le serviteur finit par retomber sur les épaules du maître. Dans un Hadith, il y a ceci : “Contre celui qui tire l'épée de l'injustice, l'épée infligeant la défaite est tirée, et l'angoisse l'accompagne.”<sup>2</sup> »

Sa mission à Paris était portée par une volonté politique forte et marquée, celle de Méhémet-Ali et son souci de réforme. L'imam Rifa'a découvre alors les mœurs politiques de la France postrévolutionnaire, et surtout la pensée des Lumières, les livres l'accompagnant dans une réalité qui lui semble plus limpide que celle des événements. Rifa'a note des similitudes, comprend les textes de Montesquieu ou de Rousseau comme des pensées familières. Ainsi : « Chez les Français, Montesquieu est surnommé l'“Ibn Khaldoun” de l'Occident et, pareillement, Ibn Khaldoun est le “Montesquieu de l'Orient”, soit le Montesquieu de l'islam<sup>3</sup>. »

---

---

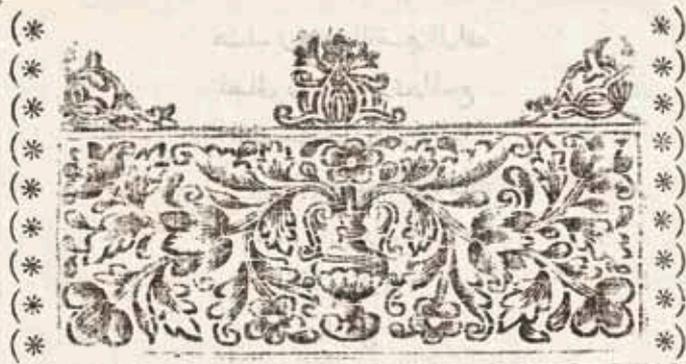
## « Chez les Français, Montesquieu est surnommé l'“Ibn Khaldoun” de l'Occident et, pareillement, Ibn Khaldoun est le “Montesquieu de l'Orient”, soit le Montesquieu de l'islam. » *Rifa'a el-Tahtawi*

La comparaison est au centre de sa démarche, et non l'emprunt, comme on pourrait l'imaginer. Il ne collecte pas seulement les informations, il les soupèse, les intègre dans sa culture, dans son socle de connaissances. À Paris, il n'a cessé de comparer les systèmes politiques, les systèmes linguistiques, les mœurs, les goûts et les coutumes. Il a fait de ce comparatisme une méthode pour fonder la renaissance culturelle et la réforme politique. La traduction en est l'illustration parfaite car elle est un moyen de faire entrer dans la langue arabe d'autres outils, d'autres pensées, d'autres figures. L'image de la balance domine, et son mouvement tout d'équilibre. Avec cette notion, il fait à la fois référence à la théorie politique de l'équilibre des pouvoirs et à l'effet d'aller-retour des visions réciproques que l'on peut lire par exemple dans les *Lettres persanes*. Établir dans cette perspective un nouveau « miroir des princes » à l'ère des sciences, des voyages et des nations modernes est son objectif affiché. C'est aussi une méthode scientifique, un moyen de progresser : « Quand un homme approfondit une langue

---

2. Tahtawi, *L'Or de Paris : relation de voyage, 1826-1831*, trad. A. Louca, Paris, Sindbad, 1988, p. 239.

3. *Ibid.*, p. 227.



## بسم الله الرحمن الرحيم

سبحان من سير اقدام الالام الى ماضى في سابق علمه \* ويسر للانسان  
 الاقدام على محتم قضائه وحكمه \* فلا يمحض لقوى وضعيف \* ووضع  
 وشريف \* مما جرى في ام الكتاب \* ولا مفر لغنى ونقى وخطير وحقير  
 عن الاقتراب الى مطوى ذلك الحجاب \* احده سبحانه وتعالى حمد من ابتلاه  
 فصبر \* واغناه فشكر \* واشكره شكر من توجه بجنانه للسير الى مرضاته \*  
 فنزله في رياض القبول وجناته \* واصلى واسلم على من سارت ركائب  
 شوقه الى مدبره \* واشارت مواكب حسن خلقه الى طبيب عنصره \* سيدنا  
 محمد الذى سافر الى الشام \* وهاجر الى المدينة \* وسار من المسجد الحرام  
 الى المسجد الاقصى وكان جبريل امينه \* وعلى اله واصحابه وعترته  
 واحبابه \* وانوسل الى الحضرة العلية \* بالحضرة المحمدية \* فى نشر الوبة  
 العز والعدل \* وكال الجاه والفضل \* على سائر الاقطار المصرية \* وجميع  
 الاقاليم الجبازية والسودانية والشامية \* باسراق طامع التدبير العجيب \*  
 والتشديد الغريب \* الوزير الاعظم \* والدستور المكرم المقخم \* نادرة  
 وزراء الزمان \* وشاردة امراء الاوان \* من احبى العلوم باجتهاده \* ونصيب  
 رسوم الاسلام بغزوه وجهاده \* صاحب العلم المنيف \* وفاقح الحرم  
 الشريف \* حضرة افندي ناولى النعم \* عظيم الشيم \* الحاج محمد على باشا

بلغه



*Entrée de la citadelle du Caire, lithographie de David Roberts, 1849.*

quelconque, il devient connaisseur, en puissance, des autres langues. Ainsi, lorsqu'on traduit explicitement un texte d'une langue étrangère, il est à même de le recevoir et de le comparer à sa propre langue. Peut-être le savait-il déjà et en savait-il davantage. Il l'étudie et en abolit ce que la raison n'accepte pas. Eh quoi ! Puisque la science est la faculté de comprendre<sup>4</sup>. »

Depuis sa pension ou lorsqu'il voyage, Tahtawi observe, sans fausse naïveté et sans ironie, la manière dont les Français se comportent et vivent. Ainsi, sa description des Françaises, de leur façon de gouverner leurs maris (dont elles font leurs « esclaves ») s'appuie sur des notations précises. L'habillement des hommes comme des femmes est également décrit avec minutie et l'étonnement de Tahtawi porte sur l'instabilité générale de l'habit. De ses observations, il tire des conclusions générales, le plus souvent d'ordre moral ou philosophique, qui fondent la comparaison avec les mœurs de ses contemporains en Égypte. Ainsi, le comportement des hommes vis-à-vis de leurs femmes peut paraître insensé et indigne à première vue ; il s'accompagne pourtant d'un sens de l'honneur que Tahtawi juge finalement proche de celui des Arabes. Il voit d'ailleurs dans cette quête de l'honneur un moteur essentiel de la réussite : « Français

---

4. *Ibid.*, p. 128.

et Arabes ont en commun – sur le plan de l’honneur – leur conception de la vaillance, leur franche expression de la vérité ainsi que d’autres traits de la perfection morale. L’honneur implique la dignité; et l’infamie chez eux, en effet, est peu fréquente<sup>5</sup>.»

Avec ses compétences linguistiques, sa familiarité nouvelle avec les théories politiques des Lumières et le comparatisme qu’il a exercé lui-même, Rifa’a rapporte dans ses bagages de Paris cette admiration: «Le soin que les Français accordent aux connaissances devrait constituer leur meilleur éloge<sup>6</sup>.» Elle rejoint le principe même de la vie d’étude qu’il s’est choisie en tant que ‘alim et lui permet de trouver d’autres moyens de poursuivre son œuvre.

---

---

---

## « Français et Arabes ont en commun – sur le plan de l’honneur – leur conception de la vaillance, leur franche expression de la vérité ainsi que d’autres traits de la perfection morale. » Rifa’a el-Tahtawi

Rentré en Égypte, ce serviteur de la science écrit deux traités importants: le premier concerne l’éducation des jeunes filles et des jeunes hommes (*El-murchid el-amin li-l-banat wa-l-banin*, « Guide assuré pour les jeunes filles et les jeunes hommes »). Le second, *Manahij el-albab el-misriyya fi mabahij el-adab el-‘asriyya* (« Chemins des cœurs égyptiens vers les merveilles des arts contemporains »), constitue l’œuvre la plus achevée de Tahtawi, l’aboutissement de ses réflexions politiques, éducatives et linguistiques. Enfin, Rifa’a a entrepris à la fin de sa vie la rédaction d’une histoire de l’Égypte. Il s’agit de la première tentative moderne d’écriture d’une histoire de cet espace en tant que nation et territoire cohérent.

Rifa’a, comme les autres membres de la mission parisienne, aurait pu rester un obscur artisan de cette modernisation khédiviale. Il est pourtant devenu un symbole, incontournable, pas simplement parce qu’il a, en quelque sorte, joué le rôle de Montesquieu arabe. Ce n’est pas non plus l’originalité de sa prose qui lui vaut cette place: *L’Or de Paris* est écrit à la manière ancienne, avec de nombreuses citations et des proverbes qui viennent sans cesse interrompre le récit et l’enjoliver en l’alourdissant; ce n’est pas non plus la force de ses positions politiques, qui furent affirmées mais qui s’imposèrent lentement, discrètement, sans esclandre, au fil des possibilités offertes ou refusées par

---

5. *Ibid.*, p. 301.

6. *Ibid.*, p. 202.

les puissants. Ce qui fait de lui un personnage marquant, c'est la réception immédiate de son récit de voyage à Paris, son passage par les imprimeries de Boulaq et sa diffusion au sein du monde des lettrés, dans les espaces arabophone puis turcophone. Il doit en fait sa célébrité à la conjonction d'un moment historique particulier et d'un parcours singulier. Les journaux naissent, il les alimente avec passion. Il les dirige, veut leur donner la puissance de ceux qu'il a vus dans les rues de la capitale française mener la révolution, la porter et la rythmer.

Il accompagne ainsi les techniques et les voix nouvelles, en étant porteur d'intuitions simples et fortes :

– La conciliation possible entre les Lumières et l'islam et entre la science, l'islam et la langue arabe. Une intuition qu'il énonce dans *L'Or de Paris* et développe dans son ouvrage postérieur, *Manahij el-albab el-misriyya*, posant les premières pierres de ce que l'on appelle la pensée réformatrice de l'islam et, plus largement, de la renaissance culturelle arabe (la Nahda).

« Voyages du Cheikh Refaa, du Kaire à Paris », inscription manuscrite en français sur le manuscrit *Relation d'un voyage en France* de Rifa'a el-Tahtawi, Boulaq, 1834.



– La vision d’une nation égyptienne héritière à la fois d’un passé pharaonique à redécouvrir et d’un passé arabe fait de science et d’interprétation. Cette nation doit être aimée pour elle-même, sous la forme du patriotisme, à la française : *Houb el-watan*.

– La critique de la tyrannie et la défense du modèle du souverain éclairé : « Rien n’est plus glorieux que les sciences et les arts si les rois les cultivent, car plus le roi est puissant, plus il doit être perspicace<sup>7</sup> » ; la présence du lettré comme intermédiaire entre les puissants et le peuple, dont la figure ultime est celle du traducteur.



**« Rien n’est plus glorieux que les sciences et les arts si les rois les cultivent, car plus le roi est puissant, plus il doit être perspicace. »** *Rifa’a el-Tahtawi*

Ces intuitions, que Rifa’a ne peut pas toutes poursuivre jusqu’à leur terme, forment un concentré des métamorphoses qui s’accomplissent dans les décennies ultérieures. À cette différence près que ces changements furent souvent alors portés par des circonstances historiques plus violentes, plus cassantes et que les questions théoriques soulevées par Rifa’a ont pris, avec l’essor du colonialisme, le mouvement des nationalités ou les débats sur le califat après la chute de l’Empire ottoman, une coloration souvent plus critique, plus urgente. Rifa’a peut, quant à lui, signaler comme un fait de guerre quasi anodin le débarquement de l’armée française en Algérie, qui advient pendant son séjour à Paris. Rien ne semble menacer le ciel serein de la pensée et de la science en cette année 1830.

---

7. *Ibid.*, p. 67.

**Leyla Dakhli** est historienne, spécialiste de l’histoire des intellectuels et des médias arabes contemporains, chargée de recherches au CNRS (IREMAM, Aix-en-Provence). Elle a notamment publié *Une génération d’intellectuels arabes : Syrie et Liban, 1908-1940* (Karthala, 2009).



## Rifa'a el-Tahtawi féministe ?

La question féminine est une des grandes thématiques de la Nahda, la Renaissance arabe. Rifa'a el-Tahtawi, par son observation de la « femme française », apparaît comme un précurseur. Il a souvent été présenté comme un « féministe ». Pourtant, à la lecture, ses positions sur les femmes sont très conservatrices, assez semblables à celles des réformistes musulmans comme Mohamed 'Abdouh ou Qassim Amin. Le principal progrès à viser pour la femme est l'éducation, non pas pour permettre sa libération, mais bien pour la maintenir dans un cadre moral. Cette vision est bien loin de celle d'Ahmed Faris el-Chidiyaq, auteur lui aussi, quelques années plus tard, d'un récit de voyage au cours

duquel il développe des idées radicales sur l'émancipation de la femme (*La Jambe sur la jambe*, trad. R. R. Khawam, Phébus, 1991). Morceaux choisis :

« D'autre part, les hommes dans ce pays sont esclaves des femmes. Ils se placent sous leur commandement, qu'elles soient jolies ou non. Quelqu'un a dit que chez les sauvages, les femmes sont destinées à être égorgées, que chez les Orientaux, elles sont considérées comme le mobilier, et que chez les Européens, elles sont traitées en enfants gâtés. Le poète déclame :  
" Désobéis aux femmes, c'est ainsi qu'on obéit à Dieu ! / L'homme qui remet les rênes aux femmes ne réussira point. / Elles entravent beaucoup ses mérites, même s'il persévérerait à étudier mille ans."

Les Français ne conçoivent aucun soupçon à l'endroit de leurs femmes, bien qu'elles faussent souvent et les bernent. S'il arrive que tel d'entre eux – notable de surcroît – soit convaincu de l'inconduite de sa femme, il l'abandonne complètement, pour toute la vie. Pareille séparation a lieu à la suite d'un procès légal. Pendant la plaidoirie, le mari prouve en public sa prétention, au moyen de solides arguments qui souillent leur descendance par le scandale, sans toutefois prononcer un serment d'anathème et sans porter préjudice aux enfants. Cela se produit aussi bien dans les grandes familles que dans les petites. Tout le monde assiste à la séance de plaidoirie, mais les autres n'en tirent pas la leçon. Ils devraient pourtant se garder des femmes, comme dit le poète : « Ne sois que méfiance envers les femmes, si tu comptes parmi les hommes avertis. / Rien n'a jamais précipité l'homme à sa perte que sa confiance. » »  
[...]

« Comme tout le monde pose maintes questions sur la condition des femmes chez les Francs, nous avons fait là-dessus toute la lumière. En substance, disons encore que le désordre en matière de chasteté ne provient pas du fait qu'elles soient dévoilées ou voilées, mais cela résulte de l'éducation, bonne ou mauvaise, qu'elles ont reçue, du principe de l'amour exclusif, s'il est ancré en tant qu'habitude – la “non-association” en amour –, et de la concorde entre les deux époux. L'expérience en France a montré que la chasteté domine le cœur des femmes de la classe moyenne, à l'exclusion de celles des notables et celles des voyous. Les femmes de ces deux classes prêtent souvent au soupçon. Les Français accusaient fréquemment [de dévergondage] les femmes de la famille royale appelée les Bourbons. »

(*L'Or de Paris: relation de voyage, 1826-1831*, trad. A. Louca, Paris, Sindbad, 1988, rééd. 2012, p. 121-122, p. 300.)

#### REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**1801** | Naissance d'Abou el-Azm Rifa'a Ibn Badawi à Tahta.

**1817** | Départ pour l'université El-Azhar, au Caire.

**1826-1831** | Séjour en France en tant qu'imam de la mission envoyée par Méhémet-Ali.

**1834** | Publication de *Takhliṣ el-ibriz fi talkhis baris (L'Or de Paris)*, traduction en turc l'année suivante.

**1835** | Création de l'École des langues, dont il devient directeur en 1836.

**1840** | Rédacteur du premier Journal officiel égyptien.

**1841** | Directeur du Bureau de la traduction auprès des ministères du Caire.

**1848-1854** | Exil au Soudan décidé par Abbas I<sup>er</sup>, successeur de Méhémet-Ali; traduction du *Télémaque* de Fénelon.

**1854** | Retour au Caire; directeur de l'Université militaire (jusqu'en 1861).

**1863-1873** | Directeur du département des traductions de l'université el-Azhar du Caire.

**1873** | Mort de Tahtawi.

#### REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Tahtawi, *L'Or de Paris: relation de voyage, 1826-1831*, trad. A. Louca, Paris, Sindbad, 1988, rééd. 2012.



# Les saint-simoniens

(1830-1870)

**Héritiers des Lumières, ingénieurs et savants, ils rêvèrent l'unité du monde avec la Méditerranée au cœur, reliant, tel le canal de Suez qu'ils ont imaginé, les continents, les cultures et les hommes. En Égypte, en Algérie nouvellement colonisée, ils creusèrent les voies du progrès et de la coopération. Celles d'une civilisation nouvelle. Parfois en vain...**



MICHEL LEVALLOIS

Au lieu de se tourner vers le Nouveau Monde devenu la nouvelle frontière de la vieille Europe, celle des grands espaces, de la liberté et de la démocratie, les saint-simoniens lui ont préféré l'Orient, où ils voyaient la source de la civilisation européenne issue de la Renaissance. D'abord sans localisation précise, puisqu'il englobait aussi bien la Grèce, la Turquie, que l'Asie, c'est-à-dire la Chine, l'Inde et les îles de l'océan Indien, ils fixèrent leur Orient en Méditerranée. Dans les années 1830, ils se firent, avec des fortunes diverses, apôtres et missionnaires de la « régénération » des Grecs nouvellement libérés de la colonisation turque, des Arabes d'Égypte, enfin de la « civilisation » des Arabo-Berbères de la toute récente conquête par la France de la régence d'Alger, puis des Algériens musulmans devenus sujets de la colonie département française.

La mémoire collective a retenu des saint-simoniens deux images sommaires et contradictoires. Celle de personnages exaltés et excentriques, qui rêvaient de reconstruire le monde après la grande secousse de la Révolution française, et celle d'ingénieurs pragmatiques, agents de la construction des chemins de fer et du creusement des canaux de Suez et de Panama. L'impact de leur œuvre fut en réalité durable et profond<sup>1</sup> pour l'essor des sciences de l'homme, le développement des communications, la diffusion de l'idéologie du progrès matériel et moral de l'humanité, la promotion de l'association universelle pour la paix.

Leur inspirateur, Henri Saint-Simon (1760-1825), avait en effet imaginé rétablir l'unité du monde mis en pièces par la Révolution. Il pensait son unité matérielle, fondée sur une « association universelle » pour l'exploitation scientifique des richesses et la juste répartition des ressources, autant que son unité spirituelle en prônant la fusion des fonctions sociales et sacerdotales. Ses disciples emmenés par le Père Enfantin ne se contentèrent pas d'ordonner ses écrits en une *Doctrine* socio-philosophico-religieuse, ils l'exposèrent, la célébrèrent en termes lyriques, la publièrent dans leurs journaux, *Le Producteur*, *L'Organisateur*, puis *Le Globe*, la firent circuler dans des brochures. Ils s'organisèrent en famille, en mouvement, en réseau d'influence, et le saint-simonisme essaima et diffusa dans toute l'Europe et en Méditerranée.

Mélange « de raison, d'imaginaire et d'utopie<sup>2</sup> », illuminés de « formules incandescentes », leurs écrits orientaux dessinent un véritable « mythe oriental<sup>3</sup> ». Ce mythe a pris corps dans les enseignements d'Enfantin, s'est exposé dans les prédications d'Émile Barrault et dans les articles de Michel Chevalier dans *Le Globe*. Il s'est surtout incarné dans l'expédition des saint-simoniens en Égypte dans les années 1833-1837 et dans leurs interventions dans les affaires de l'Algérie.

---

1. Ainsi que l'a montré l'exposition que la Bibliothèque nationale de France leur a consacrée en 2006-2007 : *Le Siècle des saint-simoniens : du Nouveau Christianisme au canal de Suez*.

2. Sous-titre de l'ouvrage d'Antoine Picon *Les Saint-simoniens*, Paris, Belin, 2002.

3. Selon Philippe Régnier dans sa contribution au colloque de l'abbaye de Sénanque de juin 1987, in Magali Morsy (dir.), *Les Saint-simoniens et l'Orient : vers la modernité*, Aix-en-Provence, Édisud, coll. « Archives maghrébines », 1990.



| CI-DESSUS, À GAUCHE | Enfantin, chef de la religion saint-simonienne, lithographie, 1832.



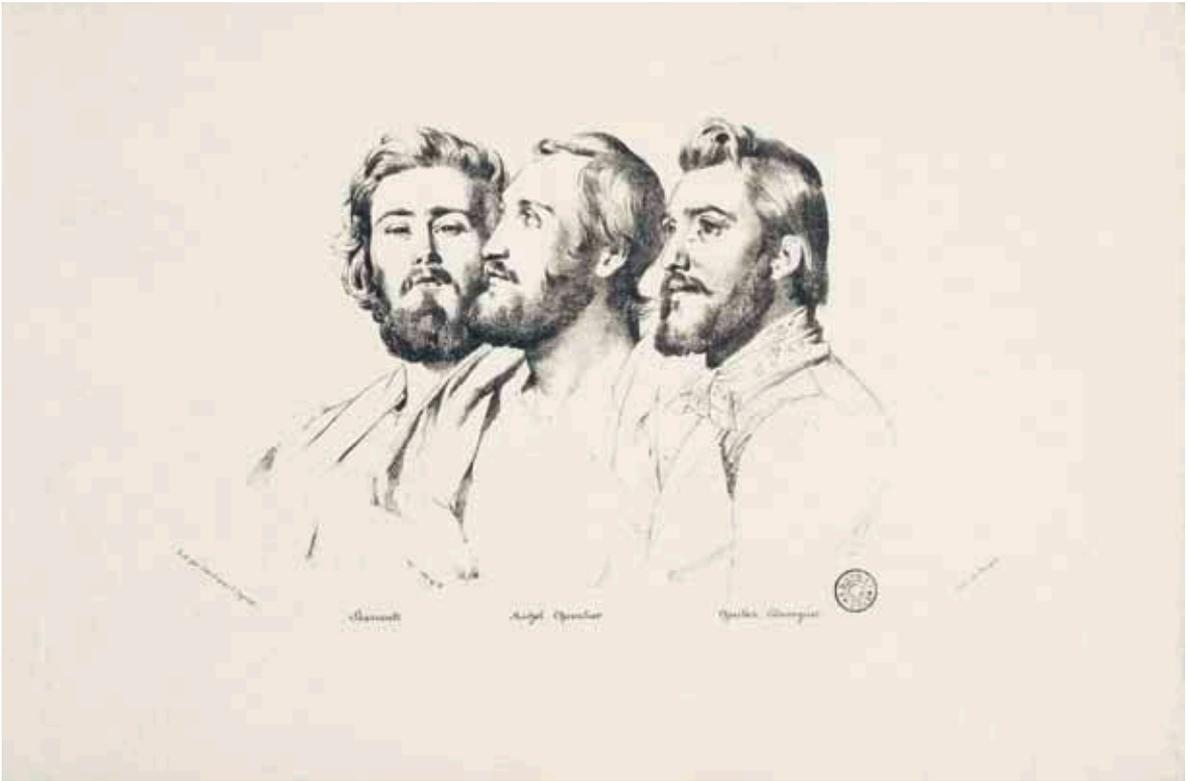
| CI-DESSUS, À DROITE | Costume de la mission conduite par Émile Barrault en Orient, dessin aquarellé, début XIX<sup>e</sup>.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Aglaé Saint-Hilaire, *Prosper Enfantin en costume oriental*, début XIX<sup>e</sup>.

Ce mythe a d'abord revêtu la forme d'un « nouveau modèle historique » esquissé par Enfantin, qui devait prendre en compte l'Orient, c'est-à-dire le monde arabo-musulman « qui avait été complètement laissé dans l'ombre, comme si alors, la CHRÉTIENTÉ était synonyme d'HUMANITÉ<sup>4</sup> ». Le nouveau modèle sera donc global, mondialisé, et chaque peuple y aura son rôle et sa place.

C'est ce qu'Émile Barrault développa en termes lyriques dans sa prédication du 15 janvier 1832 sur « L'Orient et l'Occident ». Il voyait dans les « luttes auxquelles se sont livrés à l'intérieur de l'humanité, autour de la Méditerranée, les peuples européens et ceux du Proche-Orient, depuis Moïse en passant par Alexandre et Mahomet, jusqu'à la défaite des Turcs à Navarin en 1827, une initiation à la tolérance universelle ». Le saint-simonisme devait accomplir la réconciliation universelle, entre l'Orient et l'Occident, entre les chrétiens, les musulmans et les juifs. Il « ne veut rien extirper, détruire, anéantir, mais tout développer, régulariser, féconder ; d'un rapide essor, il emporte l'esprit vers tous les mystères du monde intellectuel et il rassasie la chair de tous les produits du monde matériel : il sourit aux feux de

4. Deuxième enseignement d'Enfantin, 30 novembre 1831, in *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, Paris, t. XIV.



Portrait d'Émile Barrault, Michel Chevalier, Henri Duveyrier, dessin, début XIX<sup>e</sup>.

l'Orient dont se dore la terre, et se plaît au spectacle plus doux du ciel empourpré de l'Occident. En un mot, il embrasse l'humanité dans toutes ses facultés<sup>5</sup>... » De retour d'Égypte, il se fera l'avocat d'une relation privilégiée avec les Arabes libérés de la tutelle ottomane.

Michel Chevalier, qui deviendra le célèbre économiste du Second Empire, ne fut pas en reste de lyrisme pour développer le programme de « cette religion nouvelle » de « l'association universelle » : « Ni les révolutions ni les guerres ne pourront changer la face de la terre et réaliser le progrès des nations », seule « la paix est la condition de l'émancipation des peuples<sup>6</sup> ». « Le pacificateur du monde tendra la main à tous les peuples » et par lui, « le monde entier [...] gravitera vers l'association universelle à travers les pompes de l'industrie, l'éclat de la science, et les jouissances des arts [...]. Le plan de pacification qu'attend le monde doit avoir pour objet l'association, dans une œuvre commune et créatrice, des deux plus grandes puissances belligérantes qui aient jamais existé, de celles qui dans leurs camps ont classé tous les peuples du monde, de l'Orient et de l'Occident. Et maintenant fixons nos regards sur la Méditerranée. Ce

5. *Le Saint-simonisme, l'Europe et la Méditerranée*, introduction et notes de P. Musso, Houilles, Manucius, coll. « Europe/Fondations », 2008, p. 87.

6. Sous-titre des quatre articles du *Globe* des 20 et 31 janvier, 5 et 12 février 1832, *ibid.*, p. 110.

---

---

---

**« Le saint-simonisme ne veut rien  
extirper, détruire, anéantir, mais tout  
développer, régulariser, féconder.  
[...] En un mot, il embrasse l'humanité  
dans toutes ses facultés... »** *Émile Barrault*

sont les fertiles pays qui bordent cette nappe magnifique qui ont été les champs de bataille de l'Orient contre l'Occident<sup>7</sup> ». Et d'évoquer tous les pays qui bordent le littoral méditerranéen, y compris l'Allemagne « dix fois à demi occupée par les Turcs », la côte d'Afrique, les provinces d'Asie, les îles si souvent disputées, et même la Russie riveraine de la mer Noire... Barrault y ajoutera la mer Rouge. « Désormais, la Méditerranée doit être comme un vaste forum sur tous les points duquel communieront les peuples jusqu'ici divisés. La Méditerranée va devenir le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident<sup>8</sup>. » Michel Chevalier fut aussi l'ingénieur qui conçut le « système de la Méditerranée », c'est-à-dire la mise en réseau des lignes de chemins de fer, des voies navigables terrestres et maritimes reliées à des ports appelés à recevoir des navires bientôt mus par la vapeur. Ces hommes étaient « positifs ». Ils ne poursuivaient pas une « vaine utopie<sup>9</sup> ». Ils s'embarqueront pour Constantinople, mais c'est en Égypte, puis en Algérie qu'ils feront œuvre pratique, se voulant les continuateurs de la grande mission scientifique de l'expédition de Bonaparte et de ses ambitions régénératrices.

L'année 1832 avait été celle de tous les enthousiasmes – la consécration d'Enfantin comme « Père suprême », l'entrée de la communauté en retraite à Ménilmontant –, mais aussi celle de toutes les désillusions – le procès contre Enfantin<sup>10</sup>, les condamnations, la prison, l'éclatement et la dispersion des fidèles de l'Église en petits groupes missionnaires. 1833 fut l'année de la résurrection par l'Orient méditerranéen. Émile Barrault s'embarqua à Marseille avec douze « Compagnons de la femme », groupe saint-simonien qu'il avait fondé, pour aller au-devant de la « Femme-Messie » prophétisée par Enfantin. Se heurtant à l'incompréhension et à la méfiance des autorités ottomanes de Constantinople, ils furent expulsés et se tournèrent vers l'Égypte de Méhémet-Ali, pour des projets moins utopiques que la recherche de la « Mère ».

---

7. *Le Globe* du 5 février 1832, *ibid.*, p. 112-114.

8. *Ibid.*, p. 116.

9. *Ibid.*, p. 86.

10. Les règles de la communauté saint-simonienne vivant à Ménilmontant et les idées libérales qu'elle professe vaudront à ses chefs, dont Enfantin, d'être poursuivis et condamnés lors d'un procès aux assises en octobre 1832. Enfantin sera gracié par le roi après un an d'emprisonnement à Sainte-Pélagie.

«SUEZ est le centre de notre vie de TRAVAIL ; là nous ferons ACTE que le monde attend », écrivit Enfantin à Barrault<sup>11</sup> avant de quitter sa prison de Sainte-Pélagie et de rejoindre Le Caire avec une deuxième vague d'hommes et de femmes « pratiques », choisis en fonction de leurs compétences. Enfantin partit reconnaître le tracé du canal, mais Méhémet-Ali ne retint pas son projet et imposa la construction dans le haut du delta du Nil d'un barrage destiné à l'irrigation. Le 15 août 1834, la pose solennelle de la première pierre de l'École du génie civil ne suffit pas à lancer la construction du barrage qui fut retardée par des dissensions au sein de l'administration égyptienne, puis bloquée par l'épidémie de peste de 1835 qui décima les rangs des ouvriers et des saint-simoniens. Elle fut en revanche la première réalisation du grand plan de formation des ingénieurs et des techniciens civils et militaires dont le « pacha industriel » voulait doter son pays. Déçus et sans emploi, Barrault, Fournel, Urbain rentrèrent en France, suivis en janvier 1837 par le Père qui avait fui la peste en Haute-Égypte.

---

---

---

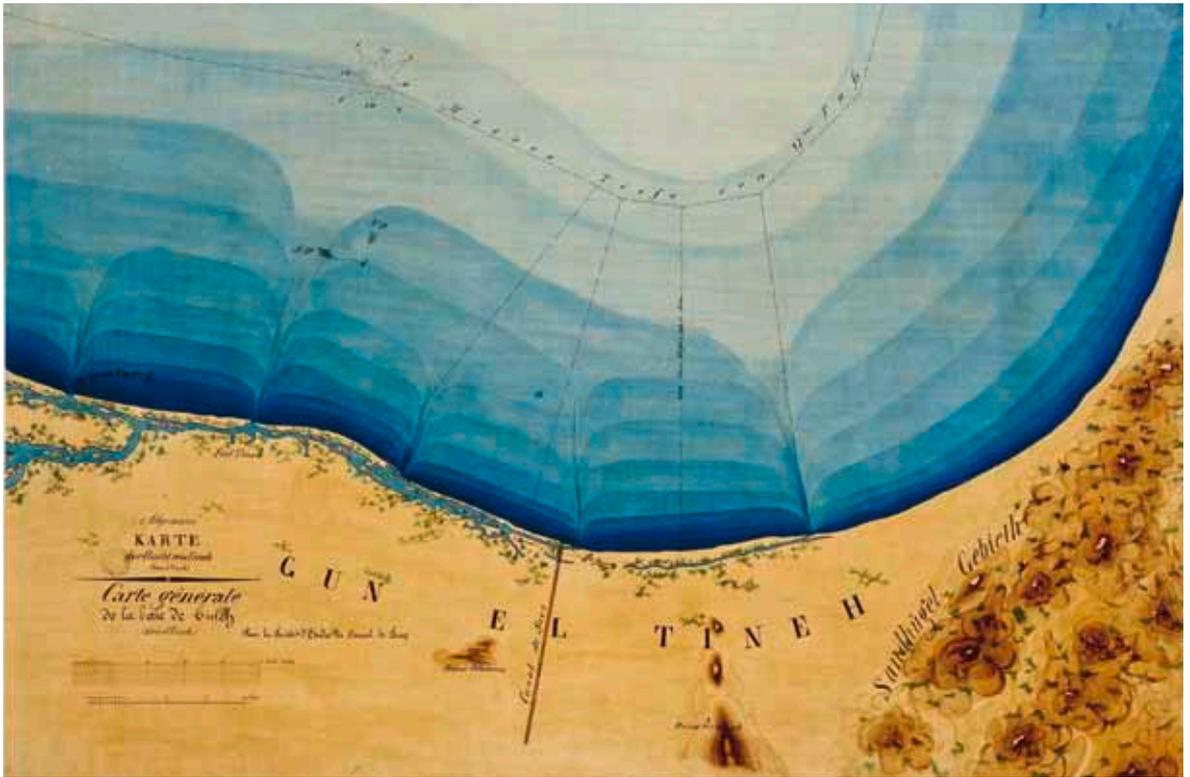
**« Désormais, la Méditerranée doit être comme un vaste forum sur tous les points duquel communieront les peuples jusqu'ici divisés. La Méditerranée va devenir le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident. »** *Michel Chevalier*

À la fin de 1837, la quasi-totalité des cent trente missionnaires étaient repar- tis. Ils laissent derrière eux un barrage en chantier, une École des mines, une École polytechnique, un Conseil supérieur de l'instruction publique, un corps des ponts et chaussées, des services de l'irrigation réorganisés, un corps des ingénieurs de l'irrigation, de nombreuses études, en particulier les premières études pour le canal de Suez. Ils étaient également parvenus à lancer les bases d'une médecine « pour les femmes » et à présenter des modèles d'exploitations agricoles modernisées.

Pour brève qu'elle ait été, l'expédition des saint-simoniens a été une remarquable et pionnière opération de coopération technique pour le développement. Elle était fondée sur la formation – et sur la formation des formateurs –, sur des projets menés avec les responsables et les cadres égyptiens. Deux hommes ont été les artisans de cette réussite : Linant de Bellefonds, ingénieur, explorateur, au service de l'Égypte depuis 1830, et Charles Lambert, polytechnicien, ingénieur des mines, arrivé en 1833. Avec l'aide de leur compatriote, le colonel Sève, devenu Soliman Pacha et généralis-

---

11. Philippe Régner in *Les Saint-simoniens et l'Orient*, op. cit., p. 40.



Carte générale de la baie de Tineh dressée pour le projet du canal de Suez, début XIX<sup>e</sup>.

sime des armées égyptiennes, ils gagnèrent à leurs projets de réforme les autorités égyptiennes. Avec Ibrahim Ethem Bey qui fut ministre de l'Instruction publique et Abd el-Rahman Rouchdi, haut fonctionnaire polyglotte, tous deux devenus des saint-simoniens convaincus, ils travaillèrent en étroite et confiante collaboration.

Linant et Lambert restèrent en Égypte où ils furent le point de ralliement des sympathies gagnées par le saint-simonisme. Linant de Bellefonds reprit ses travaux sur les canaux et les barrages pour l'irrigation du delta; Lambert assura la direction de l'École des mines, puis, pour près de dix ans, celle de l'École polytechnique; Bruneau celle de l'école d'artillerie de Tura – il encadra avec Bourdaloue les ingénieurs égyptiens chargés de l'étude du nivellement de l'isthme de Suez; Perron dirigea l'École de médecine jusqu'en 1850.

De retour en France, les saint-simoniens contribuèrent, par des publications dans la presse, des brochures et quelques années plus tard par des publications dans la *Revue orientale* et la *Revue de Paris*, à la diffusion d'une représentation positive et compréhensive des Arabes et de l'islam. Barrault dans *Occident et Orient* (1835), dans *Guerre ou Paix en Orient* (1836), voyait l'ouverture des Égyptiens aux progrès techniques économiques et institutionnels proposés par l'Occident comme le moyen pour eux de se libérer de la tutelle politique et culturelle des Ottomans. Auguste Colin et



Thomas Urbain, dans leurs articles du *Temps*, montrèrent la richesse et la cohérence de la société musulmane. Félicien David composa et fit connaître une musique inspirée des thèmes, des rythmes et des tonalités arabes.

Enfin, ils ne renoncèrent pas au plus symbolique de leurs rêves égyptiens, celui du canal de Suez. Auguste Colin le remit en débat dans ses « Lettres d'Égypte » à la *Revue des deux mondes* de 1838, il le reprit dans une livraison de *La Phalange* en 1840, puis il lança en 1845 un manifeste-circulaire intitulé *Compagnie de l'isthme de Suez: aperçu général et avant-projet*, qui fut suivi par la création, le 27 novembre 1846, de la Société d'études du canal, présidée par Infantin. Méhémet-Ali disparut en 1849 et, en 1855, son successeur Saïd Pacha reprit le projet avec Ferdinand de Lesseps qui mena à bien les travaux jusqu'à l'inauguration en 1869. Mais ni Infantin, décédé cinq ans plus tôt, ni aucun saint-simoniens n'y assista... Même s'il fut réalisé sans eux, le canal de Suez reste à l'actif des saint-simoniens, emblème de leurs rêves d'association et de coopération, rêves qui survivent jusqu'à aujourd'hui et qui sont indissociables du souvenir que les Égyptiens conservent de la modernisation de leur pays entreprise par Méhémet-Ali.



## **Même s'il fut réalisé sans eux, le canal de Suez reste à l'actif des saint-simoniens, emblème de leurs rêves d'association et de coopération, rêves qui survivent jusqu'à aujourd'hui.**

Les saint-simoniens abordèrent l'Algérie dans de tout autres conditions que l'Égypte. Ils furent très peu nombreux : quelques officiers et quelques savants membres de la Commission d'exploration scientifique, tel Infantin qui n'y partit qu'en 1839, presque à contrecœur... Et ils s'y rendirent individuellement. Ils se persuadèrent un moment qu'ils allaient poursuivre dans l'ancienne régence de l'Empire ottoman l'œuvre commencée sur les bords du Nil. Las ! Ils découvrirent bien vite que, si la France avait libéré la Régence de l'administration ottomane, elle se comportait et elle était perçue par les indigènes musulmans comme un autre envahisseur, beaucoup plus dangereux pour leur religion et pour leurs terres que l'administration des Beys.

Les infantiniens n'avaient dans leur besace aucun projet de canal ou de barrage. Ils abordaient un pays quasi inconnu, abandonné par l'administration turque dès l'effondrement des forces de la Régence. La régence d'Alger leur apparut comme une modeste colonie ottomane, bien différente de l'Orient qu'ils avaient connu en Égypte. Pendant dix ans, égarés dans une aventure militaire qu'ils n'avaient pas imaginée aussi brutale, et dont ils condamnèrent les excès, ils explorèrent le pays, recensèrent ses

ressources, firent connaissance avec ses habitants, arabes, berbères, kabyles, koulouglis, maures des villes. Les Turcs partis, les Algériens, sous les ordres ou à l'exemple d'Abd el-Kader, avaient repris la résistance à leur compte. Comment désarmer les indigènes musulmans qui se battaient pour défendre leurs terres et leur religion ? Avant de songer à coopérer, ne fallait-il pas pacifier, prévenir les insurrections ? Quelle politique pour la France en Algérie ? Partir, rester sur le littoral, conquérir tout le pays ? Que faire de ses indigènes musulmans ? Enfantin et son disciple Urbain commencèrent à y réfléchir, à écrire et à publier. D'abord, ne pas se laisser entraîner par les défaitistes qui prêchaient l'abandon ou même l'occupation restreinte, ni par ceux qui voulaient voir refoulés, voire exterminés les Arabes afin de libérer leurs terres pour la colonisation. Contre ces deux tentations, Enfantin imagina un système de « colonisation de l'Algérie », titre d'un gros livre de 542 pages, qui entérinait la conquête et esquissait un système d'administration rationnelle, plus militaire que civile. Émile Barrault et Pierre Leroux, quant à eux, imaginèrent un autre avenir pour cette jeune conquête de la France : une « France algérienne<sup>12</sup> », « la terre promise du socialisme<sup>13</sup> », où les sans-travail et les sans-terre viendraient trouver ce que la métropole leur refusait ou ce dont elle les avait privés pour cause de révolution, en 1830 et en 1848<sup>14</sup>. L'Algérie n'était plus la charnière entre l'Orient et l'Occident, l'Europe et l'Afrique, la Méditerranée et le Sahara. Il n'y avait plus de Méditerranée pour ce prolongement de la mère patrie.

---

---

## **Ismayl Urbain, ce métis de Guyane qui s'était converti à l'islam en Égypte, avait plaidé dès son arrivée en Algérie en 1837 pour une « civilisation franco-algérienne ».**

En 1844, Enfantin écrivait à son ami Fourichon qu'il avait « posé les fondements objectifs de la plus grande œuvre de politique humaine, l'association christomusulmane en vue d'un premier essai de société franco-algérienne<sup>15</sup> ». Mais, en octobre 1848, il reconnaissait qu'il s'intéressait plus au canal de Suez, aux chemins de fer et aux affaires que l'on pouvait faire en Algérie qu'au devenir de ce territoire et au sort de ses

---

12. *La Démocratie pacifique* du 9 octobre 1848, cité in Jean-Louis Marçot, *Comment est née l'Algérie française, 1830-1850: la belle utopie*, Paris, La Différence, coll. « Essais », 2012, p. 773.

13. La formule est du Père Enfantin, exactement « terre promise du peuple socialiste », citée in *ibid.*, p. 771.

14. Marcel Émerit, *Les Saint-simoniens en Algérie*, Paris, Les Belles Lettres / Publications de la faculté des lettres d'Alger, II<sup>e</sup> série, t. XV, 1941, p.161-165 et Jean-Louis Marçot, *op. cit.*, p. 767 à 775.

15. *Ibid.*, p. 691.

indigènes musulmans<sup>16</sup>. Barrault, Carette, Warnier, Guérault, Arlès-Dufour rallièrent cette cause « coloniste », laissant Ismaÿl Urbain – seul ou presque, mais bien placé au ministère de la Guerre puis, à partir de 1860, au Conseil de gouvernement à Alger – défendre une véritable politique arabo-musulmane.

Ce métis de Guyane, qui s'était converti à l'islam en Égypte, avait plaidé dès son arrivée en Algérie en 1837 dans un article du *Temps* pour une « civilisation franco-algérienne » et pour une nation nouvelle se développant pacifiquement aux côtés et avec l'aide de la France. Il s'était marié avec une toute jeune musulmane de Constantine.



## **Les Républiques qui prirent la suite de l'Empire se démarquèrent de ces « professeurs de royaume arabe ». Elles transformèrent en cauchemar leur rêve d'une Algérie où les Algériens musulmans auraient eu toute leur place.**

En 1847, il fit paraître dans la *Revue de l'Orient* deux grands articles qui définissaient les termes de ce que devait être une politique de « civilisation » des Algériens musulmans et de conciliation avec les Européens. Il donna ensuite à la *Revue de Paris* trois articles sur l'islam : « Une conversion à l'islam » (1852), « Le Koran et les femmes arabes » (1854), « De la tolérance dans l'islamisme » (1856). Sa rencontre avec l'émir Abd el-Kader, qu'il apprit à connaître et à estimer lors de la captivité de ce dernier à Amboise, confirma sa conviction qu'il était possible d'imaginer et de construire une nation algérienne, distincte de la France, mais liée à elle par le respect des mêmes grands principes républicains et par la tolérance religieuse. C'est ce qu'il exposa dans deux brochures publiées en 1861 et 1862, *L'Algérie pour les Algériens* et *L'Algérie française*, qui lui valurent la défiance des « colonistes » et l'estime de Napoléon III. Contre l'opposition farouche des premiers, avec l'appui déterminé de l'Empereur, il parvint à imposer avec ses amis « arabophiles » le vote et la signature de textes importants pour consolider la propriété des terres en milieu tribal (1851 et 1863), moderniser la justice musulmane (1854) et promouvoir l'enseignement arabo-français par la création d'écoles, d'écoles supérieures (les *medersas*), de collèges réservés aux indigènes musulmans (entre 1850 et 1857). Urbain et ses amis furent aussi à l'origine de la création de communes mixtes et de l'élection de musulmans dans les conseils

16. *Ibid.*, p. 769.

municipaux et les conseils généraux, ainsi que de leur accession à des grades d'officiers dans l'armée et à certains emplois de l'administration et de la justice. Ce n'était pas un « royaume arabe » qui se construisait, mais une Algérie franco-musulmane. Le rêve des arabophiles commençait à prendre forme, lorsqu'il fut brutalement interrompu par la défaite de Sedan le 4 septembre 1870 et la chute de l'Empire, et définitivement abandonné par les gouvernements de la III<sup>e</sup> République.

À la différence de l'Égypte où le rêve saint-simonien s'est perpétué jusqu'à nos jours, en Algérie, les Républiques qui prirent la suite de l'Empire se démarquèrent de ces « professeurs de royaume arabe » qu'elles vouaient aux gémonies. Elles transformèrent en cauchemar leur rêve d'une Algérie où les Algériens musulmans auraient eu toute leur place : la loi Warnier (1873) légalisa une gigantesque confiscation de terres, le Code de l'indigénat fit des musulmans des sujets, la référence à l'islam et au statut coranique servit de prétexte pour refuser la pleine citoyenneté aux Algériens et préserver la majorité des Européens au sein des assemblées locales et départementales. Comme Urbain l'avait prophétisé dans *La Liberté* du 29 juin 1876, faute d'avoir obtenu le bulletin de vote, les Algériens musulmans prirent le fusil et ne le lâchèrent qu'après avoir obtenu l'indépendance.

L'accession de l'Algérie à l'indépendance a sonné le glas de l'utopie coloniste, soit une assimilation sous sa double forme de « francisation » de ses populations et d'intégration territoriale, que dénonçaient les saint-simoniens. Mais cinquante ans après, le rêve d'Urbain et de ses amis arabophiles vit encore chez tous ceux qui sur les deux bords de la Méditerranée travaillent à la réconciliation entre Français et Algériens, au rapprochement entre Arabes et Européens, chrétiens et musulmans.

**Michel Levallois** est préfet honoraire, docteur en histoire diplômé de l'Inalco et président de la Société des études saint-simoniennes, anciennement Société des amis d'Ismayl Urbain.

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**1825** | Parution du *Nouveau Christianisme* et décès d'Henri Saint-Simon.

**1832** | Publication du *Système de la Méditerranée* de Michel Chevalier; retraite des saint-simoniens à Ménilmontant et procès du Père Enfantin.

**1833** | Arrivée en Égypte d'Émile Barrault et de ses « Compagnons de la femme », puis du Père Enfantin.

**1835-1837** | L'épidémie de peste au Caire met fin à la mission.

**1837** | Ismaÿl Urbain arrive à Alger.

**1841** | Bugeaud est nommé gouverneur général et entreprend la conquête totale de l'Algérie, à l'exception de la Kabylie.

**1845-1846** | Enfantin relance son projet de canal de Suez avec Lambert et Linant et crée la Société d'études.

**1847** | Bugeaud est remplacé par le duc d'Aumale qui reçoit à Alger la reddition de l'émir Abd el-Kader, maintenu ensuite en détention à Amboise.

**1852** | Libération d'Abd el-Kader par Napoléon III et instauration de l'Empire.

**1855** | Ferdinand de Lesseps relance avec Saïd Pacha le projet de canal à travers l'isthme de Suez.

**1856** | Le maréchal Randon fait la conquête de la Kabylie.

**1860** | Premier voyage de Napoléon III en Algérie

**1861** | Publication de la brochure *L'Algérie pour les Algériens* d'Ismaÿl Urbain.

**1863** | Sénatus-consulte sur la propriété dans les territoires occupés par les Arabes.

**1864** | Décès d'Enfantin.

**1865** | Deuxième voyage en Algérie de Napoléon III qui choisit Urbain comme interprète; sénatus-consulte sur la naturalisation des indigènes musulmans et israélites.

**1869** | Inauguration du canal de Suez.

**1870** | Chute de l'Empire, gouvernement provisoire et naissance de la III<sup>e</sup> République; Urbain quitte Alger et prend sa retraite.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

**Saint-simonisme et Méditerranée**  
Philippe Régnier, *Les Saint-simoniens en Égypte, 1833-1851*, Le Caire, Banque de l'Union européenne, 1989.

Magali Morsy (dir.), *Les Saint-simoniens et l'Orient: vers la modernité*, Aix-en-Provence, Édisud, coll. « Archives maghrébines », 1990.

Ismaÿl Urbain, *Voyage d'Orient, suivi de Poèmes de Ménilmontant et d'Égypte*, notes et postface de P. Régnier, Paris, L'Harmattan, coll. « Comprendre le Moyen-Orient », 1993.

Nathalie Coilly et Philippe Régnier (dir.), *Le Siècle des saint-simoniens: du Nouveau Christianisme au canal de Suez*, Paris, BnF, 2006.

Michel Levallois et Sarga Moussa (dir.), *L'Orientalisme des saint-*

*simoniens*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2006.

Jean-Louis Marçot, *Comment est née l'Algérie française, 1830-1850: la belle utopie*, Paris, La Différence, coll. « Essais », 2012.

### Saint-simoniens en Algérie

Marcel Émerit, *Les Saint-simoniens en Algérie*, Paris, Les Belles Lettres / Publications de la faculté des lettres d'Alger, II<sup>e</sup> série, t. XV, 1941.

Charles-Robert Ageron, *Les Algériens musulmans et la France, 1871-1919*, Paris, PUF, 1968, 2 vol.

Annie Rey-Goldzeiguer, *Le Royaume arabe: la politique algérienne de Napoléon III, 1861-1870*, Alger, Société nationale d'édition et de diffusion, 1977.

Ismaÿl Urbain, *L'Algérie pour les Algériens*, rééd. et préface de M. Levallois, Paris, Séguier, coll. « Les Colonnes d'Hercule », 2000.

Michel Levallois, *Ismaÿl Urbain, 1812-1884: une autre conquête de l'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001.

Ismaÿl Urbain, *L'Algérie française: indigènes et immigrants*, rééd. et préface de M. Levallois, Paris, Séguier, coll. « Les Colonnes d'Hercule », 2002.

Anne Levallois, *Les Écrits autobiographiques d'Ismaÿl Urbain, homme de couleur, saint-simonien et musulman, 1812-1884*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004.

Michel Levallois, *Ismaÿl Urbain: royaume arabe ou Algérie franco-musulmane?, 1848-1870*, Paris, Riveneuve, 2012.



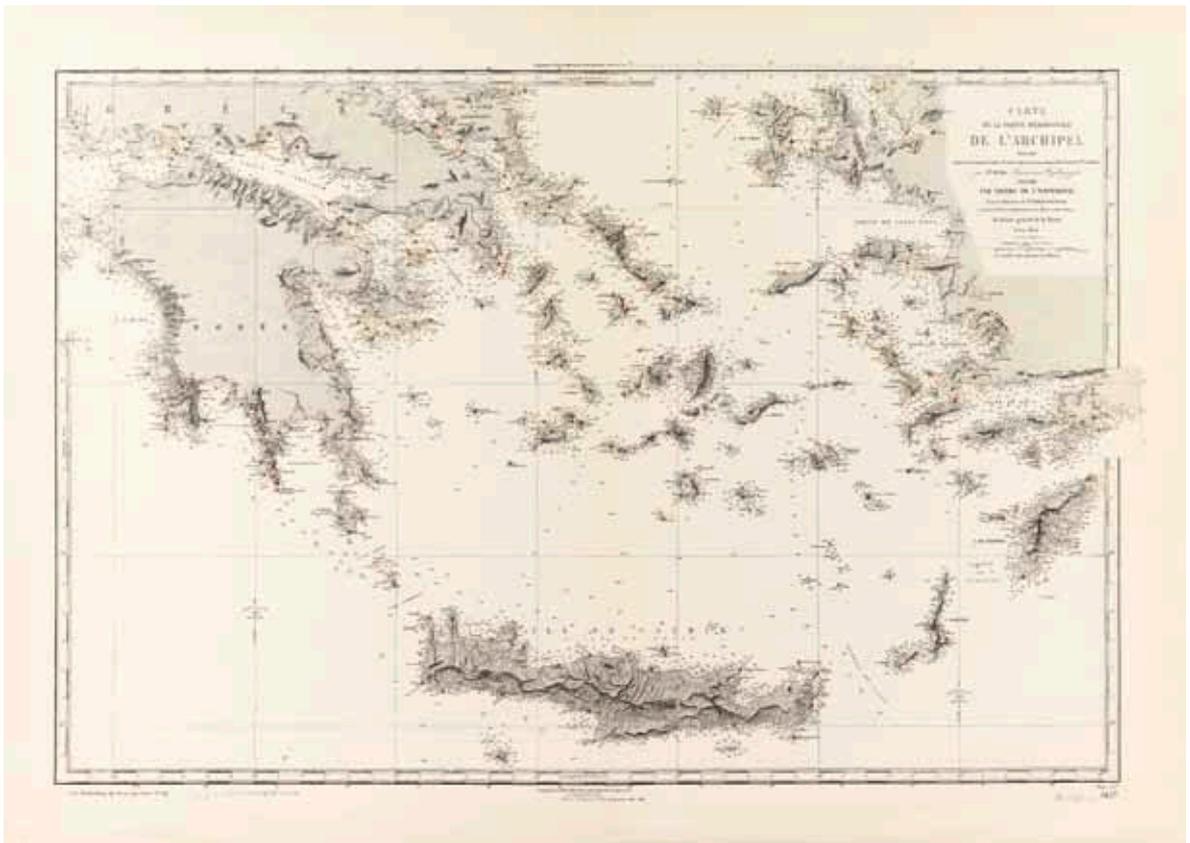
# Michel Pacha

(1819-1907)

**En ingénieur moderne, il a construit pour l'Empire ottoman 152 phares en Méditerranée, modernisé le port d'Istanbul, transformé la Côte d'Azur pour le tourisme... Ou comment Marius, marin de Sanary-sur-Mer, est devenu un pacha, éclaireur de la mer et façonneur de paysages.**



ANISSA BOUAYED



| CI-DESSUS | Carte de la Méditerranée (archipel grec et Crète) avec l'emplacement des phares, 1854.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Portrait de Michel Pacha portant la médaille de l'ordre de l'Osmanié, ordre honorifique de l'Empire ottoman.

Le nom de Michel Pacha, avec sa sonorité orientale, s'est imposé dans l'usage comme une coquetterie de la biographie d'un homme, Marius Michel, aux origines pourtant localisées dans la Méditerranée occidentale. C'est que ce Pacha est un personnage aux identités multiples, qui ancre sa vie entre les deux rives de la Méditerranée.

Issu d'une famille de marins des deux côtés, cet enfant de Saint-Nazaire (dans le Var, ville bientôt appelée Sanary) fit ses armes aux côtés de son père, grimpant l'échelle des grades de la marine. La Méditerranée occidentale est alors en hyperactivité maritime depuis la prise d'Alger en 1830 : des ports de guerre comme Toulon et des ports de commerce comme Marseille deviennent des centres névralgiques de l'Empire français qui s'étend progressivement à tout le littoral de l'Afrique du Nord. Dans cette conquête de « l'Afrique française », le père a été officier dans les escadres de Bonaparte, de Napoléon puis de la Restauration, et le fils participe dès 1836 aux campagnes de Louis-Philippe puis de Napoléon III. Il s'oriente ensuite vers la marine marchande, elle aussi en plein développement depuis la révolution technique que constitue la machine à vapeur et les paquebots de gros tonnages. Le « système de la Méditerranée », rêvé en

1832 par le saint-simonien Michel Chevalier, se met en place, innervant l'espace méditerranéen d'un dense réseau de voies de communication, connecté sur terre au chemin de fer. Marius Michel se met pour dix ans au service de ce réseau en devenant capitaine au long cours dans les paquebots-poste desservant le Moyen-Orient. Alexandrie, Beyrouth, Istanbul sont les destinations de ces bateaux des Messageries nationales, puis impériales, qui partent de Marseille.

---

---

## Un firman impérial lui est octroyé et dès le 1<sup>er</sup> septembre 1860, Michel Pacha devient administrateur général de la Société des phares de l'Empire ottoman.

Le bassin oriental devient son domaine ; il connaît la dangerosité de ses hauts-fonds, ses myriades d'îlots, mais pourtant ne peut éviter que son navire l'*Eurotas* s'échoue au large d'Alexandrie en 1854. Certains biographes n'ont pas hésité à voir une ironie du sort dans ce naufrage du futur constructeur de phares près du site antique du phare mythique d'Alexandrie alors disparu, Pharos, d'où vient le mot « phare ». En réalité, c'est l'absence de feux et balises sur tout ce littoral qui est en cause, devenant une entrave au développement des échanges maritimes. Le commandant Michel conçoit alors un vaste programme de balisage des côtes orientales de la Méditerranée, correspondant aux littoraux de l'Empire ottoman. Il le déploie devant le général comte de Montebello, également sénateur, ex-aide de camp de Napoléon III en mission en Orient. Intérêts commerciaux des grandes compagnies et intérêts géopolitiques et militaires convergent dans ce moment historique. Les efforts répétés de la Russie depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle pour étendre son influence vers le sud, par la mer Noire et les détroits du Bosphore et des Dardanelles, deviennent plus agressifs. Le Royaume-Uni et la France se rangent alors aux côtés de l'Empire ottoman contre les prétentions russes : c'est le début de la guerre de Crimée (1854-1855). Les victoires de la France contre la Russie, qui mettent pour quelques décennies l'Empire ottoman à l'abri des convoitises tsaristes, rendent le moment favorable aux projets proposés par la puissance française. Montebello ne s'y trompe pas. Débarqué à Marseille en janvier 1855, il présente lui-même à l'Empereur le mémoire du commandant Michel. Quelques mois plus tard, le 1<sup>er</sup> août 1855, sur proposition de Napoléon III, le commandant Michel est nommé directeur général des phares de l'Empire ottoman par le sultan Abdul-Mejid (règne de 1839 à 1861). Le projet, parrainé par Napoléon III, qui y investit même 12 millions de francs or, est mis en route immédiatement. Il doit ponctuer de trente-six phares la route de guerre du Bosphore à la mer Noire en éclairant aussi le passage des Darda-



Vincent Courdouan, *La Corniche de Tamaris à La Seyne-sur-Mer*, 1874.



nelles. L'efficacité de Michel Pacha comme fonctionnaire de la Sublime Porte s'affirme : en dix-huit mois, vingt phares sont déjà allumés. Après le traité de Paris du 30 mars 1856, qui met fin à la guerre de Crimée, il s'agira surtout de favoriser les échanges marchands en éclairant les côtes de la Méditerranée orientale.

---

---

## **La marque de Michel Pacha sur les littoraux de la Méditerranée orientale, mais aussi sur la mer Noire et la mer Rouge, s'amplifie ; 152 phares sont mis en activité de son vivant.**

La carrière du capitaine au long cours prend alors un autre chemin, celui d'un capitaine d'industrie, d'un brasseur d'affaires comme le XIX<sup>e</sup> siècle européen a pu en compter, sachant croiser intérêts personnels servis par d'efficaces réseaux d'influence politiques avec de véritables compétences scientifiques et techniques ainsi qu'une croyance dans le progrès. Après des concertations avec l'ambassadeur français Édouard Thouvenel, le grand vizir Ali Pacha et le ministre de la Marine ottomane Mehemed Ali Pacha, Michel Pacha obtient du sultan que la Direction des phares soit transformée en concession de vingt ans renouvelable. Un firman impérial lui est octroyé le 20 août 1860 et dès le 1<sup>er</sup> septembre suivant, Michel Pacha devient administrateur général de la Société des phares de l'Empire ottoman. Il sait s'entourer de personnalités politiques ayant déjà des intérêts dans le Levant, comme le député et armateur Bernard-Camille Collas, d'ingénieurs, tel Louis Sautter, centralien, constructeur de phares lenticulaires, d'entrepreneurs comme les Établissements Barbier, Bénard et Turenne qui fourniront les supports de feux, les tours de fonte, les lampes, les machines à vapeur puis les moteurs électriques. Ce faisant, Michel Pacha assure une place de choix à la France dans le contrôle de la sécurité des échanges en Méditerranée. Et au-delà, ce sont toutes les grandes compagnies occidentales qui profitent de cette amélioration des conditions de navigation.

Mais il ne s'arrête pas là. En 1890, Michel Pacha propose au sultan Abdul-Hamid II (qui règne de 1876 à 1909) de construire un port moderne à Istanbul. Avant lui, d'autres projets ont échoué devant la profondeur des fonds et la violence des courants dans la zone du détroit. Mais le port est désormais inadapté à l'arrivée de gros navires et au déchargement de grands volumes de marchandises. Commencés en 1891, les travaux sont terminés en 1899 et font du port de Galata un port, qui participe désormais aux flux internationaux de marchandises et de voyageurs. Les cartes postales des phares et des quais saisissent ce moment moderne.

La marque de Michel Pacha sur les littoraux de la Méditerranée orientale, mais aussi sur la mer Noire et la mer Rouge, s'amplifie; 152 phares sont mis en activité de son vivant, la Société continuant son œuvre après sa mort en 1907. Devenu l'un des grands personnages de l'État, il participe à la vie mondaine de Constantinople. Son épouse apprécie, comme d'autres membres de cette société cosmopolite, d'être photographiée par les célèbres frères Abdullah. Michel Pacha pose également pour des portraits plus classiques, en habit d'amiral, portant ostensiblement ses médailles. Les titres qu'il reçoit sont aussi les étapes d'un *cursus honorum*: *beyler bey* d'abord, puis Michel est élevé à la dignité de « pacha » en 1879, puis reçoit du sultan le grand cordon de l'ordre de la Médjidié en 1895, puis de l'Osmanié en 1899. On pourrait, deux siècles après, attribuer à l'entreprise de Michel Pacha au Moyen-Orient le titre flamboyant d'un portulan du XVII<sup>e</sup> siècle de Nicolas Jansz Vooght: « le nouveau, grand, illuminant flambeau de la Mer » qui s'intéressait, lui, aux côtes de l'Europe.

Quai de Galata à Constantinople, aujourd'hui Istanbul, vers 1885.





Le château de Michel Pacha à Tamaris, carte postale, s.d.

Mais Michel Pacha, entrepreneur de grandes affaires lointaines, continue à penser à sa petite patrie : il se fait élire deux fois maire de Sanary et investit des millions dans sa région natale pour y façonner le paysage des corniches avec des équipements de luxe pour classes dirigeantes : grand hôtel, casino, jardins « méditerranéens » savamment reconstitués en style rocaille (grâce au ciment armé imitant la roche), modernisation des voies d'accès. Tout cela fait de La Seyne-sur-Mer, de la corniche Tamaris et de la plage des Sablettes un lieu de villégiature puis une destination touristique. Une vocation qui ne s'est pas démentie. Elle est née de la volonté d'un homme qui, ici comme à Istanbul, a su concrétiser les rêves de ses contemporains et modifier durablement les usages de l'espace méditerranéen.

**Anissa Bouayed** est historienne,  
commissaire associée de l'exposition  
*Le Noir et le Bleu. Un rêve  
méditerranéen...* au MuCEM (2013).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**16 juillet 1819** | Naissance de Blaise-Jean-Marius Michel à Saint-Nazaire (Var), aujourd'hui Sanary.

**1835-1843** | S'engage dans la marine, fait carrière, réussit le concours d'élève officier.

**1843** | Entre au service des paquebots-poste reliant Marseille au Levant, devient capitaine au long cours.

**1854** | Promu au titre de commandant; son navire l'*Eurotas* s'échoue au large d'Alexandrie.

**1854-1856** | Guerre de Crimée; rencontre avec le général comte de Montebello.

**1860** | Nommé administrateur général de la Société des phares de l'Empire ottoman.

**1865, puis 1892** | Élu maire de Sanary.

**1879** | Obtient du sultan ottoman la concession des quais, docks et entrepôts du port de commerce d'Istanbul; est élevé à la dignité de pacha.

**1880-1889** | Crée dans le Sud de la France la station des Tamaris: belles villas, jardins et parcs exotiques, casino, grand hôtel.

**1887** | Inauguration du service de bateaux à vapeur qu'il a mis en place pour relier Toulon, les Sablettes, Saint-Mandrier.

**6 janvier 1907** | Meurt à 87 ans dans sa résidence du Manteau, sur la corniche Tamaris; obsèques solennelles en présence du consul de Turquie.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Nathalie Bertrand, *Tamaris, entre Orient et Occident*, Arles, Actes Sud, 2003.

Jean-Pierre Renau, *Marius Michel Pacha, 1819-1907*, Paris, L'Harmattan, 2007.

*Tamaris: le rêve d'un Pacha*, revue *Connaissance des arts*, hors-série, janvier 2007.

*Rêves d'un pacha*, journal de l'exposition au musée Balaguier, La Seyne-sur-Mer, du 17 février au 19 mai 2007.

Le phare de Constantinople, carte postale, début xx<sup>e</sup>.





# Abd el-Kader

(1808-1883)

**La France fit de lui un héros de son panthéon républicain, l'Algérie indépendante l'a adopté comme le père de la nation. Le front haut, la poitrine couverte des décorations des grandes puissances mondiales, le regard absorbé dans la méditation, l'émir reste une énigme.**



SLIMANE ZEGHIDOUR

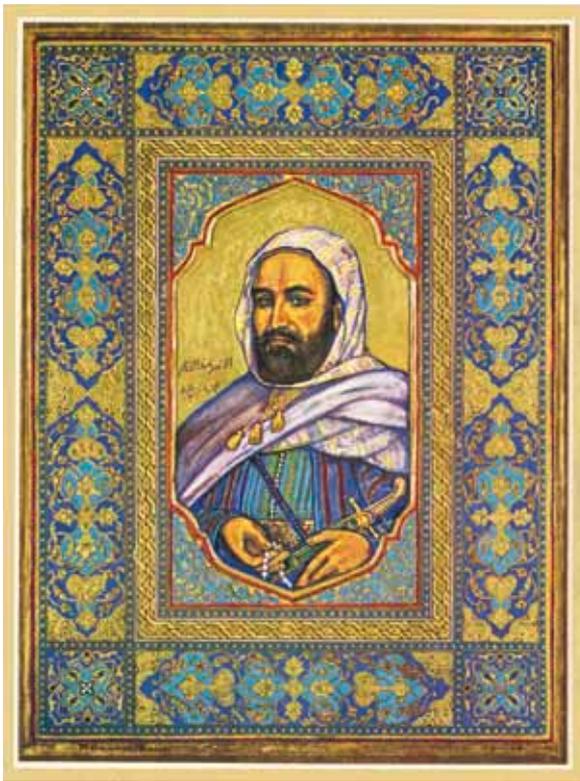
Un siècle et demi après la mort d'Abd el-Kader, le mystère qui nimbe sa figure ne s'est pas dissipé. Non par manque de documents mais plutôt en raison d'une trop abondante masse de témoignages directs, photos, portraits peints, illustrations, articles de journaux d'époque, rapports consulaires, écrits personnels, poèmes mystiques et méditations sur l'existence ici-bas... Un imposant matériau qui s'est tôt traduit en une légende dorée que nul n'osa jamais contester et où les hagiographes auront d'emblée pris le pas sur les historiens.

Encore aujourd'hui, il est à peu près impossible, sauf à exhumer des archives ottomanes inédites, de retracer la vie d'Abd el-Kader en dehors des sources françaises, aussi incontournables qu'incertaines... Fils de l'éminent cheikh Mohieddine de l'ordre soufi de la Kadiriya, initié par un mystique persan, Abd el-Kader El-Hassani naît le 6 mai – ou 6 septembre – 1808 avec un calame d'or à la main. Par sa mère, il se rattache à la tribu berbère des Banou Ifrène, par son père à la lignée du Prophète de l'islam. C'est donc un « chérif », un « noble », au sens spirituel. Son parcours est tout tracé : alphabet, apprentissage par cœur du Coran, ce qu'il accomplit dès l'âge de 12 ans. Puis, étude des traditions prophétiques, de l'astronomie, mais également exercice du cheval, tir à l'arc et au mousquet... Un esprit saint dans un corps sain.



## **Encore aujourd'hui, il est à peu près impossible, sauf à exhumer des archives ottomanes inédites, de retracer la vie d'Abd el-Kader en dehors des sources françaises, aussi incontournables qu'incertaines...**

Enfin, dès l'âge de 12 ans, un second voyage à La Mecque avec son père lui met le pied à l'étrier. Ils embarquent sur un brick français, *Le Castor*, jusqu'à Alexandrie. C'est son premier contact avec des Européens, et il est plutôt concluant. L'Égypte surprend et séduit Abd el-Kader et son père. La terre des Pharaons s'éveille d'un long sommeil, grâce au zèle du khédivé Méhémet-Ali à édifier un État indépendant à l'ombre des Pyramides. Pour Abd el-Kader, c'est un coup de foudre qui ne se démentira jamais, subjugué qu'il est par les champs de coton qui défient les sables, les canaux d'irrigation évoquant des lettres d'alphabet, les manufactures fumantes, les villes aux grands boulevards, les bateaux à aubes qui naviguent à contre-courant du Nil... Et plus encore peut-être est-il transporté par le spectacle d'une nation qui s'affranchit à vue d'œil de la férule du Grand Turc.



| CI-DESSUS, À GAUCHE | Abd el-Kader, miniature de Mohammed Racim, xx<sup>e</sup> siècle.

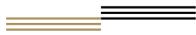
| CI-DESSUS, À DROITE | Lettre d'Abd el-Kader au fils Ouanane en arabe, avec sceau, incitant à combattre et à émigrer, 1838.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Abd el-Kader à Amboise en 1852, photographié par Gustave Le Gray.

Celui-ci n'a jamais exercé de réel pouvoir que sur le littoral « algérien » *via* la régence d'Alger, et vécut toujours le dos tourné au « bled » profond, sauf à Médéa et à Constantine. De retour au pays, le cheikh Mohieddine et son fils sont accueillis à bras ouverts par les villageois de l'intérieur. Des chefs de tribus accourent avec des offrandes : petit bétail, grain, argent, armes. Alerté par cet élan populaire, le bey Hassan d'Oran pressent un risque de sécession alors que les relations entre la Régence et les États européens sont on ne peut plus exécrables. Et si le dey d'Alger a paraphé en 1797 un « traité d'amitié » avec les États-Unis – le premier que Washington ait conclu avec un État tiers –, les rapports avec Paris sont au plus bas.

Le 14 juin 1830, un corps expéditionnaire français débarque à Sidi-Ferruch, à l'ouest d'Alger. 37 000 soldats, munis d'armes modernes, aguerris sur tous les fronts, marchent sur Alger. Le dey Hussein n'a rien vu venir. Des résistants improvisés – paysans, pêcheurs – mêlés à des miliciens résistent pied à pied, intrépides, téméraires, avec des armes d'un autre âge. Alger tombe le 5 juillet ; le dey capitule. Contraint à l'exil par le vainqueur qui lui refuse l'asile en... France, il est embarqué sur *Le Jeanne d'Arc* pour Naples où il passera trois ans avant d'aller finir son existence à Alexandrie.

Pour la petite histoire, son ultime descendant, Joseph Hattab Pacha, qui fut le dernier maire – français – de la Casbah d'Alger, s'est éteint fin 2009, à Marseille, non sans avoir écrit à Nicolas Sarkozy pour l'exhorter à mieux illustrer les bienfaits de l'œuvre française en Algérie!



## **Une assemblée générale des chefs de tribus se réunit, fin 1832, avec pour objectif de désigner un sultan. Le choix se porte sur Abd el-Kader, qui n'a alors que 24 ans. L'insurrection se dote ainsi d'un homme et d'une âme.**

Oran ne tarde pas à tomber, tandis que les Français, auprès de qui le bey de la ville s'est réfugié, s'emparent des grandes villes côtières les unes après les autres. C'est bien la fin de trois siècles de suzeraineté ottomane et le début de la colonisation du pays par la France. Soudain livrées à elles-mêmes, les tribus de l'arrière-pays oranais s'insurgent, dans le désordre, leurs chefs étant trop désunis. Dans l'urgence, une assemblée générale des chefs se réunit, fin 1832, dans la plaine de Ghriss, avec pour objectif de désigner un sultan. Le choix se porte sur Abd el-Kader, qui n'a alors que 24 ans. Il s'incline mais décline le titre de sultan pour endosser celui, plus humble, d'émir. L'insurrection se dote ainsi d'un homme et d'une âme.

Raids, escarmouches, coups de main, les accrochages avec les « roumis » se suivent et se soldent, souvent, par des revers pour les insurgés, forcément sous-équipés et nullement initiés aux armes de leurs adversaires. Il n'empêche, le corps expéditionnaire n'a pas de répit, soumis qu'il est à un harcèlement aussi incessant qu'imprévisible. Abd el-Kader découvre qu'il doit se battre également contre ces chefs de tribus qui pactisent avec l'ennemi. Et il n'hésite pas à sévir pour l'exemple : ainsi fait-il enlever le bey de Mostaganem, conduit à Mascara où un tribunal lui inflige la peine capitale.

Pour incertain qu'il soit, le combat d'Abd el-Kader contraint l'état-major français à temporiser, ce qui se traduit par le traité de la Tafna, scellé en 1837, en vertu duquel l'émir voit son titre respecté et son autorité acceptée sur les provinces d'Alger et d'Oran. De son côté, il reconnaît des enclaves françaises sur le littoral, notamment à Alger et Annaba. Soucieux de préserver la trêve, les Français repoussent les chefs de tribus qui se rallient à eux – Mustapha ben Ismaïl, Benaouda Mazari, Kadour Ben El-Morsly – afin d'asseoir l'autorité d'Abd el-Kader. Mettant à profit ce compromis, ce dernier s'empresse de consolider ses positions jusqu'à étendre son « État » sur qua-

siment les deux tiers du pays, de Bougie à Tlemcen (excepté le massif kabyle) et d'Aïn El-Mahdi à Ténès en passant par Miliana, Médéa, Mascara, Biskra, Saïda et Tagdempt, près de Tiaret, qu'il érige en centre nerveux de l'insurrection, avec fabrique d'armes et dépôt de munitions. Il finit par disposer d'un corps de bataille de 59 000 fusils, fabriqués sur place ou fournis par le Lion britannique, l'éternel rival du Coq gaulois. Fort de quoi, il s'efforce d'organiser un État unifié, « islamique » et souverain.

Côté français, le parti de la conquête à outrance l'emporte avec le général Bugeaud, nommé en 1841 gouverneur général d'Algérie – le pays s'appelle ainsi depuis un arrêté du ministère de la Guerre paraphé en 1839 ! L'officier inaugure une fonction qui ne disparaîtra qu'à l'indépendance du pays en 1962. Son titre en dit assez sur la volonté de Paris de conquérir et d'annexer le pays. Changement de cap donc, et d'objectif : Abd el-Kader est désormais l'ennemi à abattre. Fort d'un corps de bataille de 100 000 hommes – le tiers de l'armée française – appuyé par des troupes d'« indigènes » musulmans – zouaves, spahis, goums –, Bugeaud « empêche les Arabes de semer, de récolter, de pâturer, de jouir de leurs champs ». C'est la « pacification » impitoyable, la guerre aveugle, la tactique de la « terre brûlée »...

Bousculé, acculé à l'esquive et à la défensive, l'émir Abd el-Kader se met à l'abri, avec sa « smala » – un camp de tentes de 30 000 âmes –, sur les steppes des Hauts-Plateaux. La prise de cet immense bivouac par le duc d'Aumale dans la région de Boghar, le 16 mai 1843, lui inflige un grave revers dont il ne se relèvera point. Absent lors de la chute de son royaume itinérant, Abd el-Kader réagit par l'attaque surprise, le raid frontal, inflige des pertes, en subit, y compris des désertions. Conscient du décalage des forces, il se tourne vers le sultan du Maroc qui intervient à ses côtés mais est défait à la bataille d'Isly, non loin d'Oujda, l'été 1844. Paris enjoint à Marrakech de déclarer *persona non grata* l'Algérien, désormais mis hors la loi en Algérie même. Il y revient, en clandestin, pour lutter contre des chefs ayant fait acte de soumission aux Français avant de tenter de rallier, en vain, les tribus kabyles... Harcelé par les « roumis », trahi par les « frères » de combat, lâché par les voisins marocains, l'émir, devenu un fugitif dans son propre pays, fait porter une demande d'aman – sauf-conduit des braves –, le 21 décembre 1847, où il exprime son vœu d'être conduit à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre, en Palestine ottomane. Le général Lamoricière y consent, par écrit. Deux jours plus tard, le voilà face au duc d'Aumale, qui valide le sauf-conduit, en exprimant l'espoir qu'il obtienne la sanction de son père, le roi Louis-Philippe. La veille de Noël, l'émir se rend à Oran pour embarquer sur *L'Asmodée*, avec sa suite composée de 61 hommes, 21 femmes et 15 enfants, garçons et filles, en tout 97 personnes, dont sa mère, deux de ses beaux-frères, ses trois épouses et ses deux fils, le plus petit ayant à peine 9 ans. Il quitte son pays sans émotion visible, ni aucun discours. Tout au plus veille-t-il à envoyer son cheval en cadeau au duc d'Aumale. Il ne reverra plus jamais son pays chéri. Un siècle et demi plus tard, le colonel Boumediène offrira également un bel étalon « arabe » à Giscard d'Estaing, le premier chef d'État français à visiter l'Algérie indépendante !



Une fois en rade de Toulon, Abd el-Kader est déposé d'abord au lazaret de Saint-Mandrier, puis transféré au fort Lamalgue. Il y passe un hiver ingrat, sans se plaindre. Fin avril, il est conduit de Sète à Pau, l'occasion pour lui de découvrir la France au printemps. Lui, si retenu, s'exclame : « Ces plaines verdoyantes, ces vergers, ces forêts, ces fleuves et ces rivières ; tant d'abondance ! Quel besoin ont les Français d'occuper mon pays, de sable et de rochers ? » Installé au château de Pau, il reste confiné parmi les siens mais ne refuse point les visites, n'ayant de cesse de rappeler à chacun le non-respect de l'aman promis par la France en vertu duquel il devait aller s'installer au Levant. Fin 1848, il doit partir pour le château d'Amboise où il va passer plus de quatre ans en captif, certes bien traité mais privé de la liberté d'aller vivre au Levant.



**« Ces plaines verdoyantes, ces vergers, ces forêts, ces fleuves et ces rivières ; tant d'abondance ! Quel besoin ont les Français d'occuper mon pays, de sable et de rochers ? »** *Abd el-Kader*

Louis-Napoléon Bonaparte en fait une affaire d'honneur. Élu président de la II<sup>e</sup> République, celle-là même qui assimile l'Algérie à la France, il songe à réparer au plus tôt le préjudice. Il n'est jusqu'à l'évêque d'Alger, Antoine-Adolphe Dupuch, qui l'y incite avec ferveur. En attendant, l'émir reçoit députés, journalistes, curés, aventuriers en mal d'exotisme, admirateurs indignés, peintres et photographes. Il est campé de pied en cap ou en portrait, peint à l'huile ou fixé au daguerréotype. Le front haut, le regard profond et un peu désabusé, le corps alerte, la main ferme, il se dégage de ces portraits une impression de force et de sage résignation. L'homme dont le général Bugeaud compara le visage émacié à celui de Jésus a une « gueule » qui inspire, qui force même le respect.

Le 16 octobre 1852, le futur Napoléon III vient annoncer sa liberté à Abd el-Kader. Ce dernier, après qu'il a fait serment de ne plus perturber les opérations françaises en Algérie, quitte la France pour Brousse, aujourd'hui Bursa, en Turquie, avant d'aller déposer son barda à Damas, en Syrie. Il choisit d'habiter non loin du mausolée du grand soufi andalou Ibn Arabi, dont il médite les œuvres depuis son premier hadj. Il enseigne la théologie à la mosquée des Omeyyades qui renferme un autre mausolée, celui qui sert d'écrin à la tête de saint Jean-Baptiste ! Il fréquente, entre autres figures de l'époque, Richard Burton, consul britannique et découvreur des sources du Nil, qui fit le voyage à La Mecque déguisé en pèlerin afghan. Abd el-Kader fait l'objet, on l'imagine,



La soumission d'Abd el-Kader face à l'armée française le 24 janvier 1848, gravure de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

d'une discrète surveillance de la part et du consul de France et de la police ottomane. L'émir, lui, n'a plus d'yeux que pour les lettres, l'enseignement, la méditation, la prière.

Un tragique épisode va le ressortir de l'ombre pour lui donner une aura internationale. En juillet 1860, des troubles sanglants qui opposent maronites et druzes du mont Liban s'étendent à Damas. Des sunnites fanatiques s'en prennent aux chrétiens. Au péril de sa vie, et à la tête d'une troupe d'Algériens en armes, l'émir se porte au secours des victimes, héberge leurs familles chez lui. Des milliers de chrétiens survivent grâce à lui. Avec le tout nouveau télégraphe, la nouvelle fait le tour du globe. Les décorations se succèdent : la France le fait grand-croix de la Légion d'honneur, la Russie lui décerne la dignité de grand-croix de l'Aigle blanc, la Grèce lui offre celle de grand-croix du Sauveur, le Saint-Siège y va de son prestigieux ordre de Pie IX et, enfin, l'Empire ottoman lui remet la décoration de la Médjidié première classe... Il reçoit en cadeau un double pistolet du roi de Prusse et un présent similaire de Lincoln, président des États-Unis, où une ville est bientôt baptisée El-Kader, dans l'Iowa. Doté par la France d'une ample pension, l'émir passe pour un « ami de la France ». Il intervient à ce titre pour persuader le khédivé d'Égypte de s'ouvrir au projet du canal de Suez, si cher à Ferdinand de Lesseps, qui lui aurait rendu visite lors de sa captivité à Amboise. Proche des saints-simoniens, Abd el-Kader est sollicité par le Grand Orient pour devenir franc-maçon. Ce qu'il fait lors d'un passage à Alexandrie, le 18 juin 1864, initié par trois « frères » de la loge cairote « Les Pyramides », dépêchés sur place par le maréchal Magnan, le grand maître que venait de nommer Napoléon III. En 1869, à l'inauguration du canal de Suez, ouvrage proprement pharaonique, l'émir est un des invités de marque, aux côtés de l'impératrice Eugénie, et assiste au *rigolletto* de Verdi, l'opéra *Aïda* composé pour l'occasion n'étant point prêt faute de décors et de costumes. Il y

rencontre également l'imam Chamil, le soufi du Caucase qui résista à la colonisation russe de son pays. Battu sur le terrain militaire, il n'en sera pas moins honoré par le tsar qui l'autorisera à accomplir le hadj et à assister à l'ouverture du canal.

Après quinze ans de lutte armée héroïque, quatre ans de captivité en France et trente-six ans d'exil en Orient, Abd el-Kader « retourne à Allah » le 26 mai 1883. La III<sup>e</sup> République s'empare dès lors de sa légende et fait de lui un héros de son panthéon, un Vercingétorix arabe, un Jugurtha des Temps modernes. Un esprit si élevé, selon le catéchisme républicain, qu'il comprit d'emblée tout l'intérêt qu'aurait l'Algérie à se laisser posséder par la France, mère des peuples, source des Lumières. Médailles, images d'Épinal, boîtes de chocolats, on ne lésina sur aucun support pour célébrer sa grandeur. Y compris l'édification d'un imposant monument, non loin de Mascara, inauguré par le gouverneur d'Algérie, le socialiste Naegelen, dont le nom restera lié non point à l'émir mais à une gigantesque fraude électorale lors des élections de 1948, en défaveur des partis « indigènes ». Un timbre sera émis par la Poste française, début 1950, où figurent, côte à côte, Abd el-Kader et... Bugeaud !

Ce culte de l'émir, qui brouille son image, devient suspect aux yeux des Algériens. Aussi les indépendantistes mettent-ils en avant la figure de Jugurtha, le chef numide qui combattit les Romains et qui finit captif à Rome, où il mourut de faim. Un des premiers qui osèrent invoquer Abd el-Kader fut le futur écrivain Kateb Yacine qui profita d'un court séjour à Paris, en 1947, pour donner une conférence à la salle des Sociétés savantes intitulée « Abd el-Kader et l'indépendance algérienne ».

Une fois indépendante, l'Algérie en mal de père de la nation adopte l'émir comme le précurseur de l'État algérien. Son nom détrône celui de Bugeaud de tous les lieux publics, lycées, parcs, places et boulevards. Son visage orne les timbres, son profil apparaît en filigrane sur les billets de banque. Des historiens s'en prennent à la légende dorée coloniale, s'inscrivent en faux contre la « soi-disant reddition » d'Abd el-Kader pour n'y voir que trahison de la part de Bugeaud. Ils nient également son affiliation à la franc-maçonnerie... Et en un geste solennel visant à boucler la boucle, l'État rapatrie en 1965 les cendres du père de la nation pour les enfouir au cimetière d'El-Alia, à Alger. Ce transfert ne se fit pas sans susciter de sérieux scrupules, le soufi exilé ayant clairement exprimé son vœu d'être inhumé à Damas, auprès de son maître spirituel, Ibn Arabi. La raison d'État l'emporta, car il s'agissait aussi de démentir à titre posthume l'interdiction qui fut faite à Abd el-Kader par Napoléon II de ne plus jamais fouler le sol de son pays natal.

**Slimane Zeghidour** est écrivain et journaliste à TV5 Monde. Il a notamment publié *La Vie quotidienne à La Mecque de Mahomet à nos jours* (Hachette, 1989) et *L'Algérie en couleurs: 1954-1962, photographies d'appelés pendant la guerre*, avec Tramor Quemeneur (Les Arènes, 2011).



## Un incident diplomatique pour un timbre

L'émir Abd el-Kader est avec Salah Eddine, le Saladin des Croisés, le seul musulman à avoir gagné l'estime des chrétiens. Au point que bien de ses hagiographes n'hésitèrent pas à déceler chez lui une intime sympathie, sinon une adhésion implicite à la foi de Jésus. Cette légende a la vie dure puisqu'en 2008, pour le bicentenaire de sa naissance, la Poste française, qui émit un timbre spécial à son effigie, commit un lapsus en indiquant qu'il était issu d'une « famille chrétienne » au lieu de « chérifienne », lignée descendant du Prophète de l'islam ! Pour l'illustration, on fit appel au graveur Yves Beaujard, célèbre pour avoir dessiné les présidents américains figurant sur les dollars. Il opta pour la reproduction d'une photo empruntée au musée de la Franc-maçonnerie et

qui campe un Abd el-Kader la poitrine bardée de décorations et de croix, décernées par la Russie tsariste, la Prusse, la France, la Grèce, le Saint-Siège, en hommage au chef musulman qui n'hésita pas, sabre au clair, à se porter au secours des chrétiens attaqués par des émeutiers musulmans à Damas. Abd el-Kader, théologien subtil et mystique soufi de haut vol, ne reçut d'honneur de l'islam qu'une décoration ottomane, l'ordre de la Médjidié, dont il fut l'un des très rares non-chrétiens à bénéficier. Nul n'est prophète parmi les siens...

En Algérie, c'est sur la même photo de l'émir que la Poste jeta son dévolu pour son propre timbre du bicentenaire, n'ayant d'autre choix qu'emprunter au même stock iconographique, français, pour illustrer l'événement.

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**1808** | Naissance près de Mascara (Algérie).

**1816** | Premier pèlerinage à La Mecque avec son père; découvre l'Égypte.

**5 juillet 1830** | Les troupes françaises prennent Alger.

**1832** | Abd el-Kader est choisi comme émir par les chefs de tribus pour diriger la résistance; traité avec le général Desmichels.

**1833** | Prise de Bougie par le général Trézel.

**1835** | Victoire d'Abd el-Kader sur Trézel à la Macta; Constantine tombe aux mains des Français.

**1837** | Traité de la Tafna avec Bugeaud qui reconnaît à Abd el-Kader la souveraineté sur les deux tiers de l'Algérie.

**1841** | Bugeaud est nommé gouverneur général de l'Algérie.

**1843** | Abd el-Kader se réfugie au Maroc; le duc d'Aumale s'empare de son fief.

**1844** | Bataille d'Isly près d'Oujda; victoire de Bugeaud.

**1847** | Abd el-Kader se rend; il demande à émigrer à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre et embarque pour Toulon avec sa suite le 24 décembre, avec un sauf-conduit signé du duc d'Aumale.

**1848** | L'Algérie est déclarée partie intégrante de la France dans la Constitution de la II<sup>e</sup> République; Abd el-Kader

et sa suite sont transférés à Pau d'avril à novembre; quatre de ses enfants sont morts depuis leur départ d'Algérie; transfert au château d'Amboise pour quatre ans où vingt-cinq de ses compagnons d'infortune décéderont.

**1852** | Abd el-Kader est libéré par Napoléon III; il quitte Amboise et prend le chemin de l'exil vers la Turquie.

**1855** | Premier voyage à Paris pour l'Exposition universelle.

**1856** | Installation à Damas; écrit et enseigne la théologie à la mosquée des Omeyyades.

**1860** | Affrontements à Damas entre maronites et druzes: Abd el-Kader s'interpose et sauve des centaines de chrétiens; il est décoré par les grandes puissances: France, Russie, États-Unis, Grande-Bretagne, Empire ottoman, Saint-Siège...

**1864** | Nouveau pèlerinage à La Mecque.

**1867** | Second voyage à Paris pour l'Exposition universelle.

**1869** | Abd el-Kader assiste à l'inauguration du canal de Suez sur invitation de son ami Ferdinand de Lesseps.

**26 mai 1883** | Décès d'Abd el-Kader à Damas; il est enterré aux côtés de son maître Ibn Arabi; ses cendres seront rapatriées dans l'Algérie indépendante en 1965.

**2003** | Année de l'Algérie en France: la fondation Saint-Louis réalise

le jardin d'Orient au château d'Amboise en donnant une digne sépulture aux proches de l'émir inhumés sur place.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### Œuvres d'Abd el-Kader

*Lettre aux Français*, trad. intégrale sur les manuscrits originaux R. R. Khawam, Paris, Phébus, coll. « Domaine arabe », 1977.

*Écrits spirituels*, trad. M. Chodkiewicz, Paris, Seuil, 1982.

*Le Livre des haltes*, trad. A. Penot, Paris, Dervy, coll. « Hikma », 2008.

### Sur Abd el-Kader

Alexandre Bellemare, *Abd el-Kader: sa vie politique et militaire*, Paris, Hachette, 1863; rééd. Bouchène, coll. « Bibliothèque d'histoire du Maghreb », 2003.

Bruno Étienne, *Abdelkader: isthme des isthmes (Barzakh al-barazikh)*, Paris, Hachette, 1994.

Collectif, *L'Émir Abdelkader: l'épopée de la sagesse*, Alger, Zaki Bouzid, 2007.

Ahmed Bouyerdene, *Abd el-Kader: l'harmonie des contraires*, Paris, Seuil, 2008.

Ahmed Bouyerdene, *Abd el-Kader par ses contemporains: fragments d'un portrait*, Paris, Ibis Press, 2008.

Abdelkader Djemaï, *La Dernière Nuit de l'émir* (roman), Paris, Seuil, coll. « Cadre rouge », 2012.



# Johann Joachim Winckelmann

(1717-1768)

**Pour ce savant allemand, l'Antiquité  
était la source pure de l'Art. En écrivant  
la première histoire de l'art antique,  
il a façonné pour longtemps notre regard  
sur le Beau. Un Beau forcément grec.  
Mais à la Grèce, il ôta ses couleurs.  
Sans jamais y mettre les pieds, il la rêva  
idéale... donc blanche.**



PHILIPPE JOCKEY



| CI-DESSUS | Theobald von Oer, *Johann Joachim Winckelmann à Nöthnitz*, 1874.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Anton von Maron, *Johann Joachim Winckelmann*, 1768.

Johann Joachim Winckelmann est de ces rares personnalités qui portèrent, plus que tout autre peut-être à leur époque, le ou plutôt *leur* rêve méditerranéen. On pourra s'étonner que l'on peigne en « rêveur » le savant qui a mené la plus décisive entreprise de normalisation du regard et du discours sur l'antique. Auteur de la première *Histoire de l'art dans l'Antiquité* (*Geschichte der Kunst des Alterthums*) jamais écrite à l'époque moderne (parue à Dresde en 1764), il définit même son ambition en empruntant à la langue grecque sa définition de l'histoire (*historia*) comme « un essai de système doctrinal ». Le premier du genre, certes, mais *a priori* peu synonyme de rêve.

Plus profondément, en quoi la « doctrine » de Winckelmann est-elle en soi « onirico-compatible » ? Au noir et bleu méditerranéen n'a-t-elle pas substitué purement et simplement une froide blancheur classique ? Le savant allemand fut-il le père du néo-classicisme que l'on dit ? En réalité, chaque instant de la vie et de l'œuvre de l'antiquaire vient brouiller cette image qui s'apparente très largement à une idée reçue.

Né à Stendal (Allemagne) le 9 décembre 1717, mort assassiné dans des circonstances douteuses à Trieste le 8 juin 1768, Johann Joachim Winckelmann est en effet le premier à avoir substitué au récit biographique des artistes de l'Antiquité une histoire des œuvres elles-mêmes, où les « vestiges de l'art antique », selon ses propres termes, occupent une place nouvelle et centrale, voire exclusive. Il rompt ce faisant avec une tradition discursive multiséculaire. Ce glissement de l'intérêt pour les artistes vers leurs œuvres intervient au terme d'un parcours personnel et d'un cheminement intellectuel riches et complexes. Fils d'un modeste savetier, Winckelmann se distingue très vite par ses qualités exceptionnelles. Il étudie sans enthousiasme la théologie protestante, puis entreprend des études de médecine à l'université d'Iéna, entre 1741 et 1742. Nul doute que celles-ci n'aient joué un rôle clé, quoique largement méconnu, dans la connaissance et la perception nouvelle que l'antiquaire a eues désormais de l'anatomie des œuvres antiques. Mais la véritable rupture dans la vie de Winckelmann se produit en 1748, quand il devient le bibliothécaire attitré du comte Heinrich von Bünau, à Nöthnitz, près de Dresde, où il demeurera jusqu'en 1754, chargé d'établir le catalogue de la très riche bibliothèque de son bienfaiteur. Ce séjour prolongé finit de le familiariser avec les chefs-d'œuvre de la littérature antique. Il peut aussi s'adonner à l'une de ses occupations favorites : la tenue et l'enrichissement de ses cahiers d'extraits (pas moins de 7 500 pages manuscrites au terme de sa vie, très largement inédites aujourd'hui encore) dans lesquels il recopie *in extenso* les passages qu'il juge les plus importants pour sa propre réflexion.



## Les études de médecine de Winckelmann à l'université d'Iéna ont joué un rôle clé dans la perception nouvelle que l'antiquaire a eue de l'anatomie des œuvres antiques.

En 1754, sa conversion au catholicisme lui permet d'accéder à un statut et à des milieux nouveaux. Bientôt les riches collections de la cour de Saxe n'ont plus de secret pour lui. D'une année plus tard date son installation à Rome. Il s'y lie d'amitié avec des peintres, des sculpteurs, sous la protection d'influents cardinaux. C'est bien une seconde vie qui commence alors, d'une rare fécondité littéraire, au contact des œuvres mêmes, à Rome, mais aussi à Naples, à Herculanium, à Pompéi, où il enchaîne dès lors les voyages, au plus près de ces « vestiges de l'art antique<sup>1</sup> » désormais visibles de près. En 1755, il

---

1. Voir la préface de Johann Joachim Winckelmann, *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, trad. D. Tassel, introduction et notes de D. Gallo, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 2005.

note dans sa correspondance qu'il a « déjà appris qu'on parle en myope des antiquités, d'après des livres, sans les avoir vues<sup>2</sup> ». Winckelmann parviendra en quelques années au sommet de la reconnaissance sociale. Bibliothécaire du cardinal Archinto (1757), puis du cardinal Albani (1759), il multiplie au cours de cette période la publication d'essais théoriques généraux (*Considération sur la contemplation des œuvres d'art*; *De la grâce dans les œuvres d'art*) ou portant sur des œuvres ou des ensembles précis, telles sa fameuse *Description du Torse du Belvédère* (1759) ou encore ses *Remarques sur l'architecture des Anciens* (1762). Loin d'être un simple bibliothécaire, fût-ce des plus grands de l'époque, il manifeste un intérêt passionné pour les progrès de l'archéologie alors en plein essor – Herculanum et Pompéi sont progressivement mis au jour respectivement depuis 1738 et 1748. Il effectue à Naples plusieurs séjours, propices à l'écriture de deux ouvrages où se manifeste un regard éclairé et critique sur la conduite des fouilles des deux villes de Campanie (dans l'archipel du golfe de Naples), sa *Lettre sur les découvertes d'Herculanum* (Dresde, 1762) et ses *Nouvelles sur les découvertes les plus récentes d'Herculanum* (Dresde, 1764). Entre ces deux parutions, il est nommé *prefetto dell'Antichità di Roma*, titre qui lui confère une autorité supplémentaire.

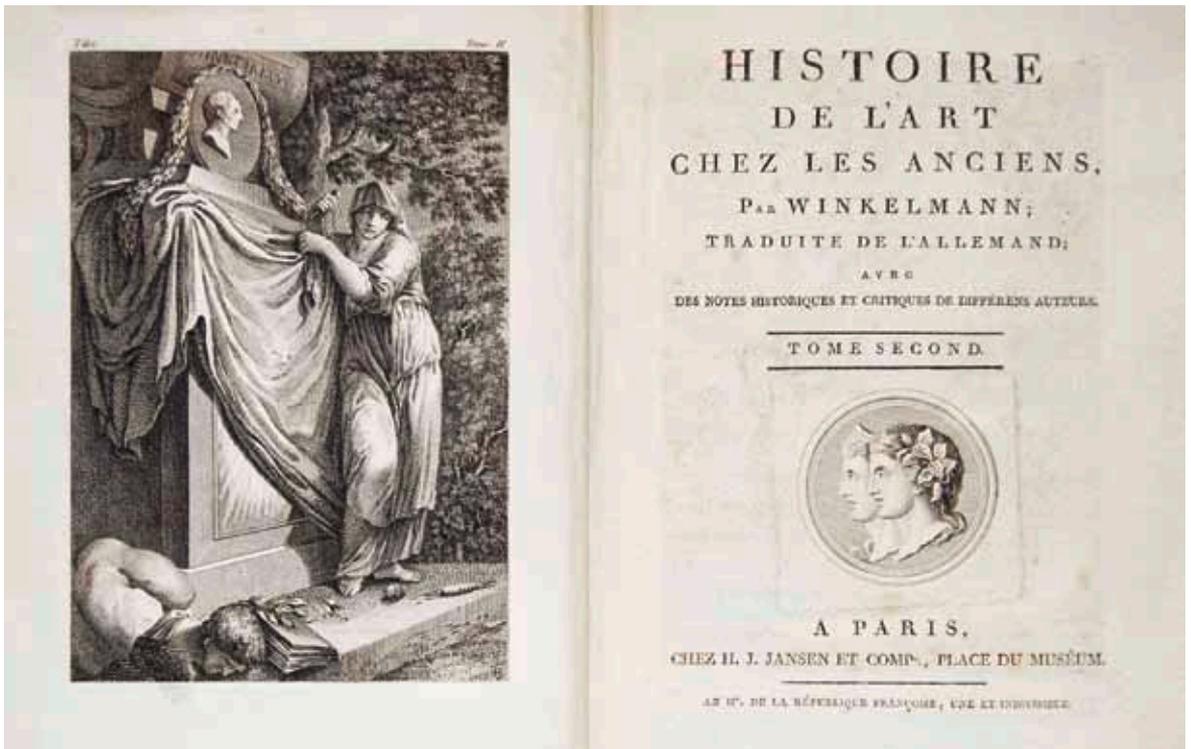


## Winckelmann manifeste un intérêt passionné pour les progrès de l'archéologie alors en plein essor – Herculanum et Pompéi sont progressivement mis au jour.

Deux visions de l'Antiquité s'offrent à lui désormais : l'une, romaine, comme figée déjà par le temps et ses mises en scène parfois grandiloquentes, héritée d'une longue tradition de constitution de collections, initiée par les princes de la Renaissance et régulièrement entretenue depuis lors ; l'autre, campanienne, porteuse de rêve, offrant à chacun de plonger à cœur et âme perdus dans une Antiquité révélée, « en marche », en train d'émerger à l'histoire, fruit des fouilles les plus spectaculaires de l'époque. Une Antiquité rien moins que classique par ses types et ses couleurs. Le rêve méditerranéen de Winckelmann naît de cette tension entre ces deux Antiquités, l'une blanche et pétrifiée, l'autre polychrome et en mouvement, toutes deux également présentes à ses yeux. C'est aux effets de cette tension qu'on doit ses deux ouvrages clés que sont les *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei*

---

2. Édouard Pommier, « Winckelmann : l'art entre la norme et l'histoire », in *Revue germanique internationale*, n° 2, 1994, p. 21 (article en ligne : [www.rgi.revues.org/449](http://www.rgi.revues.org/449)).



Page de titre de *Histoire de l'art chez les anciens* de Johann Joachim Winckelmann, Paris, Jansen et Comp., 1793.

*und Bildhauerkunst* (1755)<sup>3</sup> et sa *Geschichte der Kunst des Alterthums* (Dresde, 1764)<sup>4</sup>. Une fois tranché en faveur du blanc, le rêve méditerranéen de Winckelmann est d'abord et avant tout un rêve grec. Le premier, en effet, il donne à cette Antiquité idéale un lieu et un temps : Athènes, au v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Condorcet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, parue en 1795 (édition posthume), placera, de même, dans l'exposé de sa « quatrième époque », la Grèce et Athènes au sommet du développement de la civilisation et de ses beaux-arts. En moins de trente ans, l'art grec aura pris le pas dans le discours esthétique sur l'art antique en général.

Ce présupposé philosophique fonde en réalité une esthétique promise à un bel avenir, la *Stilforschung*, terme littéralement intraduisible qui désigne autant un type d'approche que l'étude stylistique et formelle d'œuvres aussi diverses que les monnaies, gemmes, camées, bronzes, vases à décor figuré, à laquelle s'ajoute évidemment celle de la sculpture grecque et romaine (reliefs et ronde-bosse).

L'analyse minutieuse des principaux caractères morphologiques d'une œuvre donnée précède chez Winckelmann un classement – qui est aussi une mise en ordre – dont les principes directeurs sont tout à la fois chronologiques et esthétiques. Une fois,

3. Johann Joachim Winckelmann, *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, trad. L. Cahen-Maurel, Paris, Allia, 2005.

4. J. J. Winckelmann, *Histoire...*, op. cit.



**« La couleur contribue à la beauté, mais elle n'est pas la beauté même [...] et un beau corps sera d'autant plus beau qu'il sera plus blanc et, s'il est nu, paraîtra plus grand qu'il n'est dans la réalité. »** *Johann Joachim Winckelmann*

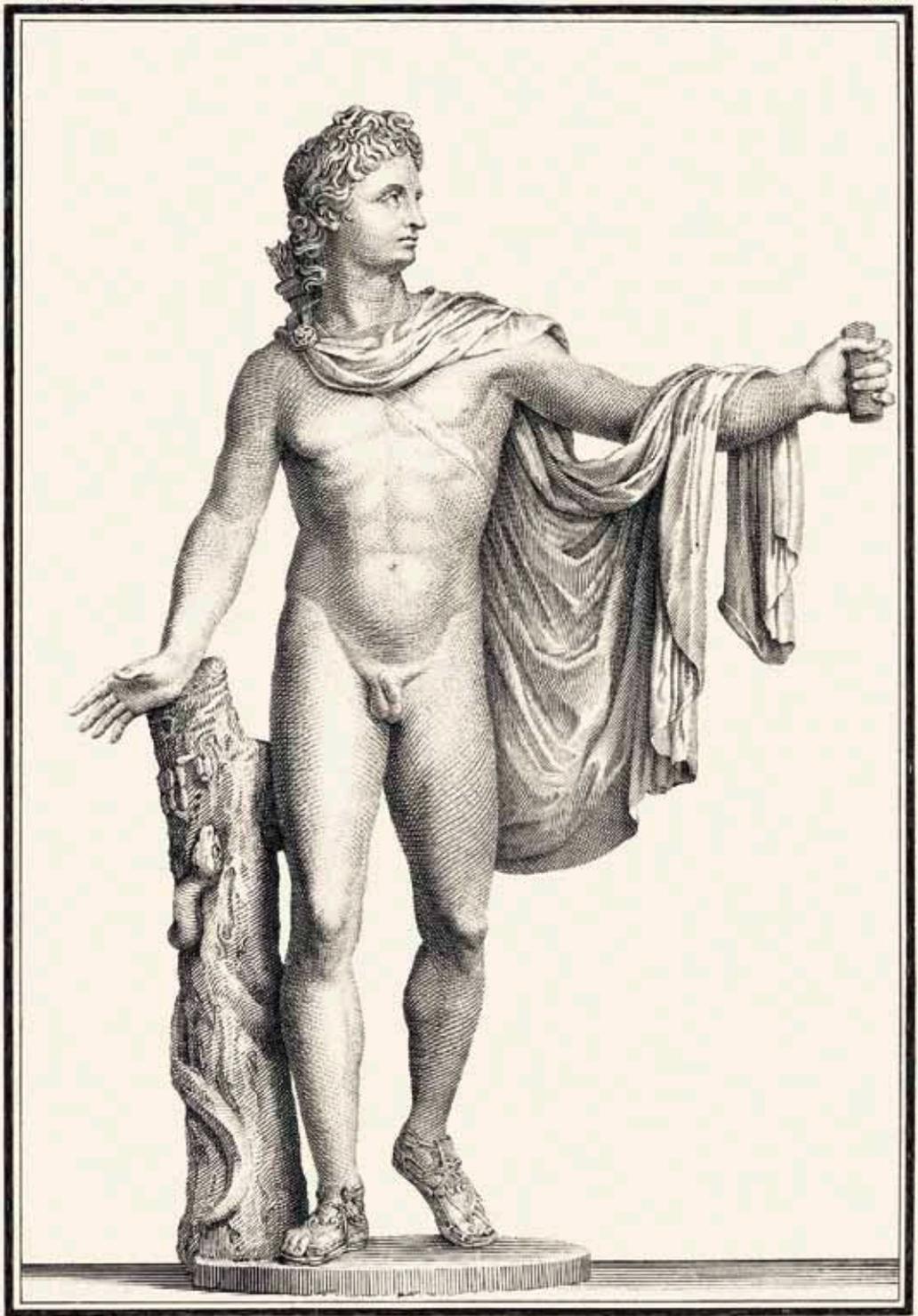
en effet, reconnu le « style » d'une œuvre, celle-ci peut s'intégrer dans un continuum historique comme au sein d'une hiérarchie fondée sur le degré d'originalité dont elle témoigne par rapport à un prototype grec de référence. Cette réinscription normative dans l'histoire passe chez Winckelmann par la définition de quatre styles successifs, chronologiquement bien distincts, de l'époque archaïque grecque à l'époque hellénistique voire impériale : « le plus ancien », qui « a duré jusqu'à Phidias » ; « le grand style ou le haut style », celui de Phidias et de ses contemporains ; le « beau style », en troisième lieu, incarné dans les figures de Praxitèle, Lysippe et Apelle ; « les imitateurs », enfin, qui préfigurent la chute de l'art grec<sup>5</sup>. L'un des effets principaux d'une telle démarche, posée en raison par Winckelmann et bientôt suivie par ses disciples, est que les couleurs de l'antique n'y trouvent *de facto* aucune place. Pire, la couleur fait écran ! Alors même que l'historien de l'art en observait et en reconnaissait en toute honnêteté la réalité archéologique. C'est bien dans son œuvre que l'on trouve l'une des toutes premières mentions de la polychromie d'une sculpture antique, à propos d'une statue de Diane trouvée à Pompéi en 1760 : « Les cheveux sont blonds, la veste est blanche comme la robe qui se termine par trois bandes circulaires : la bande inférieure est étroite et de couleur dorée, la seconde plus large et couleur de laque, avec des fleurs blanches et des festons peints par-dessus, la troisième étant de la même couleur<sup>6</sup>. »

Winckelmann inaugure en réalité une attitude constante à l'égard de la polychromie de la sculpture grecque et romaine, caractérisée tout à la fois par la nécessité d'en reconnaître l'existence et par le refus d'en faire un trait distinctif et permanent des œuvres antiques. Une attitude relayée par ses successeurs et qui culminera au XIX<sup>e</sup> siècle, au moment de la deuxième grande vague de redécouverte des couleurs de l'Antiquité, à la faveur des grandes fouilles qui se développent alors. Ce refus winckelmannien des couleurs n'est pas une nouveauté totale. On retrouve en effet dans cette histoire de l'art naissante les principes mêmes d'un rapport de l'œuvre au réel, tels que Platon les avait définis au tournant du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à Athènes et selon

---

5. *Ibid.*, p. 332-333.

6. *Ibid.*, p. 86.



Dessin d'une statue grecque illustrant l'ouvrage  
*Histoire de l'art chez les anciens* de Johann Joachim Winckelmann.



Johann Joachim Winckelmann au milieu d'artistes et de savants présente une statue antique à Louis I<sup>er</sup>, roi de Bavière, 1848.

lesquels l'œuvre masque le réel autant qu'elle le figure. Cette idéologie de la primauté de la forme sur les couleurs traverse les siècles voire les millénaires ! Ce rapprochement entre la philosophie platonicienne et l'esthétique winckelmannienne est confirmé par les écrits mêmes de l'historien de l'art allemand. Dans ses *Pensées...*, Winckelmann évoque ainsi la « seconde » voie de l'art qui « conduit au beau universel et à ses images idéales. C'est la voie qu'ont suivie les Grecs<sup>7</sup> ». Cette « beauté sublime » consiste essentiellement « dans l'harmonie des traits et la forme ». Dans cette esthétique, logiquement, « la couleur contribue à la beauté, mais elle n'est pas la beauté même [...] et un beau corps sera d'autant plus beau qu'il sera plus blanc et, s'il est nu, paraîtra plus grand qu'il n'est dans la réalité, comme nous voyons que tous les moulages modernes en plâtre paraissent plus grands que les statues originales<sup>8</sup> ».

« Un beau corps sera d'autant plus beau qu'il sera plus blanc... » Cette phrase marque l'entrée des Modernes dans l'idéologie de la Grèce blanche. Elle est le sceau d'une esthétique dont les expositions les plus récentes sur l'art grec se font aujourd'hui encore les porte-voix, oubliées des couleurs originelles des œuvres qu'elles présentent au grand public. À ce titre, une telle sentence mériterait de figurer au fronton du temple du mythe de la Grèce blanche ! On trouve là, en effet, pour la première fois dans l'histoire de l'art, l'affirmation explicite de la suprématie du blanc grec. Le blanc devient la « couleur » de référence, la pierre de touche de l'excellence en matière de sculpture antique.

Désormais, avec et après Winckelmann, une statue antique sera d'autant plus belle qu'elle sera blanche et proche de son supposé prototype grec. L'essentiel est

7. J. J. Winckelmann, *Pensées...*, *op. cit.*, p. 26.

8. J. J. Winckelmann, *Histoire...*, *op. cit.*, p. 244.

qu'elle trouve sa place exacte dans l'un des quatre styles qu'il a définis. Dès lors, qu'on ait affaire à une œuvre originale ou seulement à son tirage en plâtre importe peu ! Lui-même loue ces « moulages modernes en plâtre » qu'il paraît appeler de ses vœux. L'historien de l'art, ce faisant, légitime une pratique fort prisée depuis le Quattrocento. Mais il y ajoute une dimension supplémentaire, qui lui confère un prix nouveau : la couleur blanche. Un critère jusque-là peu pris en compte... Les dégâts matériels causés par un tel postulat, si erroné fût-il, seront considérables, jusqu'à nos jours y compris. Avec Winckelmann, c'est bien à une mise en ordre blanc que l'on assiste. Elle parachève, sur le plan esthétique, les fondements d'une utopie blanche qui prend ses racines dans le rapport nouveau que la Renaissance et ses bouleversements ont inauguré avec l'Antiquité comme avec les différentes figures de l'Autre : où le blanc s'oppose à la couleur comme l'Occident à l'Orient ou la Civilisation au Nouveau Monde.

Cette primauté affirmée du blanc est d'autant plus savoureuse (ou désespérante, c'est selon) que Winckelmann, qui est à l'origine de ce discours promis à un bel avenir sur l'excellence et l'originalité de l'art grec contre l'absence de style de l'art romain, n'a jamais mis les pieds en Grèce. Il n'a jamais eu sous les yeux, à Dresde, à Rome ou à Naples, que des copies romaines, républicaines ou impériales, d'œuvres grecques polychromes perdues ! Un blanc tout d'imitation, donc, écho de la passion mimétique achrome des Romains pour l'art grec classique. Ironie de l'histoire, c'est en préférant un voyage en Allemagne, en Autriche et en Italie à une excursion en Grèce et en Asie Mineure proposée par son ami Johann Hermann von Riedesel en 1767, qu'il rencontrera son destin et son assassin, à Trieste, en 1768. Ainsi fut mis fin au rêve méditerranéen de Winckelmann, une utopie blanche vécue avec passion mais où les couleurs de l'antique ne trouvèrent jamais leur vraie place.

**Philippe Jockey** est professeur d'histoire et de civilisation grecques à l'université d'Aix-Marseille. Il a notamment publié *Le Mythe de la Grèce blanche : un malentendu historique* (Belin, 2013).



# La Vénus de Milo, une invitation au rêve blanc

« Marbre sacré, vêtu de force et de génie,  
Déesse irrésistible au port victorieux,  
Pure comme un éclair et comme une  
harmonie, Ô Vénus, ô beauté, blanche  
mère des dieux! »

Il y a loin de cet enthousiasme lyrique  
de Leconte de Lisle à la réalité...

Comment, en effet, une statue qu'un  
Grec du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (date supposée  
de sa réalisation) aurait jugée somme  
toute assez ordinaire, est-elle devenue  
cette icône blanche vénérée de tous,  
au point de jouir, depuis son entrée au  
musée du Louvre, d'une scénographie  
exceptionnelle? Pourtant, dès sa  
découverte en avril 1820, les plus  
grands spécialistes, tel Quatremère de  
Quincy, l'avaient estimée d'un « travail  
mesquin », imputant ses « défauts »  
multiples à une négligence générale du  
sculpteur, demeuré anonyme. À n'en  
point douter, « la Vénus de Milo est  
un mystère », comme l'écrivait encore  
cent dix ans plus tard l'un des meilleurs  
connaisseurs de l'art grec, Salomon  
Reinach (*Amalthée*, 1930).

Les circonstances de sa découverte  
fortuite à Mélos, île des Cyclades encore  
sous domination ottomane, expliquent en  
partie cette destinée exceptionnelle. Mise  
au jour par un paysan grec analphabète  
et madré, un certain Yorgos, la statue  
fut repérée par les marins français qui

croisaient alors au large de Mélos et  
devint très vite un enjeu diplomatique  
et culturel pour la France. Au terme de  
disputes rocambolesques avec l'Angleterre  
et la Hollande, la Vénus fit voile vers la  
France, dûment cédée à Louis XVIII par  
un firman de la Sublime Porte.

C'est qu'il manquait à la France un  
symbole éclatant qui la rattachât à cette  
Grèce blanche éternelle dont l'Angleterre  
et la Bavière revendiquaient chacune  
pour elle-même l'héritage depuis  
quelques années. Entre 1801 et 1805, les  
marbres du Parthénon de Phidias avaient  
été enlevés par Lord Elgin puis cédés à  
la Couronne pour la gloire du British  
Museum. Quant aux frontons sculptés  
du temple d'Aphaïa d'Égine, découverts  
en 1811, ils faisaient l'honneur de la  
glyptothèque de Louis I<sup>er</sup> à Munich. La  
France, elle, venait au contraire de rendre  
au Vatican, après la chute de l'Empire  
en 1815, le groupe sculpté du Laocoon,  
que Bonaparte avait rapporté de sa  
campagne d'Italie. Le Louvre perdait  
ainsi une œuvre que Winckelmann avait  
placée au sommet de l'art grec antique.  
Trois souverains, trois musées royaux  
et... deux chefs-d'œuvre de l'époque  
classique avec lesquels une statue  
féminine demi-nue, isolée, de facture  
tardive et techniquement inférieure,  
s'efforça dès lors de rivaliser. Arrachée  
aux mains des Ottomans et de leurs

affidés par un État dont le philhellénisme allait se manifester concrètement dès l'année suivante dans son appui à la révolution grecque des années 1821-1830, la Vénus de Milo connu dès lors un destin insoupçonné de son créateur. Ironie de l'histoire, affranchie de sa

double origine – sa naissance sur l'île de Mélos, sa renaissance dans le Paris du XIX<sup>e</sup> siècle –, elle est aujourd'hui l'icône de la Grèce blanche la mieux partagée du monde. Un mythe en soi...

1. Charles-Marie Leconte de Lisle, «Vénus de Milo» (extrait), in *Poèmes antiques* (1852).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**9 décembre 1717** | Naissance à Stendal (Allemagne).

**1738-1740** | Études de théologie protestante à l'université de Halle.

**1741-1742** | Études de médecine à l'université d'Iéna.

**1748-1754** | Bibliothécaire du comte Heinrich von Büнау à Nöthnitz près de Dresde.

**1754** | Se convertit au catholicisme, ce qui lui ouvre les portes de la collection d'art de la cour de Saxe.

**À partir de 1755** | S'installe à Rome; nombreux voyages à Naples, Herculanium, Pompéi.

**1755** | Publication de *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, qui connaît un grand retentissement.

**À partir de 1757** | Bibliothécaire du cardinal Archinto, puis du cardinal Albani (1759), puis prélat des antiquités et scripteur de la Bibliothèque vaticane.

**1759** | Publication de *Description du Torse du Belvédère*.

**1762** | Publication de *Remarques sur l'architecture des Anciens*.

**1764** | Publication de *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, qui sera vite traduit et commenté en italien, français et anglais.

**1767** | Publication de *Monuments inédits de l'Antiquité expliqués et illustrés*, encyclopédie qui servira durant plus d'un siècle à former le goût des élites.

**8 juin 1768** | Meurt assassiné dans une auberge à Trieste.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### Cœuvres de Johann Joachim Winckelmann

*Briefe*, Berlin, W. de Gruyter, 1952-1957, 4 vol.

*Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, trad. L. Cahen-Maurel, Paris, Allia, 2005.

*Histoire de l'art dans l'Antiquité*, trad. D. Tassel, introduction et notes de D. Gallo, Paris, Librairie Générale Française, coll. «Le Livre de Poche», 2005.

### Sur Johann Joachim Winckelmann

Ludwig Uhlig (dir.), *Griechenland als Ideal: Winckelmann und seine Rezeption in Deutschland*, Tübingen, Narr Verlag, 1988.

Édouard Pommier, «Winckelmann et la vision de l'Antiquité classique dans la France des Lumières et de la Révolution», in *Revue de l'art*, n° 83, 1989.

Édouard Pommier (dir.), *Winckelmann: la naissance de l'histoire de l'art à l'époque des Lumières*, Paris, La Documentation Française, coll. «Louvre: conférences et colloques», 1991.

Johann Gottfried von Herder et Johann Wolfgang von Goethe, *Le Tombeau de Winckelmann*, trad. M. Charrière, Nîmes, Jacqueline Chambon, coll. «Legs», 1993.

Édouard Pommier, «Winckelmann: l'art entre la norme et l'histoire», in *Revue germanique internationale*, n° 2, 1994 (article en ligne [www.rgi.revues.org/449](http://www.rgi.revues.org/449)).

Élisabeth Décultot, *Johann Joachim Winckelmann: enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris, PUF, coll. «Perspectives germaniques», 2000.

Édouard Pommier, *Winckelmann, inventeur de l'histoire de l'art*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque des histoires», 2003.

Daniella Gallo, *Modèle ou miroir? Winckelmann et la sculpture néoclassique*, Paris, Maison des sciences de l'homme, coll. «Passerelles», 2009.



# Lord Byron

(1788-1824)

**Le Levant le fit poète. Son rêve d'une Grèce libre le fit héros révolutionnaire et romantique. Un jour, le lord anglais, poursuivi par un parfum de scandale, quitta l'Angleterre et devint, pour longtemps, l'égal d'Homère...**



ATHÉNA GEORGANTA

---

---

« *And musing there an hour alone,  
I dreamed that Greece might still be free* »  
« Là, songeant seul pendant une heure,  
Je rêvai que la Grèce pourrait encore être libre<sup>1</sup> »

Byron, « The Isles of Greece » (« Îles de la Grèce »).

En 1809, lorsque le jeune lord anglais quitte l'Angleterre pour voyager en Méditerranée, dans la péninsule grecque et l'Orient ottoman, le continent européen vit le chaos des guerres et de la rivalité féroce entre les puissances impériales. Mais pour l'art européen s'inaugure un chapitre essentiel: cette mer des empires défunts – ainsi que Byron appelait la Méditerranée chère à son cœur – ouvre un nouveau monde dont l'imagination romantique va s'emparer. Au Sud-Est du continent, sur sa pointe extrême, une terre inconnue, insignifiante, s'inscrit alors au centre des préoccupations européennes: la Grèce moderne, placée sous domination ottomane. Il ne faut que très peu de temps pour que ce pays attire à lui l'amour et les espoirs de l'univers entier, un sentiment que l'on nomme alors « le philhellénisme ». Le rêve de Byron prend soudain réalité.

Le grand poète du romantisme visita la Grèce à deux reprises. Son voyage le plus connu est le second, et le dernier de sa vie. À l'époque, il retourne en Grèce pour prêter son concours à la guerre d'indépendance qui a éclaté en 1821. Il mourra à Missolonghi en avril 1824. La mort de Byron dans une Grèce qui a pris les armes portera à son sommet la dynamique du philhellénisme et contribuera de manière décisive à la liberté grecque. Elle contribuera également à la béatification du poète comme provocateur du continent.

Cependant, pour ce qui est de l'art poétique de Byron, son premier voyage dans le Levant et son long séjour dans la Grèce asservie ont revêtu une plus grande importance. Le voyage est effectué dans le cadre du « Grand Tour » britannique, mais pas exactement à la manière dont les étudiants de l'aristocratie britannique pratiquaient alors cette traditionnelle visite de l'Italie: avec Hobhouse, son ami et condisciple de Cambridge, Byron se rend en Grèce en suivant la voie maritime. La liberté de circulation des Anglais en Méditerranée orientale est favorisée par la conclusion de l'alliance anglo-ottomane, suscitée par l'expédition de Napoléon en Égypte. Durant ce long voyage, Byron visite de nombreux sites de la Grèce classique, parcourt le territoire d'Ali Pacha (aujourd'hui l'Épire grecque et l'Albanie), se rend en Asie Mineure et à Constantinople. En Grèce, il s'applique à accroître son savoir sur l'Antiquité et apprend également le grec moderne.

Le rapport que Byron noue avec la Grèce nous vaut certains de ses meilleurs poèmes et les plus nobles inflexions de son œuvre. Lui-même déclarera jusqu'à la fin

---

1. Toutes les traductions en français sont de l'auteur qui s'est inspiré des traductions du XIX<sup>e</sup> siècle existantes.



| CI-DESSUS | Charles Eastlake, *Lord Byron sur l'Acropole*, s.d.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Thomas Phillips, *Portrait de Lord Byron en costume albanais*, 1813.

de sa vie: « Si je suis poète, c'est le climat de la Grèce qui m'a fait tel. » Avec le deuxième chant de *Childe Harold* et les autres poèmes qu'il publiera dans la foulée en Angleterre puis dans toute l'Europe, le grand voyageur deviendra le poète le plus célèbre de l'Europe contemporaine, considéré comme le chef de file du romantisme. Ces mêmes poèmes feront aussi de lui *the poetic champion of modern Greece*<sup>1</sup> (« le champion poétique de la Grèce moderne »).

En 1812 paraissent à Londres les deux premiers chants de *Childe Harold*. Ils résument poétiquement l'itinéraire de Byron en Méditerranée, en Albanie et dans la Grèce asservie. Les deux chants suivants ne tardent pas à voir le jour. *Le Pèlerinage de Childe Harold* (1812-1818) concerne presque entièrement l'Europe. Il dresse le panorama du continent dévasté un peu avant et immédiatement après Waterloo. Le décor du poème est l'Europe – et la Méditerranée européenne – avec les traits marquants de son histoire, de sa culture et de ses frontières. C'est justement par l'appel à la Méditerranée (nommée « Océan » dans le poème de Byron) que s'achève en 1818 le quatrième chant de *Childe Harold* (v. 1603):

« Roll on, thou deep and dark blue Ocean – roll! »

« Déroule tes vagues d'azur, profond et sombre Océan – déroule! »

---

---

## La Grèce moderne asservie va s'identifier avec la Grèce antique et avec celle d'Homère. Telle est l'image que Byron a imposée. Et la postérité verra durant de longues années la Grèce à travers sa poésie.

Le deuxième chant, en 1812, décrit le voyage en Grèce et dans le territoire d'Ali Pacha. Bien que les vers soient lestés de références qui dénotent sa connaissance de l'Antiquité, le témoignage de Byron n'est pas de caractère archéologique. Dans tous les lieux du pèlerinage, le passé se combine sans cesse avec le présent et la Grèce moderne fusionne avec l'antique. Typiquement byronienne, cette machine à ressusciter le passé historique a trouvé dans l'espace grec l'occasion de se mettre en marche. Avec les poèmes « hellénocentriques » de Byron, de 1812 jusqu'en 1821, à la veille de la révolution grecque, la Grèce moderne asservie va s'identifier avec la Grèce antique et avec celle d'Homère. Comme l'écrit Victor Hugo :

« Grèces de Byron et d'Homère,  
Toi, notre sœur, toi, notre mère<sup>2</sup> »

---

1. Terence Spencer, *Fair Greece, Sad Relic: Literary Philhellenism from Shakespeare to Byron*, Athènes, Denise Harvey, 1986, p. 292.

2. Victor Hugo, « Navarin », in *Les Orientales*, 1829.

Telle est l'image de la Grèce moderne que Byron a imposée. Et la postérité verra durant de longues années la Grèce à travers sa poésie. Il faut ajouter que la Grèce asservie de Byron est toujours vivante. Elle conserve les traces de sa gloire ancestrale; elle peut et doit redevenir libre. L'image se conforme à la tradition philhellénique qui s'est constituée durant les quarante années précédentes. Cependant, si la version byronienne prend le dessus, c'est grâce à la vigueur des idées et des sentiments qui la caractérise, et grâce au rare « génie littéraire » du jeune poète.



## **Le lord anglais aime ce lieu à la limite extrême de la civilisation européenne, au croisement de deux continents et de deux grandes religions. C'est ici, dans l'Orient gréco-ottoman, que son imagination poétique trouve une inspiration authentique et originale.**

Le succès sans précédent de *Childe Harold I-II* sera immédiatement dépassé par les cinq *Contes orientaux* (1813-1816) qui tous, sauf un, se déroulent dans des terres et des mers du Levant. Sur la scène exotique de l'Orient, leur trame aventureuse se développe autour d'un couple d'amants tragiques. Dans ces récits, Byron combine l'inspiration qu'il tire de l'histoire ottomane avec les figures et les mythes qu'il emprunte à l'histoire grecque. Il les assemble sur la toile de fond de l'Orient ottoman et islamique, des guerres et des passions amoureuses d'Ali Pacha, ainsi que des conflits qui opposent les Turcs aux Vénitiens ou aux Russes sous Catherine II. C'est dans cet Orient gréco-ottoman que se mettent en place de nouveaux thèmes centraux de sa poésie. C'est ici également que sont créés les héros majeurs de Byron et du byronisme : le sublime criminel et le rebelle prométhéen. Ils prennent le visage du « Giaour » et du Corsaire. Les modèles immédiats de ces figures byroniennes sont les héros de l'hellénisme entrés dans la légende durant les soulèvements récents contre Ali Pacha ou contre la Sublime Porte. À leur tour, et en raison du lien qui les unit à l'histoire grecque contemporaine, les *Contes orientaux* de Byron vont offrir une source d'inspiration inépuisable aux poètes du romantisme grec. Au sommet de l'adoration vont s'élever le Giaour et la figure du Caloyer pécheur qui remonte également au cycle guerrier d'Ali Pacha et des Souliotes. Viendra ensuite la figure du Corsaire, avec la carrière spectaculaire du nom de « Lambro », patronyme du pirate grec indomptable que Byron a créé dans les chants grecs de *Don Juan* (II-IV).

Dans les *Contes orientaux* et de nombreux chants de *Don Juan* (1818-1824) dominant l'atmosphère et le charme du Levant. L'Orient de Byron est un segment de la Méditerranée orientale. Il comprend la Grèce, l'Albanie actuelle et l'Orient ottoman (Constantinople, les bords de l'Asie Mineure). Le Levant byronien ne s'accorde pas avec la définition de l'orientalisme comme reconstruction et domination de l'Orient par le regard de l'impérialisme occidental, puisqu'il englobe de vastes zones du continent européen et des régions chrétiennes acquises par l'Orient islamique. En outre, jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Empire ottoman, encore tout-puissant, continue à inspirer des sentiments d'impuissance et d'infériorité aux Occidentaux. L'amour de Byron pour l'Orient gréco-ottoman ne doit donc être considéré ni dans le cadre du modèle impérialiste conquérant, ni même, simplement, selon les canons de la carrière littéraire. Le lord anglais aime ce lieu à la limite extrême de la civilisation européenne, au croisement de deux continents et de deux grandes religions. C'est ici, dans l'Orient gréco-ottoman, que son imagination poétique trouve une inspiration authentique et originale. Au demeurant, certains des épisodes les plus importants de son œuvre, mis en scène dans l'espace hellénique, évoquent des épisodes des *Mille et Une Nuits*.

De la même façon, ni le philhellénisme ni l'hellénisme romantique ne peuvent s'accorder au modèle de l'orientalisme. Depuis les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, les nouvelles sensibilités philhelléniques ont défini un espace culturel distinct, considéré comme la continuité de la Grèce antique et la source perdue de la civilisation européenne. Byron et les philhellènes visent à la régénération de l'Occident par le retour aux racines de la civilisation européenne. L'ambition du philhellénisme est la libération et l'indépendance de la Grèce. C'est ce désir que formule dans ses vers le poète lui-même :

« Greece! Change thy lords, thy state is still the same<sup>3</sup> »

« Ô Grèce, change de maître, ton état sera toujours le même »

« Trust not for freedom to the Franks –

They have a king who buys and sells<sup>4</sup> »

« Ne comptez pas sur les étrangers pour votre liberté –

Ils ont un roi qui achète et qui vend »

Quelle que fût finalement l'implication de Byron dans la politique extérieure de l'Angleterre et quelle que soit l'interprétation que l'on donne de la visite qu'il fit, en 1809, au Napoléon de l'Orient – Ali Pacha –, à l'époque où commençait la conquête britannique de l'Heptanèse, son amour et son intérêt pour la Grèce sont dans son œuvre proclamés sur tous les tons. En même temps, le culte de la liberté et la haine de la guerre se manifestent passionnément dans tous ses vers. Dans *Childe Harold* comme dans les *Contes orientaux*, l'idée de l'empire est sans cesse contestée (*sic transit gloria mundi*).

---

3. *Childe Harold*, II, v. 726.

4. « *Don Juan*, III, 86, stance 14, v. 79-80.

Avec *Don Juan*, Byron ramènera son lecteur vers la Méditerranée ; il ambitionnera de créer une *Odyssée* contemporaine. Le déroulé et les épisodes de l'épopée byronienne trahissent de flagrantes analogies avec l'épopée de l'errance odysseenne, qui était également un voyage méditerranéen. Le héros espagnol navigue sur la mer Égée, près d'une île des Cyclades. Il est sauvé par la fille du pirate grec Lambro, comme Ulysse par Nausicaa. Dans le troisième chant de *Don Juan*, en 1821, paraîtra également le dernier poème, de mauvais augure celui-là, composé par Byron sur les Grecs asservis (« The Isles of Greece »).

Le grand poète de l'époque condamne à présent sans détour les descendants des glorieux anciens. Esclaves et descendants d'esclaves, ils ont converti la Grèce glorieuse en terre d'esclaves. Le texte, bien que considéré comme le plus célèbre poème philhellénique de Byron, constitue pour les Grecs de l'époque un douloureux affront. Dans l'ensemble de la composition, il apparaît clairement que les Grecs modernes sont incapables de réaliser le rêve de Byron – *that Greece might still be free* (« que la Grèce puisse encore être libre »). Peu après le déclenchement de la révolution grecque, le grand poète romantique grec Dionysios Solomos sera le premier à répliquer aux aphorismes cruels du poème byronien.



## Tous ses poèmes sur la Grèce prérévolutionnaire expriment des sentiments d'adoration mêlée de tristesse et de désenchantement. Byron s'adresse toujours à la Grèce comme à une jolie femme morte-vivante.

Avant la déclaration effective de son philhellénisme, autrement dit avant le début de son second voyage dans la Grèce révolutionnaire, le rapport de Byron avec son pays d'élection était devenu difficile et complexe. Tous ses poèmes sur la Grèce prérévolutionnaire expriment des sentiments d'adoration mêlée de tristesse et de désenchantement. Byron s'adresse toujours à la Grèce comme à une jolie femme morte-vivante :

« *Fair Greece! sad relic of departed worth!*

*Immortal, though no more! Though fallen, great<sup>5</sup>!* »

« Belle Grèce ! reste déplorable d'une gloire disparue !

Immortelle, et cependant tu n'es plus ! Déchue, mais grande encore ! »

---

5. *Childe Harold*, II, v. 693-694.



Les incessantes lamentations de Byron sur l'esclavage de la Grèce se conforment à un modèle invariable : personnification et féminisation de la Grèce ; admiration pour son brillant passé et tristesse devant son malheur actuel ; encouragements aux Grecs asservis pour qu'ils se débarrassent des chaînes de l'esclavage ; appels ininterrompus à la résurrection de la Grèce, jugée impossible dans l'immédiat :

« Ah! Greece! they love thee least who owe thee most<sup>6</sup> »

« Ah! Grèce! ceux qui t'aiment le moins sont ceux qui te doivent le plus »

En dépit de l'adoration qu'il manifeste à l'égard de leur pays, les jugements de Byron sur les Grecs modernes sont très dépréciatifs. Le thème se cristallisera dans le vers bien connu (91) du *Giaour* :

« 'Tis Greece – but living Greece no more! »

« C'est encore la Grèce – mais la Grèce qui ne vit plus! »



## Pour les partisans du libéralisme et les artistes romantiques du continent, la Grèce en révolte devint le dernier bastion de la liberté. Elle devint également le pays pour lequel était mort Byron.

L'introduction du *Giaour* (v. 1-167) constitue un long thrène sur la femme aimée, morte-vivante. Aux lettrés grecs, elle servit de prétexte pour accuser Byron de mishellénisme. On fut dans des dispositions comparables à l'égard de Chateaubriand qui, ayant visité la Grèce un peu plus tôt, avait énoncé des jugements aussi négatifs sur les Grecs asservis (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811). Pourtant, leur action concrète en faveur de la révolution grecque valut aux deux écrivains la reconnaissance immédiate des Grecs modernes et une position éminente dans les annales du philhellénisme.

De toutes les révolutions libérales et carbonaristes<sup>7</sup> qui éclatèrent en Europe méridionale dans les années 1820, seule la révolution grecque réussit à survivre. Ainsi, pour les partisans du libéralisme et les artistes romantiques du continent, la Grèce en révolte devint le dernier bastion de la liberté. Elle devint également le pays pour lequel était mort Byron.

6. *Childe Harold*, II, v. 789.

7. Mouvement révolutionnaire issu initialement des sociétés secrètes, probablement des charbonniers, qui se répandit en Europe à partir du congrès de Vienne et fut, en Italie, un acteur décisif de l'unité nationale.

Dès la mort de Byron, le 19 avril 1824, se manifesta en Europe continentale une nouvelle vague de byronomanie qui revêtit en France une intensité particulière. Désormais, Byron devenait le chef avoué du lyrisme français. En même temps que le culte voué au « Bonaparte de la poésie » allait culminer le culte rendu à la Grèce moderne. Voici quelques vers, parmi les milliers, que la poésie française consacra au noble lord :

« Et le poète en lui faisait place au guerrier. [...] »

Poète conquérant, adieu pour cette vie<sup>8</sup> ! »

« Les Grecs le vengeront, ils l'ont juré. [...] »

Il chantait comme Homère, il fût mort comme Achille<sup>9</sup>. »

Byron avait créé un pays qui répondait aux idéaux frénétiques de l'âme romantique et de l'action héroïque. Lui-même était mort avec ce testament : *that Greece might still be free*. Des centaines de volontaires des pays d'Europe viendraient désormais dans la Grèce de la révolution combattre pour le rêve de Byron.

---

---

---

## **Byron était mort avec ce testament : *that Greece might still be free.* Des centaines de volontaires des pays d'Europe viendraient désormais dans la Grèce de la révolution combattre pour le rêve de Byron.**

Les poètes et les lettrés de la Grèce moderne s'empressèrent, eux, de rassurer son ombre sacrée : non, son sacrifice n'avait pas été vain, la Grèce pouvait redevenir libre ! Le dialogue des poètes grecs avec Byron s'amorce quelque temps avant sa mort. Il accompagne toute la période du romantisme grec (1824-1880) qui demeura byronien. Les premières répliques « optimistes » au poète bienfaiteur de la Grèce moderne émaneront des deux grands poètes de la révolution grecque, Andréas Calvos et Dionysios Solomos, qui composeront également les premiers éloges funèbres poétiques sur sa mort incroyable. C'est Andréas Calvos qui, dès 1824, relève le défi lancé par Byron à la Grèce asservie en composant une ode « À la gloire » dans laquelle il incorpore une strophe triomphante de la « Marseillaise grecque ». Les Grecs libres répondent ainsi au rêve de Byron – *that Greece might still be free*.

---

8. Alfred de Vigny, « Sur la mort de Byron », 1824.

9. Casimir Delavigne, « Messénienne sur Lord Byron », 1824.



Charles Eastlake, *Le Songe de Lord Byron*, 1827.

Au lendemain de sa mort, le poète du siècle intègre le panthéon héroïque et poétique de la Grèce moderne. Durant des décennies, les poètes grecs vont puiser leur inspiration dans l'œuvre byronienne. Ils ranimeront les images et les exhortations de Byron, rendront hommage au bienfaiteur de leur patrie et célébreront sa grandeur poétique. En 1924, lors du centenaire de sa mort, un « byronolâtre » moderne, Costis Palamas, unit dans ses vers Byron et Bonaparte, évoquant les deux grands symboles du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>:

« C'était sur des pays qu'avait régné le Corse,  
Mais l'Anglais régnait sur les cœurs<sup>11</sup> ! »

*Traduit du grec par Michel Grodent.*

10. « La culture européenne du XIX<sup>e</sup> siècle est impensable sans Byron de même que son histoire le serait sans Napoléon. » (Northrop Frye, *Fables of Identity*, New York / Londres, Harcourt, Brace & World, 1963.)

11. Costis Palamas, *Œuvres Complètes*, vol. 10, p. 185 (en grec). Poème cité au début de son article de 1924 intitulé « Βυρωνολατρία » (« Byronolâtrie »), v. 7-8.

**Athéna Georganta** est professeur associé en littérature grecque moderne à l'université de Patras, spécialiste de Byron et de son influence sur la littérature grecque.



# Lord Byron et la « Marseillaise grecque »

Dans le chant de *Childe Harold* centré sur la Grèce, Byron ajoute en appendice des textes en grec moderne, originaux ou traductions.

Le plus important de ces textes est une marche guerrière, parée du titre de « La Marseillaise grecque », que Byron et ses contemporains attribuaient au patriote grec Rigas Ferraios. En réalité, il s'agit de l'un de ces chants révolutionnaires anonymes qui circulaient depuis l'époque de la Révolution française. Il fut composé en 1796 environ, sur le modèle de *La Marseillaise* et vraisemblablement chanté sur la même musique.

Le texte grec et sa traduction en vers par Byron seront incorporés aux éditions successives de *Childe Harold*, qui fut l'un des best-sellers poétiques du romantisme européen. La « Marseillaise grecque » conquiert ainsi immédiatement les lettres européennes et devient également le poème le plus populaire de la Grèce moderne.

En 1819, Amédée Pichot traduit le poème néohellénique en français, dans sa première traduction complète de la poésie byronienne<sup>1</sup>. Il en profite pour suggérer sa ressemblance avec *La Marseillaise* : « Levez-vous, enfants des Grecs, le jour de gloire est arrivé : montrez-vous dignes de vos illustres ancêtres ! »

Ce poème que Byron a été le premier à éditer inspira en 1824 une strophe remarquable au poète grec Andréas Calvos, byroniste fervent et militant carbonariste, dans son ode « À la gloire ». Le recueil est immédiatement traduit en français par Stanislas Julien, professeur de philologie grecque ancienne au Collège de France, et publié à Paris en octobre 1824. Douze ans après l'interprétation claironnante du péan guerrier par Byron, les Grecs libres en font retentir le message révolutionnaire. Les nouveaux vers « palimpsestes », c'est le poète de la liberté et de la Grèce qui est appelé à les recueillir en priorité : « Écoute ! “Venez, accourez / enfants de la Grèce, / le jour de gloire est arrivé ; / imitons nos immortels aïeux.” » Dans les vers de Calvos, la Grèce moderne rayonne à nouveau de sa gloire antique. Le rêve de Byron – *that Greece might still be free* – se réalise en définitive : les Grecs modernes répondent à l'appel régénérateur du poète guerrier de l'Europe contemporaine et redeviennent dignes de leurs illustres ancêtres<sup>2</sup>.

---

1. *Œuvres de Lord Byron, traduites de l'anglais*, Paris, Ladvoat, 1819-1821, 10 vol.

2. Pour plus d'informations au sujet de la « Marseillaise grecque », voir Athéna Georganta, *Les Eaux merveilleuses : Andréas Calvos – le romantisme, le byronisme et le monde des Carbonari* (en grec), Athènes, Ermis, 2011.

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**22 janvier 1788** | Naissance à Londres de George Gordon, sixième baron Byron.

**Été 1789** | Sa mère s'installe en Écosse, jusqu'en 1798; son père meurt en France en 1791.

**1805** | Entre au Trinity College de Cambridge.

**1806** | Rencontre John Cam Hobhouse.

**1807** | Parution de son premier recueil de poèmes : *Hours of Idleness* (*Heures d'oisiveté*).

**13 mars 1809** | Entre à la Chambre des lords.

**19 juin 1809-juillet 1811** | Premier long voyage en Méditerranée, avec John Cam Hobhouse; séjourne à Lisbonne, Séville, Malte, en Épire, à Tepelen où il est reçu par Ali Pacha, puis à Patras, Delphes, Athènes, Smyrne, Hellespont, Constantinople.

**Fin octobre 1809** | Commence la rédaction du premier chant de *Childe Harold*.

**Juillet 1811** | Retour en Angleterre; mort de sa mère.

**Février 1812** | Siège à la Chambre des lords dans l'opposition libérale.

**10 mars 1812** | Parution des deux premiers chants de *Childe Harold's Pilgrimage* (*Le Pèlerinage de Childe Harold*); immense succès.

**1813-1814** | Le *Giaour*, *The Bride of Abydos* (*La Fiancée d'Abydos*), *The Corsair* (*Le Corsaire*) achèvent de faire de lui une gloire poétique.

**25 avril 1816** | Accablé de dettes et poursuivi par les scandales, quitte définitivement l'Angleterre.

**27 mai 1816** | Rencontre le poète Percy Shelley et sa femme Mary.

**Juin 1816** | S'installe sur les bords du lac Léman; parution du chant III de *Childe Harold* en novembre.

**Avril 1818** | Parution du Chant IV de *Childe Harold*.

**1819-1824** | Parution à Londres des chants I à XVI de *Don Juan*.

**1819** | Liaison avec la comtesse Teresa Guiccioli, fille et sœur de Carbonari; est intronisé membre de la société secrète révolutionnaire des Carbonari italiens un an plus tard.

**8 juillet 1822** | Mort de son ami Shelley au cours d'une excursion en mer au large de La Spezia.

**Avril 1823** | Reçoit à Gênes les représentants du Comité philhellénique de Londres; est élu membre du Comité en mai.

**16 juillet 1823** | Part pour la Grèce avec un chargement d'armes et d'or pour soutenir les Grecs assiégés par les Turcs à Missolonghi; y débarque en héros en janvier 1824.

**19 avril 1824** | Meurt à Missolonghi; on salue de trente-six coups de canon le bateau qui quitte le port pour rapatrier son corps en Angleterre.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

**Sur le voyage en Orient**  
John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania and Other Provinces*

*of Turkey in Europe and Asia, to Constantinople, during the Years 1809 and 1810*, Londres, 1813.

Helen Angelomatis-Tsougarakis, *The Eve of the Greek Revival: British Travellers' Perceptions of Early Nineteenth-Century Greece*, Londres, Routledge, 1990.

Carl Thompson, *Travel Writing*, Londres, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », 2011.

### Sur le philhellénisme

Terence Spencer, *Fair Greece, Sad Relic: Literary Philhellenism from Shakespeare to Byron*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1954.

### Sur Byron et le byronisme

Edmond Estève, *Byron et le romantisme français*, Paris, Librairie Hachette, 1907, rééd. 1929.

Athéna Georganta, *Un siècle de byronomanie: l'univers de Byron et la poésie néo-hellénique* (en grec), Athènes, Exantas, 1992.

Leslie A. Marchand, *Byron: portrait d'un homme libre*, trad. O. Lamolle, Paris, Autrement, coll. « Littératures », 1999.

David Roessel, *In Byron's Shadow*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

William St Clair, *That Greece Might Still Be Free*, Cambridge, Open Book, 2008.

Athéna Georganta, *Les Eaux merveilleuses: Andréas Calvos – le romantisme, le byronisme et le monde des Carbonari* (en grec), Athènes, Ermis, 2011.



# Friedrich Nietzsche

(1844-1900)

Son gai savoir est puisé au *gai saber* des Provençaux, à la *gaya scienza* des troubadours. En Méditerranée, le philosophe rompt avec l'Allemagne pour le grand oui à la vie. Carmen et Zarathoustra dansent, chacun à sa manière, par-dessus la morale et font vivre la philosophie de l'esprit libre.



PAOLO D'IORIO

« Les Provençaux avaient reçu des royaumes arabes d’Espagne les premières inspirations et les premières formes de la poésie et les avaient unies à leur goût de l’héroïsme et des délices de l’amour. Eux qui avaient été vaincus par les chevaliers français, vivaient en vainqueurs en Provence au sein de la culture poétique de la « *gaya scienza* » [...]. Ainsi les nombreux troubadours de la Provence ont fait de la *gaya scienza* un chant passionné, brûlant de liberté, prophétique autant que nostalgique et assoiffé d’amour : une image de tout le pays<sup>1</sup>. »

---

---

## « Quant au titre “Le Gai Savoir” je n’ai pensé qu’à la *gaya scienza* des troubadours. » *Friedrich Nietzsche*

C’est dans ces pages du guide touristique que Theodor Gsell-Fels avait consacré à la France du Sud que Nietzsche a découvert l’expression *gaya scienza*. À l’automne 1881, la première fois que Nietzsche utilise ces mots sur le contreplat d’un de ses cahiers – l’endroit où il posait souvent l’esquisse des titres de ses livres –, il les accompagne d’une liste des formes de la poésie provençale qui suit l’énumération contenue à la page 313 de Gsell-Fels<sup>2</sup> :

### Gaya Scienza

<i>Albas</i>	Chansons de l’aube
<i>Serenas</i>	Chansons du soir
<i>Tenzoni</i>	Tenzons
<i>Sirventes</i>	Chansons d’éloge et chansons de blâme
<i>Soulas</i>	Chansons de joie
<i>Lais</i>	Chansons de souffrance <sup>3</sup>

---

1. Theodor Gsell-Fels, *Süd-Frankreich, nebst den Kurorten der Riviera di Ponente, Corsica und Algier*, 2<sup>e</sup> éd., Leipzig, Bibliographisches Institut, 1878, p. 312-313, 316.

2. Cette source a récemment été découverte par Giuliano Campioni dans son article fondamental « “Gaya scienza” und “gai saber” in Nietzsches Philosophie », in Chiara Piazzesi, Giuliano Campioni et Patrick Wotling (dir.), *Lecture della « Gaia Scienza » / Lectures du « Gai Savoir »*, Pise, ETS, 2010, p. 15-37. Comme en témoigne le reçu d’achat conservé encore aujourd’hui aux Archives Goethe et Schiller de Weimar, Nietzsche avait acheté le livre de Gsell-Fels le 24 janvier 1880 chez le libraire Albin Schirmer pendant son séjour à Naumburg.

3. Page 1 du cahier M-III-1, reproduite en fac-similé dans Friedrich Nietzsche, *Digitale Faksimile Gesamtausgabe*, sous la direction de P. D’Iorio, Paris, 2009, [www.nietzschesource.org/DFGA/M-III-1,1](http://www.nietzschesource.org/DFGA/M-III-1,1) et transcrite comme fragment posthume 11[337] de 1881, voir eKGWB/NF-1881,11[337] (pour les œuvres et la correspondance de Nietzsche, sauf indication contraire, nous utilisons la version numérique de l’édition critique Colliet Montinari : Friedrich Nietzsche, *Digitale Kritische Gesamtausgabe Werke und Briefe*, sous la direction de P. D’Iorio, Paris, 2009, [www.nietzschesource.org/eKGWB](http://www.nietzschesource.org/eKGWB)).

W. VII

258 fms

258 8 00  
 542  
 258

378  
 164  
 542

378  
 164  
 186  
 728

364  
 258  
 614

728  
 614  
 114

Gaya Scienza.

Widemann

Albas Marguerite  
 Serenas Almond  
 Tenzoni  
 Sirventes  
 Soutas  
 Lais

Marguerite  
 Almond  
 Poésie  
 Lais  
 Lais

27 Lulligant  
 378  
 164  
 542  
 378  
 164  
 186  
 364  
 258

378  
 378  
 350  
 364  
 258

163  
 8131

| CI-DESSUS | Contreplat d'un cahier de Nietzsche sur lequel le philosophe a listé les différentes formes de la poésie provençale d'après Theodor Gsell-Fels, 1881.

Ainsi, dès le début, Nietzsche utilise le concept de *gaya scienza* moins pour définir une forme particulière de science que pour caractériser une attitude envers la vie qui s'était manifestée au XII<sup>e</sup> siècle en Provence et qu'il considère comme « un point lumineux<sup>4</sup> » dans l'histoire de l'humanité. L'année précédente, il avait trouvé cette même idée dans *De l'amour* de Stendhal au chapitre « De l'amour en Provence jusqu'à la conquête de Toulouse, en 1328, par les barbares du Nord ». Selon Stendhal, « il faut considérer la Méditerranée comme le foyer de la civilisation européenne. Les bords heureux de cette belle mer si favorisée par le climat l'étaient encore par l'état prospère des habitants et par l'absence de toute religion ou législation triste<sup>5</sup> ».

Quand il lit ces pages, Nietzsche est en train de travailler à un nouveau livre qui devait être la continuation d'*Aurore*. Il décide alors de faire revivre l'esprit de cette civilisation et donne à son livre, qui paraîtra à l'été 1882, le titre *Die fröhliche Wissenschaft*, traduction allemande de la *gaya scienza* des troubadours, qu'en français nous traduisons usuellement par *Le Gai Savoir*... en oubliant le plus souvent la référence provençale pourtant explicite chez Nietzsche : « Quant au titre “Le Gai Savoir” », précise-t-il dans une lettre à son ami Rohde<sup>6</sup>, « je n'ai pensé qu'à la *gaya scienza* des troubadours – voilà pourquoi les petits poèmes. » En effet, *Le Gai Savoir* s'ouvre par quelques petits poèmes irrévérencieux, composante poétique qui se développe dans la deuxième édition grâce à un appendice intitulé *Chansons du prince hors-la-loi* : ces poèmes « rappellent très explicitement le concept provençal de la “*gaya scienza*”, cette unité du *chanteur, chevalier et esprit libre* par laquelle cette merveilleuse et précoce culture des Provençaux se distingue de toutes les cultures équivoques ; le dernier poème surtout, *Au Mistral*, une chanson de danse effrénée, dans laquelle, avec votre permission !, on danse par-dessus la morale, est dans le plus pur style provençal<sup>7</sup> ».

Le livre de Nietzsche ne définit pas le concept d'une science gaie, ni ne donne une description historique de la civilisation provençale : il ne décrit pas le gai savoir, mais il le pratique. Il contient des poèmes et des aphorismes qui entendent contribuer à créer une nouvelle manière de voir le monde et donc une nouvelle morale et une nouvelle civilisation. Comme les troubadours à travers la poésie ont créé une nouvelle manière de ressentir l'amour, de même Nietzsche entend créer une nouvelle manière de ressentir les passions, les émotions, les couleurs du monde qui nous entoure. Surtout, en philosophe, il entend changer notre rapport à la connaissance. Plus que l'amour passion, c'est la passion de la connaissance qui le séduit. L'on pourrait même, selon lui, concevoir la vie tout entière comme moyen de la connaissance et « non un devoir,

---

4. Friedrich Nietzsche, fragment posthume eKGWB/NF-1884,25[419].

5. Stendhal, *De l'amour*, Paris, Calmann-Lévy, 1876, p. 165-166.

6. Friedrich Nietzsche à Rohde, mi-décembre 1882, eKGWB/BVN-1882,345 ; sur cet échange avec Rohde, voir le commentaire de Giuliano Campioni, art. cit., p. 15-18.

7. Friedrich Nietzsche, chapitre d'*Ecce homo* consacré au *Gai Savoir*, eKGWB/EH-FW.

non une fatalité, non une tromperie ! », la connaissance elle-même étant « un monde de danger et de victoires dans lequel les sentiments héroïques aussi ont leurs lieux où danser et s'ébattre ». Et il poursuit : « *“La vie, moyen de la connaissance”* – avec ce principe au cœur, on peut, non seulement vaillamment, mais même *gaiement vivre et gaiement rire!* Et qui s'entendrait à bien rire et vivre en général, s'il ne s'entendait tout d'abord à la guerre et à la victoire<sup>8</sup> ? »

---

---

---

**« *“La vie, moyen de la connaissance”* – avec ce principe au cœur, on peut, non seulement vaillamment, mais même *gaiement vivre et gaiement rire!* Et qui s'entendrait à bien rire et vivre en général, s'il ne s'entendait tout d'abord à la guerre et à la victoire ? »** *Friedrich Nietzsche*

Combattre avec ses idées. À l'été 1881, Nietzsche a élaboré la pensée de l'éternel retour et depuis un an il la porte avec lui, en la travaillant et en se laissant travailler par elle, sans avoir le courage de l'exprimer publiquement. L'éternel retour, aux yeux de Nietzsche, est le fond noir du nihilisme qui déclare que l'existence de l'homme et de l'univers répète éternellement les mêmes événements et les mêmes malheurs. Pour affronter cette idée, pour la supporter sans maudire la vie, voire pour la considérer comme l'idée la plus divine jamais exprimée, il faut aimer profondément la vie, il faut être expert dans l'art de l'embellir, il faut savoir combattre, il faut être « gai et vaillant comme un ancien chevalier du *gai saber*<sup>9</sup> ». *Ainsi parlait Zarathoustra*, que Nietzsche publiera l'année suivante, mais dont les brouillons sont contemporains de la pensée de l'éternel retour et du *Gai Savoir*, met en scène le combat du protagoniste avec cette pensée et son lent processus de maturation par l'assimilation de la philosophie de l'esprit libre<sup>10</sup> : « Tout ce livre est plein de passages où est dit : “L'heure est arrivée ! Mais d'abord, faisons encore une petite fête, avec des chants et des danses !”<sup>11</sup> »

Pourquoi l'heure est-elle arrivée ? Après l'écriture des trois grands livres d'aphorismes (*Choses humaines, trop humaines, Aurore, Le Gai Savoir*), Nietzsche se sent désormais mûr pour aborder sa propre tâche. Elle consiste en un double

---

8. Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, aph. 324, eKGWB/FW-324, trad. P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1997, p. 261.

9. Ainsi que Nietzsche l'écrit plus tard à Peter Gast dans une lettre du 26 juin 1886, eKGWB/BVN-1886,714.

10. Cf. Paolo D'Iorio, « Nietzsche et l'éternel retour : genèse et interprétation », in Marc Crépon (dir.), *Nietzsche*, Paris, L'Herne, 2000, p. 361-389.

11. Friedrich Nietzsche, lettre à Overbeck du 6 décembre 1883, eKGWB/BVN-1883,476.



Vue du golfe de Sorrente vers 1880.

mouvement de la pensée : une recherche historique et généalogique qui vise à comprendre quels ont été les points culminants atteints par l'humanité ; et une réflexion philosophique qui vise à former un type d'homme supérieur capable, grâce au développement des passions et des talents individuels, de vouloir joyeusement l'éternel retour. Ces deux mouvements sont axés sur la Méditerranée.

Premier mouvement. Nietzsche cherche à comprendre l'origine et l'évolution des différents systèmes moraux en les considérant comme un « langage mimique des passions<sup>12</sup> ». Il discerne ainsi dans l'histoire de l'humanité des cultures supérieures, c'est-à-dire capables de vivre en joie et en harmonie dans le monde de l'immanence, en développant toutes les potentialités de l'humain : la Grèce ancienne, l'Empire romain, la culture moresque d'Espagne, l'âge des troubadours de la Provence et la Renaissance italienne<sup>13</sup>. Les Provençaux, qui nous occupent ici, sont « ces hommes splendides et

---

12. Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 187, eKGWB/JGB-187.

13. Cf. par exemple les fragments posthumes eKGWB/NF-1883,7[44], NF-1884,25[419].

inventifs du *gai saber* auxquels l'Europe doit tant de choses, et presque jusqu'à elle-même<sup>14</sup> ». Nietzsche apprécie les civilisations qui parviennent à spiritualiser les pulsions plutôt que les réprimer ou les extirper : « À l'esprit provençal, qui est resté païen, je veux dire “*non germanique*”, on doit la *spiritualisation de l'amor*, de l'amour sexuel, alors que l'Antiquité n'avait produit que la spiritualisation de la pédérastie. »

Par rapport à ces points lumineux de l'humanité, tous situés en Méditerranée, Nietzsche considère le christianisme et le peuple allemand comme facteurs de régression. Dans ses derniers ouvrages surtout, *L'Antéchrist* et *Ecce homo*, il n'a pas de mots assez durs contre eux. Les Allemands, avec la réforme protestante, « ont frustré l'Europe de la moisson, de la signification de la dernière grande époque, de l'époque de la *Renaissance*, à un instant où un ordre supérieur de valeurs, où les valeurs aristocratiques, celles qui disaient oui à la vie, celles qui portaient la promesse d'un avenir, étaient parvenues à la victoire, en lieu et place des valeurs opposées, les valeurs du déclin<sup>15</sup> ». Finalement, conclut Nietzsche, en s'opposant aux tentatives d'unification de l'Europe menées par Napoléon, les Allemands « ont sur la conscience tout ce qui a suivi, tout ce qui existe actuellement, la maladie et la déraison la plus *destructrice de culture* qui soit, le nationalisme, cette *névrose nationale*, dont l'Europe est malade, perpétuant la division de l'Europe en petits États, la *petite* politique de clocher : ils ont privé l'Europe de son sens, de sa *raison* – ils l'ont menée dans une impasse. Qui, à part moi, connaît un *chemin* qui mène hors de cette impasse?... N'est-ce pas une tâche assez grande que de *lier* de nouveau les peuples<sup>16</sup>? »

Deuxième mouvement. Nietzsche porte le rêve d'une nouvelle civilisation méditerranéenne à bâtir non pas avec l'épée et le droit comme l'avaient fait les Romains, mais avec la plume et la poésie, comme l'avaient fait les Provençaux et les philologues poètes de la Renaissance. Le philosophe a toujours cultivé l'ambition de créer une petite communauté d'individus qui puissent produire une profonde transformation culturelle. Il a essayé une première fois de donner forme à son rêve en participant à partir de 1872 au projet de renouvellement de la culture allemande promu par Wagner avec la fondation du théâtre de Bayreuth. Mais ce rêve s'est bientôt transformé en cauchemar, car au lieu de célébrer les valeurs de la vie et de la terre, il privilégiait une métaphysique dont seul le génie artistique possédait la clé pour l'utiliser comme moyen de domination sur les masses. De plus, c'était un cauchemar nationaliste et antisémite qui prônait l'existence d'un peuple élu : l'Allemagne du Reich. Nietzsche rompt avec Wagner lors de son premier voyage à Sorrente, à l'automne 1876. C'est là, en Italie du Sud, qu'il caresse l'idée de fonder un « couvent des esprits libres », une

14. Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 260, eKGWB/JGB-260, trad. P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2000.

15. Friedrich Nietzsche, fragment posthume eKGWB/NF-1885,34[90].

16. Friedrich Nietzsche, *Ecce homo*, « Le Cas Wagner », § 2, eKGWB/EH-WA-2.

« école des éducateurs » qui s'appuierait sur le constat « qu'il n'existe pas d'aréopage de la civilisation qui prenne en considération la bonne marche intellectuelle de tout le genre humain sans tenir compte des intérêts nationaux : un ministère international de l'éducation<sup>17</sup> ». La fin du séjour à Sorrente signe également la fin du projet. Après une dernière tentative maladroite de fonder une petite communauté avec Paul Rée et Lou von Salomé à Vienne ou à Paris, Nietzsche déplace définitivement ce rêve dans l'avenir et écrit son *Zarathoustra*. L'homme qui agit se dissout définitivement dans l'homme qui écrit et ce faisant, il agit mieux et plus longuement<sup>18</sup>.

---

---

## Nietzsche porte le rêve d'une nouvelle civilisation méditerranéenne à bâtir non pas avec l'épée et le droit, mais avec la plume et la poésie, comme l'avaient fait les Provençaux et les philologues poètes de la Renaissance.

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, la nouvelle civilisation prend son essor sur les « îles bienheureuses ». Or, l'image des îles bienheureuses vient d'une tradition vieille de trente siècles, répandue chez tous les peuples de la Méditerranée, qui a circulé surtout entre les Grecs et les Romains, mais probablement aussi entre les Phéniciens et les Carthaginois. Ayant une fonction semblable à celle des Champs Élysées dont parle Homère, les îles bienheureuses (en grec μακάρων νῆσοι, *makàron nèsoi*) sont situées aux confins du monde et jouissent d'un climat favorable. Hésiode raconte que Zeus y a destiné les valeureux représentants de la race des héros. Nietzsche se place consciemment dans cette tradition qui révèle entre autres l'héritage grec d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. D'après ses lettres, nous savons en outre que Nietzsche avait pris comme modèle des îles bienheureuses l'île d'Ischia, dans le golfe de Naples. Autrement dit, dans l'utopie nietzschéenne, le lieu à partir duquel se propage la création des disciples de Zarathoustra est cette île de la Méditerranée, Ischia, qui fut aussi la première implantation grecque en Italie au début du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>19</sup>.

---

17. Fragment posthume eKGWB/NF-1876,23[136], in Friedrich Nietzsche, *Œuvres philosophiques complètes*, t. III, trad. R. Rovini, Paris, Gallimard, 1968.

18. Même si en 1884 Nietzsche se reprend de nouveau à imaginer la création, cette fois à Nice, d'une « petite, exquise société avec cette foi en la *gaya scienza* » (eKGWB/BVN-1884,529).

19. Voir le chapitre consacré aux îles bienheureuses dans Paolo D'Iorio, *Le Voyage de Nietzsche à Sorrente*, Paris, CNRS Éditions, 2012, p. 133-156.



La place de Sorrente vers 1875.

---

---

---

« Redécouvrir en soi le *Midi* [...] ; reconquérir la santé méridionale et la secrète vigueur de l'âme ; pas à pas devenir plus vastes, plus supranationaux, plus européens, plus supraeuropéens, plus orientaux, enfin *plus grecs*. » Friedrich Nietzsche

Après *Zarathoustra*, Nietzsche continue de remplir ses carnets de titres pour de nouveaux livres à écrire. À l'été 1887, il publie *Par-delà le bien et le mal*. Plusieurs brouillons nous montrent que le philosophe a songé un moment à intituler ce nouveau livre « Gai saber : prélude d'une philosophie de l'avenir », ce qui témoigne de la persistance du motif provençal<sup>20</sup>. Dans une de ses versions, ce livre se présentait comme une nouvelle philosophie du dieu Dionysos, visant la plus haute affirmation de l'existence et la transfiguration du monde. Pour y parvenir, il s'agit de « redécouvrir en soi le *Midi*, et déployer au-dessus de soi un de ces ciels du Midi, clairs, éclatants et mystérieux ; reconquérir la santé méridionale et la secrète vigueur de l'âme ; pas à pas devenir plus vastes, plus supranationaux, plus européens, plus supraeuropéens, plus orientaux, enfin *plus grecs* – car la grécité a été la première grande unification et synthèse de tout le monde oriental et, par là précisément, l'*origine* de l'âme européenne, la découverte de notre “nouveau monde”<sup>21</sup> ».

Ainsi, pour Nietzsche, seule la Méditerranée, berceau des moments culminants de la culture du passé, saura accueillir la culture de l'avenir. Certains traits de ce nouveau monde, Nietzsche les trouve préfigurés dans une autre image méditerranéenne : la *Carmen* de Bizet. C'est au Théâtre Paganini de Gênes, le 27 novembre 1881, que Nietzsche assiste pour la première fois à une représentation de *Carmen*. Dans son enthousiasme, il achète une partition pour piano de l'opéra, qu'il annote en marge et envoie à Peter Gast, son ami compositeur. Les Archives Goethe et Schiller de Weimar conservent encore aujourd'hui cette partition. À la fin de l'ouverture, face au fameux thème de *Carmen*<sup>22</sup>, Nietzsche observe en marge : « Une épigramme sur la passion, ce que de mieux on a écrit à ce sujet depuis Stendhal sur l'amour. » Dépassée la phase wagnérienne, ce que Nietzsche aime et demande maintenant aux arts n'est pas le dévoilement d'une dimension métaphysique, mais la capacité de *définir*, en deux mots ou deux notes, des éléments aussi complexes que les passions.

---

20. Cf. les fragments posthumes eKGWB/NF-1885,35[84], 36[1], 36[6], 41[1], 1[121] jusqu'au fragment 2[72] où « Gai saber » et « Par-delà le bien et le mal » sont désormais indiqués comme deux livres différents.

21. Friedrich Nietzsche, fragment posthume eKGWB/NF-1885,41[7].

22. Georges Bizet, *Carmen*, *drama lirico in 4 atti : riduzione per canto e pianoforte*, Milan, Sonzogno, s.d., p. 4.

Car ce que Nietzsche apprécie en réalité chez Bizet c'est son propre style philosophique. Et la caractéristique principale de ce style est sa force de définition. Si le monde est un cosmos, un tout ordonné et régi par un principe unique, alors le philosophe qui voudra le décrire devra utiliser la forme systématique : c'est le cas de Spinoza, Hegel, Schopenhauer. Mais si le monde est un chaos qui n'est pas régi par un principe unitaire, et si le philosophe n'a pas et ne veut pas faire semblant d'avoir le mot magique pour expliquer l'essence ou le devenir de ce chaos, alors comment exposer ces quelques petites choses que nous avons quand même réussi à connaître ? Nietzsche utilise l'aphorisme. Un bon aphorisme est capable de transmettre une connaissance de la façon la plus claire et la plus sèche, sans prétendre avoir dévoilé l'ultime secret du monde. Dans *Par-delà le bien et le mal*, Nietzsche caractérise le style du philosophe à l'esprit libre avec ces mots de Stendhal (en français dans le texte) : « Pour être bon philosophe, il faut être sec, clair, sans illusion. Un banquier qui a fait fortune a une partie du caractère requis pour faire des découvertes en philosophie, c'est-à-dire voir clair dans ce qui est. » Et cette définition, Nietzsche nous le rappelle, va exactement à l'encontre du goût allemand, qui d'une part glorifie les systèmes et d'autre part a tendance à voir la réalité, ou plutôt à la falsifier avec des lunettes morales<sup>23</sup>.



## ***Carmen* pour Nietzsche est quelque chose de plus qu'un opéra : c'est la représentation d'un état d'âme philosophique fait de courage et de fatalisme, dénué de sentimentalisme et de « moraline ».**

La musique de Bizet, au contraire, essaie selon Nietzsche de décrire la réalité sans moralisme, et il y retrouve cet immoralisme méridional qui l'avait tant séduit dans *Gil Blas*. Il note dans ses cahiers : « Pourquoi me vient-il presque régulièrement un si grand désir de *Gil Blas* et derechef des nouvelles de Mérimée ? Est-ce que *Carmen* ne m'a pas enchanté plus qu'aucun autre opéra, où retentit à mes oreilles ce monde qui m'est cher (que tout compte fait je n'abandonne jamais que pour six mois)<sup>24</sup> ? » Après un an à Sorrente en 1876-1877, Nietzsche quitte l'Allemagne à partir de 1880 et s'installe dans le Sud (c'est-à-dire entre Gênes et Nice, avec des voyages à Venise, à Rome, jusqu'à Messine et des séjours estivaux en Engadine).

23. Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 39, eKGWB/JGB-39.

24. Cf. les fragments posthumes eKGWB/NF-1880,7[81] et NF-1881,15[67].



La cantatrice Célestine Galli-Marié dans le rôle de Carmen, photographiée par Nadar en 1875.

4

*die Organe der 2. und 3. Hand nicht zu hoch mit dem Schwelger des Schmelzes zu spielen*  
*schließen nicht zu*  
*man ist die Akkordierung sehr zu beachten*

*ere - seen - da - mo - do -*  
*lunga.*

A. E.

Partition de *Carmen* de Georges Bizet annotée par Nietzsche en décembre 1881.

Pourquoi donc Nietzsche, comme ses « concitoyens » génois, aimait-il cette histoire de bohémiens et contrebandiers? Parce que *Carmen* pour Nietzsche est quelque chose de plus qu'un opéra: c'est la représentation d'un état d'âme philosophique fait de courage et de fatalisme, dénué de sentimentalisme et de « moraline ». Nietzsche, comme le Génois, se considère un découvreur et un conquéreur de terres nouvelles: « La terre morale aussi est ronde! La terre morale aussi a ses antipodes! Les antipodes aussi ont droit à l'existence! Il reste encore un autre monde à découvrir – et plus d'un! Aux navires, philosophes<sup>25</sup>! » *Carmen* incarne ces antipodes de la réflexion morale, antipodes aussi par rapport à la vision du génie wagnérien et au parfum bouddhiste qui s'exhale du *Tristan* et qui dans le *Parsifal* se transformera en nuée d'encens. C'est ce que Nietzsche veut dire quand il se tourne vers la France contre le moralisme (et le nationalisme) allemand: « Encore de nos jours on trouve en France une compréhension divinatrice, une prévenance à l'égard de ces hommes rares et rarement satisfaits, trop vastes pour qu'aucun patriotisme puisse jamais les combler, et qui, au Nord, savent aimer le Midi et au Midi le Nord – ces Méditerranéens nés, ces “bons Européens”. C'est pour eux que Bizet a écrit sa musique, le dernier génie qui ait su voir une beauté et une séduction nouvelles – qui ait su découvrir un morceau du *Midi de la musique*<sup>26</sup>. » Il faut « méditerraniser la musique », ajoute Nietzsche<sup>27</sup>. Et la philosophie aussi.

---

25. Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 289, eKGWB/FW-289, trad. P. Wotling, *op. cit.*

26. « Ein Stück Süden der Musik », in Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 254, eKGWB/JGB-254.

27. Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 254, eKGWB/JGB-254 et *Le Cas Wagner*, § 3, eKGWB/WA-3.

**Paolo D'Iorio**, philosophe et musicien,  
est directeur de recherches à l'Institut des  
textes et manuscrits modernes (CNRS/ENS).  
Spécialiste de Nietzsche, il dirige l'édition numérique  
en fac-similé de ses œuvres et de ses manuscrits.

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**15 octobre 1844** | Naissance à Röcken en Saxe; son père meurt en 1849.

**1858-1864** | Élève du prestigieux lycée de Pforta.

**1864-1869** | Étudiant à la faculté de philologie de Bonn puis à Leipzig.

**8 novembre 1868** | Première rencontre avec Richard Wagner.

**1869-1879** | Professeur de philologie classique à Bâle.

**25-27 avril 1872** | Première de ses vingt-trois visites à Richard et Cosima Wagner à Tribschen.

**1872** | Parution de *La Naissance de la tragédie*; le 22 mai, pose de la première pierre du Théâtre de Bayreuth.

**1873** | Première rencontre avec Paul Rée.

**1873-1876** | Parution des quatre *Considérations inactuelles*.

**1876** | Assiste au premier Festival de Bayreuth.

**27 octobre 1876-7 mai 1877** | Séjour à Sorrente avec Paul Rée.

**5 novembre 1876** | Dernière rencontre avec Richard Wagner.

**1878** | Parution de *Humain, trop humain*.

**1879** | Démissionne de son poste de professeur pour raisons de santé. Entre 1879 et 1889, il séjourne dans le Sud, à Saint-Moritz, Gênes, Venise, Rome, Rapallo, Sils-Maria, Nice, Turin; et se consacre à l'écriture: *Aurore*, *Le Gai Savoir*, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Par-delà le bien et le mal*, *La Généalogie de la morale*, *Le Cas Wagner*, *Le Crépuscule des idoles* sont publiés entre 1880 et 1888; *L'Antéchrist* et *Ecce homo* restent à l'état de manuscrits prêts pour l'impression.

**27 novembre 1881** | Assiste pour la première fois à une représentation de *Carmen*, de Bizet, à Gênes.

**1882** | Rencontre avec Lou Salomé, qu'il demandera en vain en mariage.

**13 février 1883** | Mort de Richard Wagner à Venise.

**3 janvier 1889** | Atteint par la syphilis, il a des accès de folie à Turin; est interné à Bâle en asile d'aliénés, puis à Iéna, Naumburg et Weimar; la paralysie progressive le fait passer peu à peu du délire à l'immobilité et au mutisme.

**1894** | Création des Archives Nietzsche par sa sœur Elisabeth, d'abord à Naumburg puis à Weimar.

**25 août 1900** | Meurt à Weimar.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Charles Andler, *Nietzsche: sa vie et sa pensée*, Paris, Gallimard, 1958, 3 vol.  
Curt Paul Janz, *Nietzsche: biographie*, Paris, Gallimard, coll. « Leurs Figures », 1984, 3 vol.

Marc Crépon (dir.), *Nietzsche*, Paris, L'Herne, 2000.

Jean-François Balaudé et Patrick Wotling (dir.), *Lectures de Nietzsche*, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche », 2000.

Mazzino Montinari, *Friedrich Nietzsche*, trad. P. D'Iorio et N. Ferrand, Paris, PUF, coll. « Philosophies », 2001.

Giuliano Campioni, *Les Lectures françaises de Nietzsche*, trad. C. Lavigne-Mouilleron, Paris, PUF, coll. « Perspectives germaniques », 2001.

Olivier Ponton, *Nietzsche: philosophie de la légèreté*, Berlin, De Gruyter, 2007.

Chiara Piazzesi, Giuliano Campioni et Patrick Wotling (dir.), *Lecture della « Gaia Scienza » / Lectures du « Gai Savoir »*, Pise, ETS, 2010.

Paolo D'Iorio, *Le Voyage de Nietzsche à Sorrente: genèse de la philosophie de l'esprit libre*, Paris, CNRS Éditions, 2012.



# Constantin Cavafis

(1863-1933)

**Cet étonnant poète était alexandrin, polyglotte et cosmopolite, dialoguant avec Ulysse et Ptolémée, vagabondant entre Athènes, Rome, Constantinople... et Alexandrie, toujours, chantant la volupté de la ville et des corps en traversant l'histoire. De la Méditerranée, il fut la poésie même.**



TAKIS THÉODOROPOULOS



| CI-DESSUS | Vue d'Alexandrie en 1932.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Portrait de Cavafis vers 1890.

« Durant une semblable insomnie, je lisais hier l'étonnant article de Marguerite Yourcenar sur l'étonnant poète Cavafis. »

André Gide, *Journal*, 9 septembre 1940.

Il m'est difficile de parler d'une œuvre dont la lecture m'est devenue au fil du temps comme une deuxième nature littéraire. La poésie de Cavafis – j'ai du mal à parler de « poèmes » – est une constante dans l'idée de la littérature qui s'est incrustée dans mon subconscient d'écrivain où elle se juxtapose à Dostoïevski, à Kafka, aux premiers dialogues de Platon, ainsi qu'au goût romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle français. Des matières bien hétéroclites, je l'admets, mais que je me refuse à soumettre au travail de l'analyse. Depuis l'âge de 14 ans, âge auquel j'ai ouvert pour la première fois les deux volumes de ses œuvres, la lecture de Cavafis est devenue une habitude, un peu comme la cigarette. J'ai trop fumé dans ma vie mais pourtant je n'hésite pas à allumer la énième cigarette chaque fois que je me retrouve devant les cylindres élégants et dociles qui n'attendent que mes doigts pour se consumer.

Je lis Cavafis au fur et à mesure, en ouvrant le livre au hasard. Dans la plupart des cas je m'arrête au bout de quelques phrases, d'un ou deux poèmes qui me permettent de redécouvrir ce que je connais déjà mais qui ne cesse de m'étonner : cette espèce de sagesse poétique, cette pensée supérieure à toute tentative d'interprétation parce qu'elle s'identifie au ton de sa voix, à l'expression de son regard, parce qu'elle n'est que cristallisation d'un sourire un peu condescendant, un peu ironique, bref, une pensée qui échappe à toute localisation. Elle est étonnante parce qu'elle est avant tout étonnée.



## **Cavafis adopte avec la langue une attitude d'Alexandrin, un de ces Alexandrins de l'époque des Ptolémée avec qui il n'a cessé de dialoguer. Sa langue devient le réceptacle des siècles.**

C'est tout d'abord la personnalité de son langage qui étonne quand nous le lisons dans l'original. Cavafis façonne une version du grec moderne qui n'appartient qu'à lui, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, dans aucune œuvre écrite, qui, tout en étant familière, imprégnée d'oralité, n'a jamais été pratiquée. Dépouillée des stéréotypes poétiques qui pèsent sur l'œuvre de ses contemporains, intentionnellement prosaïque, elle est tissée par le mélange d'un purisme érudit et de l'idiome quotidien d'une bourgeoisie cosmopolite et polyglotte. Il était polyglotte. Né à Alexandrie dans une famille grecque de Constantinople, élevé en Angleterre jusqu'à 16 ans, il parlait aussi couramment le grec que le français et l'anglais. Il parlait aussi l'arabe et lisait le latin et le grec ancien. À croire que, comme Solomos, le grand romantique grec du XIX<sup>e</sup> siècle dont la langue maternelle était l'italien, Cavafis a opté pour le grec (c'est du moins l'avis du poète Séféris). Un choix qui lui permet de mettre en perspective la chair même de sa poésie. N'évitant pas les solécismes, pourvu qu'ils produisent une signification claire ou qu'ils participent à l'atmosphère, on dirait que Cavafis adopte même, avec la langue, une attitude d'Alexandrin, un de ces Alexandrins de l'époque des Ptolémée avec qui il n'a cessé de dialoguer. Sa langue devient le réceptacle des siècles. C'est elle qui lui permet de traverser le temps avec la même aisance que lorsqu'il traversait la rue Lepsius à Athènes pour vagabonder dans le quartier louche de Massalia, sans jamais perdre la contenance du bourgeois habillé en étoffes anglaises, coiffé en chapeau de paille, sachant reconnaître le goût du bon whisky.

Il sait aussi étonner par le ton de sa voix. Ses poèmes sont des récits courts, des anecdotes racontées en sourdine : « En homme prêt depuis longtemps, en homme courageux, / une dernière fois salue Alexandrie qui s'éloigne<sup>1</sup>. » Alors que la conscience veille devant les épaves de l'histoire, sa voix chuchote. C'est Marc Antoine qui doit saluer Alexandrie qui s'éloigne, la veille de l'attaque finale des légions d'Octave. Tous ses projets « se sont révélés n'être que chimères » et le poète, comme un vieil ami, l'encourage. Il lui demande de se tenir à la hauteur de la cité qui lui a été livrée, de fermer les oreilles aux supplications des lâches et d'écouter « dans une ultime jouissance, les sons inouïs, les si doux instruments du mystérieux cortège ». Il avait lu Plutarque et Suétone, qu'il trouvait médiocre mais riche en anecdotes, mais c'est le ton de la voix qui l'emporte sur l'érudition. Depuis son xx<sup>e</sup> siècle, depuis Alexandrie qui fut son port, Cavafis s'adresse à Marc Antoine comme s'il conversait avec une vieille connaissance qui, assise à côté de lui au comptoir, sirotait le dernier verre de cette journée fatale qu'est la vie. Étonnante désinvolture face à la chute et à la mort imminentes. Lui-même, quand son cancer du larynx a été diagnostiqué, a accepté la trachéotomie mais n'a pas voulu la prothèse métallique : il a préféré le silence à la difformité. Selon son biographe, à l'hôpital, il ne lisait que des romans policiers. À l'âge de 70 ans, il a découvert Simenon.

---

---

## Depuis son xx<sup>e</sup> siècle, depuis Alexandrie qui fut son port, Cavafis s'adresse à Marc Antoine comme s'il conversait avec une vieille connaissance assise à côté de lui au comptoir.

Lui-même disait sa poésie « historique ». Nous ne pouvons en effet pas lire Cavafis en éliminant cette perspective. Il est hanté par la longue et lente procession de l'histoire de l'hellénisme, une procession qui ne se donne pas la peine de mesurer les distances qui séparent le monde homérique de la Grèce hellénistique ou de la Méditerranée romaine, les premiers temps du christianisme, les heurs et malheurs des empereurs de Byzance. La vue de Cavafis est presbyte. Son regard distingue très clairement tout ce qui se trouve à distance, alors que tout ce qui l'entoure dans le présent nage dans une sorte de flou. Alexandrie, si centrale dans sa vie, n'est jamais nommée dans ses poèmes autobiographiques, alors qu'elle est présente dans les poèmes historiques.

---

1. « Antoine abandonné de Dieu ». Les citations de Cavafis sont issues de *Poèmes*, présentation et trad. D. Grandmont, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1999.



La rue Saïd-Pacha à Alexandrie au début du xx<sup>e</sup> siècle.



Sa clairvoyance ignore les limites imposées par la temporalité linéaire du récit historique. Il se tient devant le paysage comme un peintre qui sait rétablir l'unité de l'espace à travers les lignes de fuite, la tonalité des couleurs, les jeux du clair-obscur. Loin des ambitions d'exhaustivité du collectionneur, il a la sensibilité du maraudeur, avide de toucher, de sentir, d'accaparer au profit de ses sens tout ce que la vue lui offre. « Arrête-toi dans les comptoirs phéniciens / pour te procurer de précieuses marchandises, / ambre, corail, ébène, nacre / et capiteux parfums de toutes sortes, / le plus que tu pourras de capiteux parfums<sup>2</sup>. »



## Ses poèmes courts sont, sur le tombeau de la volupté, comme des épigrammes de cet hédonisme qu'il considérait, avec la langue, l'art et la philosophie sophistique, comme le plus grand acquis de l'hellénisme.

« Ithaque » est le poème par excellence qui révèle sa vision du passé. Il l'a écrit en 1911, *nel mezzo del camin di sua vita* (« à la moitié du chemin de sa vie »), et il l'a publié, comme tous ses poèmes, sous forme de feuilles volantes. Il les envoyait par la poste à un petit cercle de lecteurs choisis. Aucun recueil n'est publié de son vivant. « Ithaque » est écrit à la première personne du singulier qui s'adresse à un « tu » qui n'est pas nommé, et qui pourrait être un de ses lecteurs élus. Pourtant, les références au périple d'Ulysse sont tellement précises que le lecteur peut se douter que celui qui se cache derrière ce « tu » inconnu est le héros même de l'*Odyssee*. « Quand tu prendras le chemin d'Ithaque, / souhaite que la route soit longue, / pleine d'aventures, pleine d'enseignements. » Oui Ulysse, pauvre roitelet d'un monde à jamais révolu, sache que si j'avais été à ta place, moi, Alexandrin du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, je n'aurais jamais souhaité que ce voyage me ramène au port. « Ithaque t'a offert ce beau voyage. / Sans elle, tu n'aurais pas pris la route. / Elle n'a rien de plus à t'apporter. » *Exeunt* Pénélope, la *nostos* (le « retour à la patrie ») et le repos tant voulu. Cavafis correspond avec Ulysse pour mettre son correspondant réel à la place d'Ulysse. Les figures de l'histoire abandonnent les limites de leur propre temporalité pour se mettre à vivre dans le présent. Le temps ambivalent, « atopique », retrouve sa consistance dans l'espace – l'espace de la langue, l'espace de la ville d'où part le regard du poète. Et du coup il devient palpable. La poésie de Cavafis sent le passé en touchant ses figures, comme on touche les pierres des ruines.

---

2. « Ithaque », p. 57.



## Peut-on comprendre la poésie de Cavafis si on fait abstraction de l'atmosphère d'Alexandrie, de cette ambiance cosmopolite, de ce mélange des langues, des religions et des races, encombré par les traces d'un passé qui hante l'horizon ?

Il faut lire Cavafis comme un *work in progress*, disait Séféris. Joseph Brodsky dans son essai *Pendulum's Song* est du même avis. Il a créé une poésie proprement *étonnante*, par laquelle le lecteur, d'une page à l'autre, abandonne la haute mer de l'histoire pour se retrouver dans une chambre minable d'un hôtel bon marché, haut lieu d'une sensualité gravée dans la mémoire du poète comme y sont inscrites les anecdotes de la vie de Julien l'Apostat. S'il est poète historique, Cavafis est en même temps poète érotique, poète d'une sensualité qui a laissé des cicatrices sur le corps comme le passé a laissé ses ruines. Ses poèmes courts sont, sur le tombeau de la volupté, comme des épigrammes de cet hédonisme qu'il considérait, avec la langue, l'art et la philosophie sophistique, comme le plus grand acquis de l'hellénisme. « Mon corps, rappelle-toi non seulement combien tu fus aimé, / non seulement les lits où tu t'es allongé, / mais aussi ces désirs qui pour toi / brillaient ouvertement dans les yeux<sup>3</sup> »... Étonnant poète que celui qui n'a pas voulu masquer son homosexualité derrière des symboles qu'il savait si bien manier, malgré les inhibitions du milieu social et les mœurs orthodoxes de la communauté grecque d'Alexandrie au début du xx<sup>e</sup> siècle. Dans ses poèmes érotiques, les mots sont pris au sens littéral, sans perdre pourtant la perspective ouverte par le regard las et un peu ironique qui s'associe au chuchotement de la voix. Celui qui parle se sent vieilli, il n'aime plus son corps, il ose sentir la volupté à travers les mots qui l'évoquent. Dans ses poèmes historiques le passé devient du présent, dans ses poèmes érotiques le présent de sa vie est déjà du passé. Le temps, toujours, reste en suspens. C'est la géométrie de l'espace qui lui donne une forme, un volume, un corps. Vision grecque par excellence. Nous ne pouvons pas parler d'hellénisme, depuis Socrate et Platon, sans tracer les limites qui séparent l'en-deçà de l'au-delà d'un espace « politique » bien défini.

La tribune de Cavafis est la *polis*, cette ville qu'il a choisie, cette ville qui ne le quittera jamais. « Tu as dit : "J'irai par une autre terre, j'irai par une autre mer. / Il se trouvera bien une autre ville, meilleure que celle-ci. [...]" / Tu ne trouveras pas d'autres

---

3. « Rappelle-toi mon corps », p. 126.

lieux, tu ne trouveras pas d'autres mers. / La ville te suivra partout. Tu traîneras / dans les mêmes rues. Et tu vieilliras dans les mêmes quartiers<sup>4</sup>. » Peut-on comprendre la poésie de Cavafis si on fait abstraction de l'atmosphère d'Alexandrie, de cette ambiance cosmopolite, de ce mélange des langues, des religions et des races, encombré par les traces d'un passé qui hante l'horizon ? Il était baptisé orthodoxe grec, il suivait la procession du Vendredi saint tout en dialoguant avec les dieux de l'Olympe. Éclectique, il est conscient que le choix final sera fait par la langue et par l'espace de la ville qui n'exclut rien. Étonnant poète que celui qui fait la morale tout en respectant les règles de sa sensualité : « Et si tu ne peux pas mener la vie que tu veux, / essaie au moins de faire en sorte, autant / que possible : de ne pas la gâcher / dans trop de rapports mondains, / dans trop d'agitation et de discours<sup>5</sup>. »

4. « La Ville », p. 49.

5. « Autant que possible », p. 59.

Le port d'Alexandrie vers 1880, photographie de Félix Bonfils.



On aurait du mal à écrire une biographie de Cavafis. La seule qui existe, par l'Anglais Robert Liddell<sup>6</sup>, consacre la plus grande partie de ses pages à ses poèmes. Les événements de sa vie n'ont qu'une valeur anecdotique. Pas de grand amour, pas de grande passion, pas de politique, rien de tout ce qui fait les délices des biographes. Il n'y a rien à révéler. C'est un monsieur élégant, fils d'une famille de commerçants aisés, employé à la Compagnie des eaux. Il ignore tous les grands bouleversements de son époque. La révolte anti-européenne de 1882 qui a abouti à un bain de sang et au bombardement d'Alexandrie par la flotte anglaise, les guerres balkaniques, la Première Guerre mondiale et la « Catastrophe » de Smyrne en 1922 qui a marqué l'histoire de la Grèce au xx<sup>e</sup> siècle – aucun de ces événements n'apparaît dans sa poésie. Il tourne le dos à l'actualité comme s'il voulait se libérer de ses servitudes pour la commenter en portant le masque des grands personnages du drame de l'histoire.

Et il reste un homme sans biographie. Séféris disait que, si on enlève sa poésie, il ne reste plus rien de Cavafis, cet « étonnant poète ».

---

6. Robert Liddell, *Cavafy: a Critical Biography*, Londres, Duckworth, 1974.

**Takis Théodoropoulos** est écrivain et chroniqueur au journal *Tà Néa* à Athènes. Derniers romans parus en français : *L'Invention de la Vénus de Milo* (trad. M. Grodent, Sabine Wespieser, 2008) et *Le Va-nu-pieds des nuages* (trad. G. Decorvet, Sabine Wespieser, 2012).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**29 avril 1863** | Naissance à Alexandrie de parents grecs originaires de Constantinople.

**1870** | Mort de son père; installation de la famille à Liverpool (Grande-Bretagne), où le jeune Constantin lit avec passion la tradition poétique anglaise: Shakespeare, Browning, Wilde.

**1879** | Retour de la famille Cavafis à Alexandrie.

**1882** | Émeutes à Alexandrie qui préludent à la guerre anglo-égyptienne: les Cavafis émigrent vers Constantinople; Constantin écrit ses premiers vers, en anglais, en français et en grec, et découvre son homosexualité.

**1885** | Retour à Alexandrie; travaille au journal grec *Telegraphos* et comme assistant à la Bourse d'Alexandrie.

**1892** | Entre à la Compagnie des eaux, service qui dépend du ministère des Travaux publics et où il effectuera toute sa carrière.

**1894** | Courtier à la Bourse d'Alexandrie; il vit avec sa mère.

**1899** | Mort de sa mère.

**1899-1933** | Séjourne régulièrement en Grèce, voyage en Angleterre, en France; écrit l'essentiel de son œuvre à partir de l'âge de 40 ans; 154 de ses poèmes sont édités dans des revues ou des brochures qu'il envoie à ses amis; aucun recueil n'est publié de son vivant.

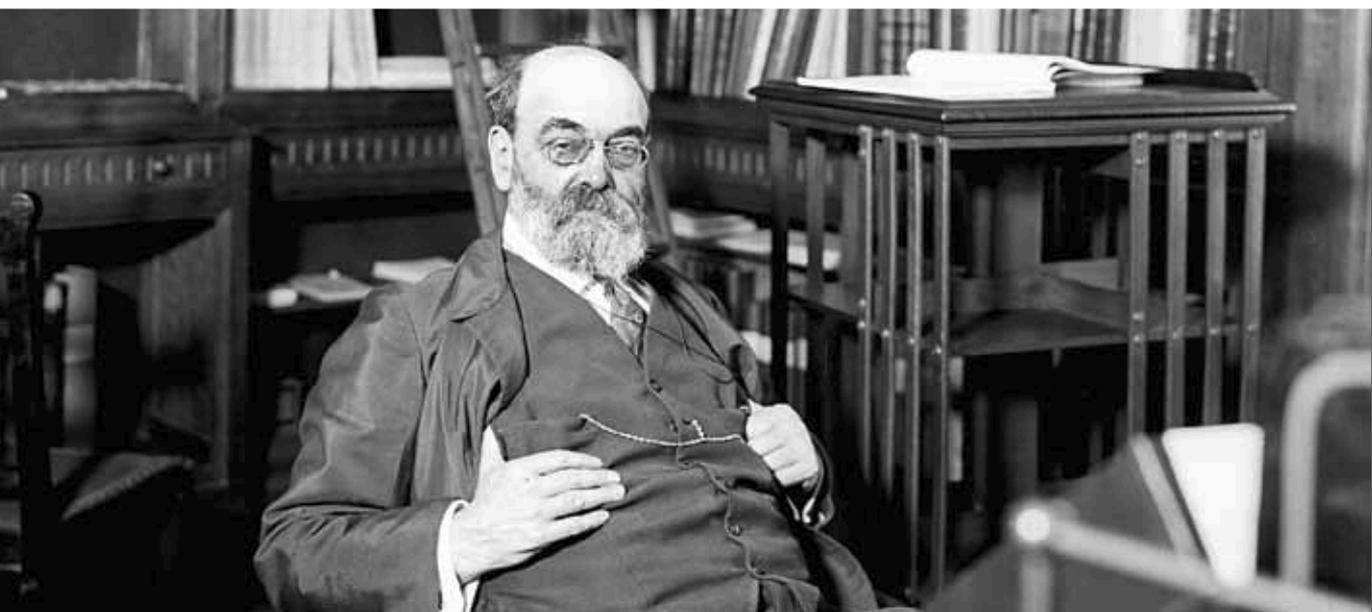
**29 avril 1933** | Meurt à Alexandrie d'un cancer du larynx.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

**Œuvres de Constantin Cavafis**  
*Poèmes*, présentation et trad. M. Yourcenar et C. Dimaras, Paris, Gallimard, 1958; rééd. coll. « Poésie », 1978.

*Poèmes*, présentation et trad. D. Grandmont, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1999; rééd. sous le titre *En attendant les barbares et autres poèmes*, coll. « Poésie », 2003.

*Éros, Thanatos, Hypnos: poèmes érotiques*, trad. P. Jacquemin, Paris, Riveneuve, 2011.



# Les frères Reinach

Joseph (1856-1921), Salomon  
(1858-1932), Théodore (1860-1928)

Trois frères, trois savants philologues,  
mus par la passion de la Grèce, de la  
beauté, de la connaissance et de la  
démocratie, redonnent au judaïsme  
son berceau méditerranéen.



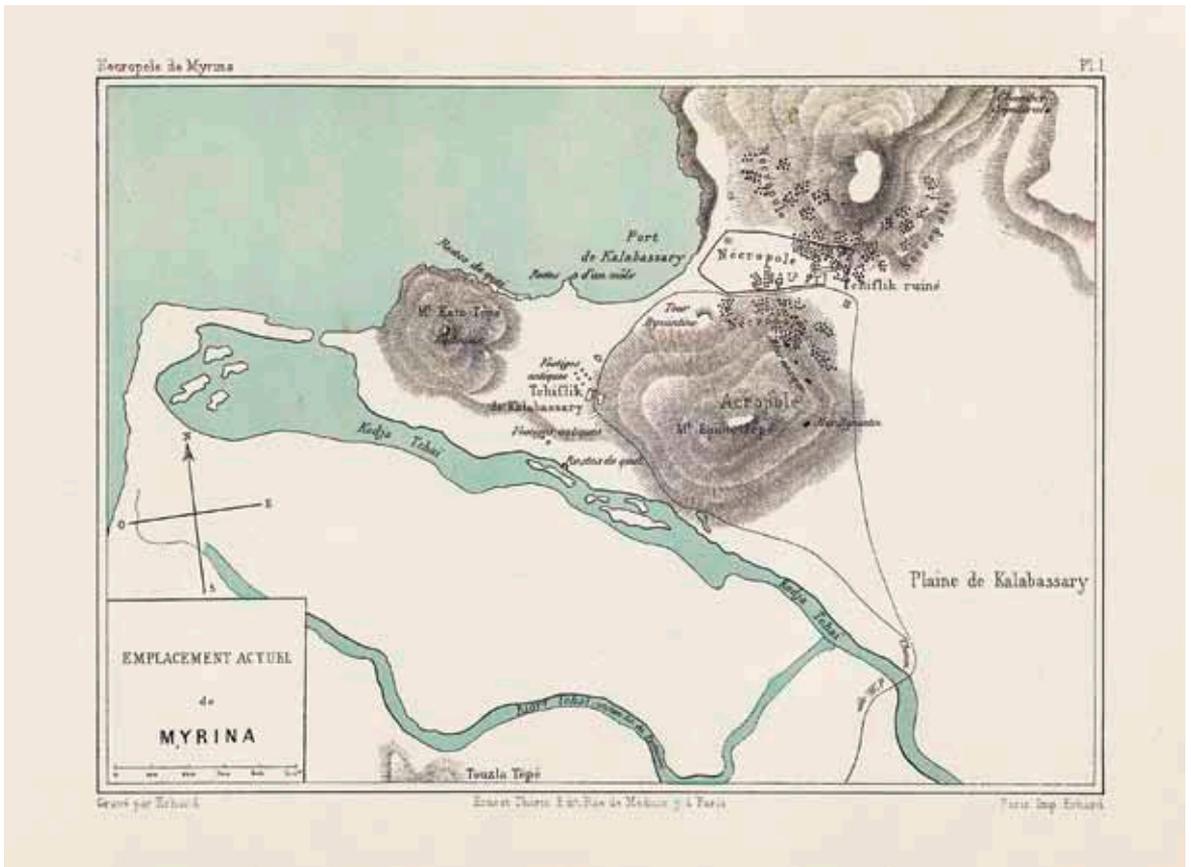
PERRINE SIMON-NAHUM

La villa ouvre sur la mer. On en aperçoit le bleu des vagues depuis le balcon à la grecque. La falaise à laquelle elle s'adosse rappelle les rochers de Delphes. Le péristyle orné de fresques mythologiques distribue les espaces intérieurs où le législateur Solon règne en maître. La statue qui s'y trouve fut longtemps désignée comme étant celle de Sophocle, ce que le maître des lieux lui-même s'appliqua à démentir. Le décor rappelle par l'harmonie des formes les maisons des nobles grecs de l'île de Délos au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Campée sur les hauts de Beaulieu-sur-Mer, la villa Kérylos, voisine de celle des Rothschild, incarne pour le visiteur du XXI<sup>e</sup> siècle ce que fut le rêve méditerranéen de ses constructeurs, les frères Reinach. Non pas un rêve de pacotille mais une entreprise scientifique, non pas la lubie d'un riche amateur féru de reconstitution historique mais une profession de foi, la croyance dans l'idée que la plus haute modernité réside dans l'alliance de la connaissance et de la beauté et que la Méditerranée, mer de toutes les mers, en demeure le berceau éternel. Il y a dans l'architecture et les ornements de la villa Kérylos construite au début du XX<sup>e</sup> siècle la force d'un manifeste démocratique. La Méditerranée peut en effet servir de fil d'Ariane pour comprendre le projet qui fut celui des frères Reinach. Savants érudits et figures de premier plan de la bourgeoisie intellectuelle juive dont ils incarnent le projet d'un judaïsme émancipé, ils s'engagent au service de la France républicaine.



## **La villa Kérylos incarne ce que fut le rêve méditerranéen de ses constructeurs, les frères Reinach : la croyance dans l'idée que la plus haute modernité réside dans l'alliance de la connaissance et de la beauté.**

La Méditerranée des frères Reinach est une mer aux rivages étendus, qui s'étend depuis l'Espagne jusqu'à la Turquie en passant par l'Égypte au sud et par les Balkans au nord et n'exclut aucune civilisation, ni aucune époque. Elle illustre l'ampleur de la curiosité d'esprit et des travaux des trois frères, Joseph, Salomon et Théodore, qui s'illustrèrent par leurs succès scolaires et l'étendue encyclopédique de leurs connaissances au point que leurs contemporains les comparaient à Pic de la Mirandole. La place centrale qu'ils réservent à la Méditerranée ne traduit pas seulement la volonté de savants philologues de ressusciter l'espace antique, mais la vision d'une modernité politique dans laquelle la Méditerranée incarne le centre stratégique d'une confédération de pays sous le drapeau commun de la démocratie. Dans cet



| CI-DESSUS | Carte de relevé des fouilles archéologiques sur le site de la nécropole antique de Myrina fouillé par Salomon Reinach, 1886.  
 | PAGE PRÉCÉDENTE | De haut en bas : Joseph Reinach, homme politique français ; Salomon Reinach, archéologue et philologue français ;  
 Théodore Reinach, juriste, numismate et historien français.

espace historico-géographique, où se croisent et se mêlent l'esprit du judaïsme, celui de la Grèce et de Rome, la chrétienté et l'islam, la science et la politique sont sœurs.

Les frères Reinach furent avant tout des savants. Héritiers de la science allemande et des fondateurs de la science du judaïsme français, ils voient dans la philologie qu'ils s'efforcent d'acclimater en France la discipline reine et dans la Grèce ancienne l'incarnation de l'universalisme de la Raison. C'est à elle qu'ils s'identifient. « De tous les cultes qui m'ont été enseignés dans mon enfance, je n'en ai gardé qu'un seul : celui de l'Antiquité hellénique », écrit Joseph Reinach, indiquant par là la place que la Grèce prenait à côté du judaïsme, et il ajoute : « Tout à coup ce n'est plus en voyageur ni en curieux que l'on regarde le Parthénon ; le détail pittoresque, les souvenirs d'école passent au second plan ; on est devenu [...] ou redevenu grec ; on contemple le sanctuaire d'Athénée avec les yeux d'un concitoyen de Périclès<sup>1</sup>. »

1. Joseph Reinach, *Voyage en Orient*, t. 1, Paris, Charpentier, 1879, p. 32.





Chacun dans son domaine apporta une contribution décisive aux études classiques, assurant le rayonnement de l'Université française dans un monde scientifique où régnait encore un nationalisme exacerbé. Élève de l'École française d'Athènes, Salomon s'illustra dans les fouilles de la nécropole antique de Myrina qu'il finança en partie, mais également à Délos. Son voyage en Grèce au début des années 1880 se concentra sur l'étendue des colonies grecques où il ne se contenta pas de mettre au jour un matériel épigraphique inédit et de réaliser de nombreuses recherches topographiques. Il y fit l'acquisition de nombreux marbres sculptés et statues destinés au Louvre. C'est en juriste, historien et numismate que Théodore aborda le rôle central de la Grèce dans l'histoire antique. Une étude sur Mithridate Eupator lui valut la reconnaissance précoce du monde scientifique, tout comme ses études sur les monnaies. La reconstitution qu'il fit en collaboration avec le compositeur Gabriel Fauré des hymnes delphiques à Apollon illustre sa contribution au sauvetage de la musique antique.



## **Les frères Reinach furent avant tout des savants. Héritiers de la science allemande et des fondateurs de la science du judaïsme français, ils voient dans la Grèce ancienne l'incarnation de l'universalisme de la Raison.**

L'originalité du regard que les frères Reinach jettent sur la Grèce vient de leur volonté de restituer au judaïsme une place véritable dans la généalogie et l'histoire des sociétés, que lui avaient ôtée les théologiens protestants puis les philosophes idéalistes à la suite de Hegel. On trouve sous leur plume des études portant sur la place occupée par le peuple hébreu dans la période antique mais également l'idée que le judaïsme n'a rien à envier à la Grèce dans le développement de la civilisation. Ainsi le judaïsme occupe-t-il dans leurs études une place à part, qu'il soit traité indirectement à travers une approche comparative ou dans des études qui lui sont directement consacrées et résonnent en général en écho aux préoccupations politiques contemporaines (telle l'*Histoire des Israélites, depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours* composée par Théodore en pleine affaire Dreyfus).

Cet élargissement du regard les conduit à s'intéresser à l'Égypte mais aussi à l'Afrique. La Méditerranée, loin de s'identifier comme chez de nombreux savants de l'époque en un seul lieu ou en un seul art, est avant tout considérée comme un espace d'échanges, celui où se noue l'histoire d'une civilisation qui se construit dans le commerce intellectuel avec ses semblables. Après avoir assisté Charles Tissot dans ses

| CI-CONTRE |  
Statues découvertes à  
Boughrara dans le Sud  
tunisien, photographie  
publiée dans *Mission  
archéologique en Tunisie*  
de Ernest Babelon  
et Salomon Reinach,  
1883-1884.

| PAGE PRÉCÉDENTE |  
La villa Kérylos à  
Beaulieu-sur-Mer,  
construite par  
les frères Reinach au  
début du xx<sup>e</sup> siècle.



travaux sur la Tunisie et y avoir séjourné à deux reprises, c'est en Égypte que Salomon, grâce au travail d'exhumation des fouilles, découvre les preuves du rôle joué par les civilisations égyptienne, babylonienne et phénicienne dans la naissance de la Grèce. Ainsi se forme progressivement l'image d'un monde méditerranéen où les influences s'interpénètrent, créant un réseau d'échanges intellectuels et commerciaux qui met en contact l'Orient et l'Occident. Salomon y acquiert cette méthode comparative qu'il appliquera en pionnier, dans le sillage des anthropologues anglo-saxons, à l'histoire des religions. Le judaïsme n'est pas oublié dans ce qui est défini comme échange plus que comme syncrétisme, ainsi que le montrent la recherche que Théodore consacre à Philon et le rôle dévolu aux juifs d'Alexandrie. Les trois frères mettent également en avant, à la suite de Renan, l'influence de l'Empire byzantin dans la transmission des manuscrits grecs et de l'art antique, notamment dans la période qui précède la Renaissance italienne.

La Méditerranée n'est pas seulement terre de science et de philosophie. Elle demeure le lieu où s'affirme la spécificité d'une civilisation juive dont les Reinach s'attachent à montrer la singularité. L'influence réciproque des cultures antiques ne signifie pas leur confusion et encore moins l'idée que le judaïsme cède la primauté aux civilisations orientales à la fois dans l'invention du message monothéiste et dans la conception d'une éthique universelle. Ainsi Salomon comme Théodore s'opposent-ils au « mirage » d'une Méditerranée d'abord orientale, prenant son essor du côté de la Perse. Leur Méditerranée s'étend plus au sud. Chaque référence au judaïsme est donc l'occasion de souligner sa contribution à une histoire générale des civilisations.

Cet élargissement du regard n'est pas seulement une nécessité scientifique mais vaut comme plaidoyer politique. Creuset de la formation de l'esprit humain, elle possède également les qualités qui font fleurir les vertus politiques. Ceci vaut d'abord pour la communauté juive elle-même. D'où le rôle des frères Reinach – Salomon en fut un temps le vice-président – aux côtés du projet de l'Alliance israélite universelle fondée en 1860 et engagée à partir du début des années 1880 dans une grande œuvre de scolarisation des communautés juives du bassin méditerranéen. *A contrario* le recueil des *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme* publié par Théodore en 1895 et l'*Histoire de l'Inquisition* de l'historien américain Henri Charles Lea que traduisit Salomon en réponse à l'affaire Dreyfus dénoncent les conséquences de l'intolérance entre les peuples. C'est donc au cœur de la Méditerranée, lieu de réconciliation des trois religions du Livre, que s'inscrit le projet d'une émancipation politique qui porte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le souffle d'un prophétisme juif. La question d'Orient est une manière pour Joseph Reinach d'investir les savants d'un rôle politique. Contre la tradition diplomatique qui s'obstine au maintien d'un *statu quo* ancré dans des préjugés scientifiques dépassés, Joseph Reinach défend la vision d'un Orient composé de différentes nations, plaidant pour les plus jeunes d'entre elles contre l'Empire ottoman. Ceci ne l'empêche pas pourtant de déplorer le partage de la Turquie, résultant à ses yeux des préjugés de l'Occident à l'encontre d'une prétendue « barbarie » turque, dans la mesure où c'est en réalité en Méditerranée, selon lui, que se joue l'avenir de l'Europe. L'Empire ottoman ébranlé, rien ne s'oppose plus aux ambitions hégémoniques de la Russie et au déferlement de l'esprit slave, tandis que l'Allemagne, son alliée, regarde vers les côtes de l'Adriatique. La diplomatie occidentale conduite conjointement par la France, la Grande-Bretagne et l'Autriche doit chercher à créer un premier front en créant une grande Grèce alliée à la Turquie. Elle doit également renforcer les zones tampons que constituent les satellites de la Russie qui aspirent à se délivrer de son joug, en favorisant une alliance entre Slaves du Sud, Roumains et Magyars (*sic*). La Méditerranée deviendrait ainsi « un grand lac des peuples latins ».

« Décidément la couleur noire n'existe pas en Grèce. Ici, comme en Attique, tous les tableaux se composent sans la moindre teinte de noir d'ivoire. Vous ai-je dit qu'il n'en est pas de même sur le Bosphore, où les cyprès ont la couleur du bois d'ébène et où les ombres manquent de transparence? Ici, toutes les ombres sont blondes<sup>2</sup>. » Le XX<sup>e</sup> siècle et le début du XXI<sup>e</sup> siècle se sont chargés de substituer à la transparence de ce paysage grec les couleurs tranchées de l'affrontement pour faire de la Méditerranée une terre non plus de mélanges mais de contrastes.

---

2. *Ibid.*, p. 116.

**Perrine Simon-Nahum** est historienne, directrice de recherches au CNRS (CESPRA-EHESS), spécialiste de l'histoire du judaïsme français. Elle a récemment publié *André Malraux : l'engagement politique au XX<sup>e</sup> siècle* (Armand Colin, 2010) et codirigé avec Vincent Duclert *L'Affaire Dreyfus* (Armand Colin, 2009).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

### Joseph Reinach

1856 | Naissance.

1877 | Avocat au barreau de Paris.

1881-1882 | Nommé chef de cabinet de Gambetta.

1887 | Naissance d'Adolphe Reinach, fils de Joseph ; archéologue, il épousera la fille de Mathieu Dreyfus, Marguerite ; leur fils Jean-Pierre, né en 1915, mourra au combat en 1942.

1889 | Élu député des Basses-Alpes.

1894 | S'engage dans le camp dreyfusard.

1898 | Participe à la création de la Ligue des droits de l'homme.

1906 | Retrouve son siège de député perdu en 1898.

1914 | Mort d'Adolphe Reinach.

1921 | Mort de Joseph.

### Salomon Reinach

1858 | Naissance.

1879 | Entre à l'École française d'Athènes.

1887 | Assistant au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye ; en sera directeur de 1902 à sa mort.

1896 | Fait acheter au Louvre la tiare de Saitapharnès qui se révèle être un faux.

1902 | Chargé du cours d'histoire de l'art au Louvre.

1932 | Mort de Salomon.

### Théodore Reinach

1860 | Naissance.

1881-1886 | Avocat au barreau de Paris.

1890 | Mission archéologique à Constantinople.

1894-1896 | Chargé du cours de numismatique ancienne à la Sorbonne.

1899 | Secrétaire général de la Société des études juives.

1903 | Élu à la chaire d'histoire des religions de l'École pratique des hautes études.

1905 | Président de la Société linguistique de Paris.

1906-1914 | Député de Savoie.

1907 | Fonde l'Union libérale israéliite.

1909 | Élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

1924 | Élu à la chaire de numismatique au Collège de France.

1928 | Mort de Théodore ; lègue la villa Kérylos, construite entre 1902 et 1908, à l'Institut de France.

1943-1944 | Le second fils de Théodore, Léon, et son épouse Béatrice de Camondo (1894-1945), fille unique et nièce des collectionneurs Moïse et Isaac de Camondo, sont exterminés avec leurs deux enfants à Auschwitz ; le fils aîné de Théodore, Julien, sera lui déporté à Bergen-Belsen, d'où il reviendra.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### Œuvres des frères Reinach

Joseph Reinach : *Le Ministère*

*Gambetta : histoire et doctrine*, Paris, Charpentier, 1884 ; *Histoire de l'affaire Dreyfus*, Paris, Éditions de la Revue blanche, 1901-1911, 7 vol. ; *Mes comptes rendus : propositions et rapports*, Paris, Alcan, 1911-1917, 7 vol.

Salomon Reinach : *Manuel de philologie classique d'après le « Triennium philologicum » de W. Freund*, Paris, Hachette, 1880 ; *L'Accusation du meurtre rituel*, Paris, Cerf, 1893 ; *Cultes, mythes et religions*, Paris, Leroux, 1905-1923, 5 vol. ; *Orpheus : histoire générale des religions*, Paris, Picard, 1907 ; *Eulalie ou le Grec sans larmes*, Paris, Hachette, 1911 ; *Cornélie ou le Latin sans pleurs*, Paris, Hachette, 1912 ; *Sidonie ou le Français sans peine*, Paris, Hachette, 1913.

Théodore Reinach : *Mithridate Eupator, roi du Pont*, Paris, Firmin Didot, 1890 ; *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, Paris, Leroux, 1895 ; *Histoire des Israélites, depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1901 (2<sup>e</sup> éd.).

### Sur les frères Reinach

Perrine Simon-Nahum, *La Cité investie : la science du judaïsme français et la République*, Paris, Cerf, 1992.

Hervé Duchêne, préface à S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1996 ; introduction à J. Reinach, *Histoire de l'affaire Dreyfus*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 2006.

Sophie Basch, Michel Espagne et Jean Leclant (dir.), *Les Frères Reinach : colloque à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris, AIBL, 2008.



# Abd el-Krim el-Khattabi

(1882-1963)

**Un jour, plein d'espoirs déçus,  
un homme qui croit au progrès  
des nations civilisées prend les armes  
contre l'oppression espagnole dans  
le Rif marocain. Il y fonde une éphémère  
république, écrasée dans le sang. Mais  
ouvre aux peuples colonisés le chemin  
de l'indépendance.**



MARÍA ROSA DE MADARIAGA



| CI-DESSUS | Abd el-Krim en auto à Bourred le 29 mai 1926.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Abd el-Krim en juin 1925.

Dominant la baie d'Alhoceima, sur la côte méditerranéenne du Maroc, se dresse la localité d'Ajdir, territoire des Aït Youssef Ou-Ali, une des cinq fractions ou clans qui composent la tribu des Beni Ouriaghel, la plus étendue et la plus peuplée du Rif central. C'est là que naît, en 1882, un enfant que l'on prénomme Mohamed, mais qui sera mondialement connu sous le nom d'Abd el-Krim, celui de son père. Ce dernier n'est pas issu d'une famille de chérifs – autrement dit les descendants véritables du Prophète, ou considérés comme tels – ni de marabouts ou de saints hommes, mais de ce que nous pourrions appeler une « élite intellectuelle », en raison d'un niveau d'études et de connaissances très supérieur à celui de la majorité des habitants du Rif, ce qui lui vaut le titre de *faqih*. Ce titre, rare dans le Rif, lui confère prestige et autorité morale dans sa communauté. Très attaché à l'éducation, qu'il juge essentielle pour élever son peuple, le *faqih* Abd el-Krim transmet lui-même à son fils dès l'enfance les connaissances qu'il a acquises. Contrairement à beaucoup de ses congénères, en particulier ceux des clans de la montagne, hostiles aux relations avec les chrétiens ou les Européens, le *faqih* Abd el-Krim estime qu'une aide extérieure est nécessaire pour combler le retard de son peuple et le faire accéder au progrès. De la tour de guet d'Ajdir, il observe ses voisins du rocher d'Alhoceima et réfléchit à l'aide que l'Espagne pourrait lui apporter pour réaliser ses projets.

Comme son père, Abd el-Krim espérera longtemps de l'Espagne une importante contribution économique et technique pour le progrès du Rif puisque la conférence d'Algésiras de 1906, qui reconnaissait la souveraineté du sultan, lui a assigné un rôle prépondérant, notamment dans la zone septentrionale. Quoique affaiblie par ses dernières défaites coloniales de 1898 en Amérique et en Asie – Cuba, Porto Rico, Philippines –, l'Espagne, en tant que puissance européenne, possède, pense Abd el-Krim, la capacité nécessaire pour soutenir la transformation et la modernisation des structures archaïques du Maroc. C'est d'ailleurs dans cet esprit que son propre père prend l'importante décision de collaborer avec l'Espagne, même avant 1912 et l'établissement du protectorat qui mettra sous tutelles espagnole et française différentes régions du pays.

Il envoie son fils à Fès suivre une solide formation juridique islamique ; puis à Melilla, où il exerce le métier de professeur dans une école primaire que les Espagnols viennent d'ouvrir pour les fils des Marocains établis dans la ville. Croyant, comme son père, aux vertus de l'éducation pour émanciper son peuple, Abd el-Krim assure cette tâche avec enthousiasme et dévouement, comme il l'expliquera lui-même des années plus tard : « À ce poste, je m'acquitterai entièrement de mes obligations en y employant tous mes efforts. J'étais à cette époque plein d'enthousiasme et d'espoir. Aussi, je n'augurai que le plus grand bien de ce projet d'écoles si généreux qui représentait, à mes yeux, la seule action digne des nations civilisées à l'égard des hommes et le moyen le plus honorable pour elles de se concilier la sympathie et l'action de façon à faire régner la concorde, à promouvoir l'amitié entre les nations et à rapprocher les peuples<sup>1</sup>. »

Parallèlement à son activité d'enseignant, Abd el-Krim se consacre aussi au journalisme, rédigeant une chronique quotidienne en arabe, en première page du *Telegrama del Rif*. Cette expérience de journaliste affermit sa formation politique et lui permet de diffuser ses convictions d'alors. La presse espagnole s'en souviendra lorsqu'elle s'intéressera à lui après la cuisante défaite subie par l'armée espagnole en juillet 1921 à Anoual, où des milliers d'Espagnols trouveront la mort. Le *Heraldo de Madrid* soulignera alors, le 4 août de cette même année, l'intelligence d'Abd el-Krim et son désir de « civiliser ses compatriotes », sans qu'ils perdent leur « personnalité », comparant son attitude à celle des « Japonais modernes et cultivés » qui préconisent la même chose face aux « avantages de la civilisation européenne ».

La formation d'Abd el-Krim est entièrement marquée par une immense curiosité intellectuelle. Du journalisme, il tire une passion qui ne le quittera plus d'être informé de tout ce qui survient en Europe et dans le monde. Il est abonné à de nombreux journaux et magazines, il en reçoit d'autres envoyés par ses amis. Sa soif d'apprendre est inextinguible et il ne répugne nullement à imiter les techniques et méthodes de l'étranger dès lors qu'elles apportent le progrès. Quand les troupes de

---

1. Abd el-Krim el-Khattabi, *Mémoire de la Réunion*, trad. T. Azzemouri (manuscrit inédit).



ABD-EL-KRIM A TARGUIST



la Légion investirent Ajdir en 1925, elles trouveront dans la maison d'Abd el-Krim, avant de la raser et de l'incendier, six cents livres espagnols.

C'est bien cette personnalité forte, instruite et ouverte que même les Européens qu'Abd el-Krim finira par affronter retiendront de lui. On doit au journaliste français Pierre Fontaine une des descriptions les plus exactes et détaillées du personnage : « Un visage fort, un large front bombé, une barbe courte, en collier, coupée à l'arabe, des yeux qui fixent comme des charbons ardents. Plutôt petit de taille, carré d'épaules, légèrement corpulent, il respirait la force, la vie rude, l'existence mouvementée de l'homme d'action. S'il ne connaissait que de rares mots de français, il parlait couramment l'espagnol, s'exprimait avec vivacité, en un langage arabe imagé. Très instruit – ancien étudiant de Fès –, épris de conceptions et de méthodes modernes, il savait s'adapter aux circonstances et rêvait de doter son pays des perfectionnements du progrès. Travailleur infatigable, il ne dormait que quelques heures par nuit, voulait tout voir et voyait tout, ne laissant que les questions techniques à son frère Si M'hamed. Au plus fort de ses occupations guerrières, depuis son QG, il avait l'œil sur les départements récemment créés, donnait des ordres pour l'organisation administrative des tribus, se faisait rendre compte des procès de justice. Tout cela entre deux ordres d'attaquer sur le front de Melilla. Tel apparaissait Abd el-Krim en 1924, au moment de sa célébrité<sup>2</sup>. »

---

---

---

**« Un visage fort, un large front bombé,  
une barbe courte, en collier, coupée  
à l'arabe, des yeux qui fixent comme des  
charbons ardents. [...] Il respirait la force,  
la vie rude, l'existence mouvementée  
de l'homme d'action. »** *Pierre Fontaine*

Pour l'heure, avant la Première Guerre mondiale, Abd el-Krim exerce la fonction de secrétaire-interprète (en 1910) puis de cadî (en 1913), c'est-à-dire de juge, au Bureau central des affaires indigènes de Melilla. Ce qui lui donne l'occasion de défendre son sens aigu de la justice. Il n'hésite pas à se plaindre de son salaire, inférieur à celui d'un autre employé faisant le même travail que lui, à protester parce qu'on l'oblige à travailler sur une table située dans un recoin de la pièce mal éclairé. Son attitude face à la dégradation de la justice est très claire. Il affirme que pour en finir avec la corruption

---

2. Pierre Fontaine, *Abd el-Krim : origine de la rébellion nord-africaine*, Paris, Les Sept Couleurs, 1958, p. 45-46.

| PAGE PRÉCÉDENTE |  
Abd el-Krim lors de  
l'ouverture du cours de *chelha*  
à l'académie arabe  
de Melilla en octobre 1918.

| CI-CONTRE |  
La soumission  
d'Abd el-Krim à Targuist  
en mai 1926.



qui dénature les jugements et les sentences, il faut commencer par payer correctement les juges chargés de les prononcer, afin de leur donner une véritable indépendance économique. Abd el-Krim réclame en fait une moralisation de la fonction publique.

Dans son esprit, les doutes sur « l'action civilisatrice » de l'Espagne au Maroc font peu à peu leur chemin. L'argent est gaspillé sans résultats concrets en raison d'une mauvaise gouvernance, de l'ignorance des affaires du pays et de la corruption qui ronge l'appareil administratif. À l'évidence, l'Espagne est incapable de remplir un quelconque rôle « civilisateur » : pas de construction d'écoles, d'hôpitaux ni de routes, tandis que les militaires gouvernent et administrent directement les tribus, poursuivant leurs plans de conquête de tout le territoire insoumis.

Enfin vient l'éloignement dès décembre 1918, puis la rupture en 1920. En réaction à l'invasion militaire du Rif, Abd el-Krim affirme un désir d'indépendance et cesse toute collaboration avec l'Espagne. Comme il le déclarera à plusieurs reprises, ce n'est pas le peuple espagnol qu'il voit comme un ennemi, mais les militaires qui arrivent dans le Rif dans un esprit de conquête, opprimant et brutalisant ses habitants. Jusqu'au bout, Abd el-Krim a souhaité que l'Espagne, au lieu de militaires, envoie des techniciens, des ingénieurs, des industriels, des commerçants, des médecins, des éducateurs, qui auraient contribué au développement du pays. Mais la guerre est inévitable.

Avec la nomination du général Silvestre au poste de commandant général de Melilla en février 1920, les troupes espagnoles progressent en direction du Rif central, sans que les tribus, affaiblies par la misère et la famine suite à plusieurs mauvaises récoltes, ne puissent opposer de résistance. L'ambition de Silvestre est de passer à la postérité comme le général espagnol qui aura conquis les tribus « rebelles » du Rif central, notamment les Beni Ouriaghel, et sera parvenu à occuper la baie d'Alhoceima. Rejoignant le sentiment de la grande majorité des gens de sa tribu, Abd el-Krim prend la décision de se dresser ouvertement contre l'Espagne. Le progrès qu'hypothétiquement l'Espagne pouvait apporter ne saurait advenir au prix de l'indépendance et de la liberté.

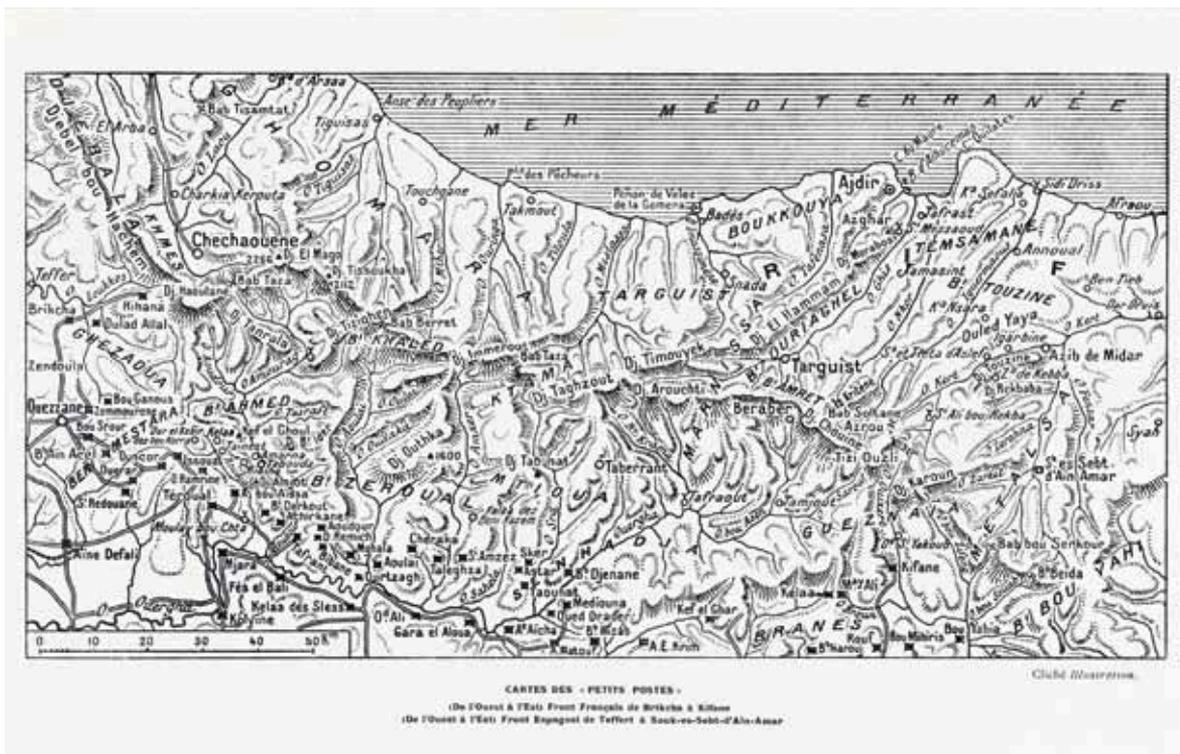
Les troupes espagnoles essuient un premier revers sérieux à Abarran le 1<sup>er</sup> juin 1921. C'est aussi le premier triomphe de la résistance rifaine, et son retentissement est autant militaire que psychologique. La chute de la position espagnole laisse aux mains

des combattants rifains un matériel de guerre non négligeable, dont des canons. Le 22 juillet a lieu le grand désastre colonial d'Anoual. En quelques jours, tous les postes militaires espagnols jusqu'à Melilla s'écroulent comme un château de cartes. En juillet 1923, Abd el-Krim proclame la République du Rif.

Abd el-Krim tente un rapprochement avec la France pour obtenir, sinon son soutien, du moins sa neutralité, pour ne pas avoir à affronter deux ennemis à la fois. L'attitude d'Abd el-Krim à l'égard de la France est passée par différentes étapes, selon les époques et les circonstances. Quand il collabore au *Telegrama del Rif*, à Melilla, il écrit des articles condamnant l'action de la France, qu'il accuse de vouloir imposer au Maroc la domination coloniale qu'elle exerce alors en Afrique comme ailleurs dans le monde. Les sentiments d'Abd el-Krim sont contradictoires : d'un côté, il y a la France des grandes idées de liberté, d'égalité et de fraternité, qu'il admire et à laquelle il s'identifie, et de l'autre la France colonialiste qui opprime les peuples, et qu'il déteste.

Sa tentative de rapprochement stratégique avec la France en 1921 est un échec. Le choc devient inévitable quand le mouvement de résistance rifain progresse vers le sud et intensifie la pression sur le fleuve Ouergha qui divise les deux zones. Quand, en avril 1925, les combattants du Rif attaquent les Beni Zeroual, une tribu qui fait partie

Carte de la guerre du Rif, 1927.



de la zone française, le déclenchement du conflit franco-rifain devient inéluctable. Par les accords de Madrid (juin-juillet 1925), les deux puissances « protectrices » décident une action militaire conjointe pour en finir avec le chef rifain. Le 8 septembre 1925, les troupes espagnoles débarquent à Alhoceima. Pris en tenaille – l’armée espagnole par le nord, l’armée française par le sud –, les combattants rifains ne peuvent pas tenir.

La guerre du Rif est particulièrement cruelle et l’armée espagnole va jusqu’à l’utilisation de gaz toxiques contre la population civile. Pour éviter davantage de souffrances à son peuple, Abd el-Krim décide enfin de se soumettre. Il le fait auprès des Français le 27 mai 1926. En août, il quitte le Maroc avec sa famille pour un exil définitif.

---

---

---

**« Il est temps que l’Europe, qui a proclamé au xx<sup>e</sup> siècle sa volonté de défendre la civilisation et d’élever l’humanité, fasse passer ces nobles principes du domaine de la théorie à celui de la pratique. »** *Abd el-Krim el-Khattabi*

Le premier souci d’Abd el-Krim aura été d’obtenir l’unité tribale face à l’agression coloniale et de constituer une nation capable de se gouverner par elle-même. Son mouvement n’est pourtant pas sécessionniste par rapport au Maroc, en dépit des apparences. Si le sultan s’était adressé à tous les Marocains pour lutter contre l’invasion étrangère, il n’y aurait jamais eu de conflit avec le Rif. L’opposition du Rif au sultan n’a d’autre cause que sa soumission à l’occupant. Pour Abd el-Krim, l’État rifain constitue une première étape vers la libération de l’ensemble du Maroc. Il espère que le mouvement s’étendra aux autres régions, qui finiront aussi par se soulever contre l’occupation étrangère. Rien de tout cela ne se produit ; les deux puissances occupantes décident d’unir leurs forces pour écraser la résistance rifaine.

À plusieurs reprises Abd el-Krim tente d’ouvrir des négociations de paix, d’abord avec l’Espagne, ensuite avec la France, et enfin avec les deux puissances « protectrices », à la conférence d’Oujda en avril-mai 1926, sans qu’il soit jamais possible de parvenir à un accord. Quoique souple dans les formes, il restera toujours ferme sur les principes : toute négociation doit avoir comme condition préalable la reconnaissance de l’indépendance du Rif.

L’embryon d’État qu’il a fondé en 1923 proposait une série de réformes dans différents domaines, entre autres la justice, l’éducation et l’agriculture. Comme l’éducation était la principale préoccupation d’Abd el-Krim, il projetait de créer partout des écoles pour alphabétiser la population. Quant à la réforme agraire, il confisqua les

terres des notables qui collaboraient avec les Espagnols et les redistribua aux paysans les plus pauvres. Il est difficile de savoir comment aurait évolué l'embryon d'État rifain. Sa courte existence et l'état de guerre du territoire empêchèrent de mettre à exécution beaucoup de ces projets.

La lettre qu'Abd el-Krim adressa « aux nations civilisées » le 6 septembre 1922 résume à la fois l'admiration et la révolte qui l'inspiraient. Il les enjoint « d'agir pour le bien-être de l'humanité entière indépendamment de toute religion ou de toute croyance » : « Il est temps que l'Europe, qui a proclamé au xx<sup>e</sup> siècle sa volonté de défendre la civilisation et d'élever l'humanité, fasse passer ces nobles principes du domaine de la théorie à celui de la pratique. » Cette lettre est celle d'un homme qui croit au progrès et à la liberté. Il réclame le droit de tout peuple à décider lui-même, de façon entièrement autonome, de sa Constitution. Pour lui, la paix et le respect des droits de l'homme dépendent de l'adhésion de ces « nations civilisées » aux principes qu'elles ont elles-mêmes énoncés.

Le mouvement de résistance d'Abd el-Krim représente le couronnement des mouvements antérieurs de résistance marocaine. On le doit certes aux capacités exceptionnelles d'organisation et de commandement d'Abd el-Krim mais aussi à un moment historique qui rendait les conditions propices à son éclosion. Après la Première Guerre mondiale, l'impérialisme européen est devenu plus agressif, plus violent. La résistance traditionnelle rifaine aux tentatives d'occupation militaire s'inscrit dans cette nouvelle réalité et les tribus du Rif trouvent chez Mohamed ben Abd el-Krim un chef capable d'interpréter leurs aspirations. Précurseur de ce que seront les mouvements de libération nationale après la Seconde Guerre mondiale, Abd el-Krim déclarera à un journaliste : « Je suis venu trop tôt<sup>3</sup>. » On peut dire en effet qu'il fut en avance sur son temps mais son échec devint le ferment de l'indépendance future des peuples colonisés, de la rive sud de la Méditerranée et même d'autres continents.

De son exil au Caire, en tant que président du Comité de libération du Maghreb fondé en décembre 1947, il observe et soutient les mouvements d'indépendance. Pour lui, la lutte pour la libération du Maroc est indissociable de celles de la Tunisie et de l'Algérie. Il refusera toujours de rentrer au Maroc tant que des troupes étrangères y demeureront. Il meurt au Caire, en 1963, au lendemain de la naissance de l'Algérie indépendante.

*Traduit de l'espagnol par Claude Bleton.*

---

3. Interview d'Abd el-Krim dans la revue *El-Manar*, n°27, 1926-1927, p. 630-634.

**María Rosa de Madariaga** est historienne, spécialiste du colonialisme espagnol au Maroc. Elle a notamment publié *Abd el-Krim el Jatabi: la lucha por la independencia* (Alianza Editorial, 2009).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**1882** | Naissance à Ajdir au Maroc.

**1902-1904** | Études à l'université el-Qarawiyyine de Fès.

**1907** | Professeur d'arabe à l'école indigène fondée par les Espagnols à Melilla; écrit une chronique quotidienne en arabe dans le *Telegrama del Rif*.

**1910** | Secrétaire-interprète au Bureau central des affaires indigènes à Melilla.

**30 mars 1912** | Signature du traité franco-marocain de protectorat.

**27 novembre 1912** | Signature du traité franco-espagnol fixant la situation de l'Espagne et de la France au Maroc.

**Juillet 1913** | Juge (cadi) du Bureau central des affaires indigènes puis premier juge (*qadi el-Qoudat*) de Melilla.

**Février 1914** | Professeur de *chelha* (langue berbère) à l'académie d'arabe de Melilla.

**Septembre 1915** | Emprisonné à Melilla, accusé de soutenir les agents pro-allemands qui travaillent pour la cause germano-turque dans le Rif; démis de ses fonctions de juge.

**Novembre 1915** | Procès et maintien en prison malgré son acquittement par le juge.

**Août 1916** | Mise en liberté après que son père s'est engagé à collaborer avec les Espagnols.

**Mai 1917** | Est rétabli dans son poste de juge.

**Décembre 1918** | Rejoint sa tribu et refuse de poursuivre sa collaboration avec l'Espagne.

**Février 1920** | Se rallie au mouvement de résistance rifain.

**Juillet 1921** | Déroute d'Anoual et écroulement des postes militaires espagnols dans le Rif oriental.

**Juillet 1923** | Proclamation de la république du Rif.

**Septembre 1923** | Instauration de la dictature militaire de Primo de Rivera.

**Avril 1925** | Attaque des forces d'Abd el-Krim contre la tribu des Beni Zeroual sur le fleuve Ouerga et déclenchement des hostilités avec la France.

**Juin-juillet 1925** | Conférence franco-espagnole à Madrid pour une intervention militaire conjointe dans le Rif.

**Septembre 1925** | Débarquement des troupes espagnoles sur la baie d'Alhoceima puis à Ajdir, capitale de l'État rifain.

**Avril-mai 1926** | Conférence d'Oujda entre une délégation franco-espagnole et une délégation rifaine; échec des négociations et reprise des hostilités.

**27 mai 1926** | Se rend aux autorités françaises.

**Août 1926** | Part en exil vers Marseille avant de rejoindre l'île de la Réunion en octobre.

**Avril 1947** | Discours de Mohammed V à Tanger sur l'indépendance du Maroc.

**Mai 1947** | S'évade à Port-Saïd (Égypte) du bateau qui le ramenait en Europe et demande l'asile au gouvernement égyptien.

**Décembre 1947** | Président du Comité de libération du Maghreb arabe au Caire.

**2 mars 1956** | Octroi de l'indépendance au Maroc par la France.

**7 avril 1956** | Octroi de l'indépendance au Maroc par l'Espagne.

**Janvier 1960** | Rencontre Mohammed V en Égypte; refuse de retourner au Maroc tant que des troupes étrangères y demeureront.

**6 février 1963** | Meurt au Caire, où repose toujours son corps.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

*Abd el-Krim et la République du Rif: actes du colloque international d'études historiques et sociologiques, 18-20 janvier 1973*, Paris, Maspero, coll. « Textes à l'appui », 1976.

Germain Ayache, *Les Origines de la guerre du Rif*, Paris / Rabat, Publications de la Sorbonne / SMER, coll. « Atlas », 1981.

Zakya Daoud, *Abdelkrim: une épopée d'or et de sang*, Paris, Séguier, coll. « Les Colonnes d'Hercule », 1999.

María Rosa de Madariaga, *Abd el-Krim el Jatabi: la lucha por la independencia*, Madrid, Alianza Editorial, 2009.



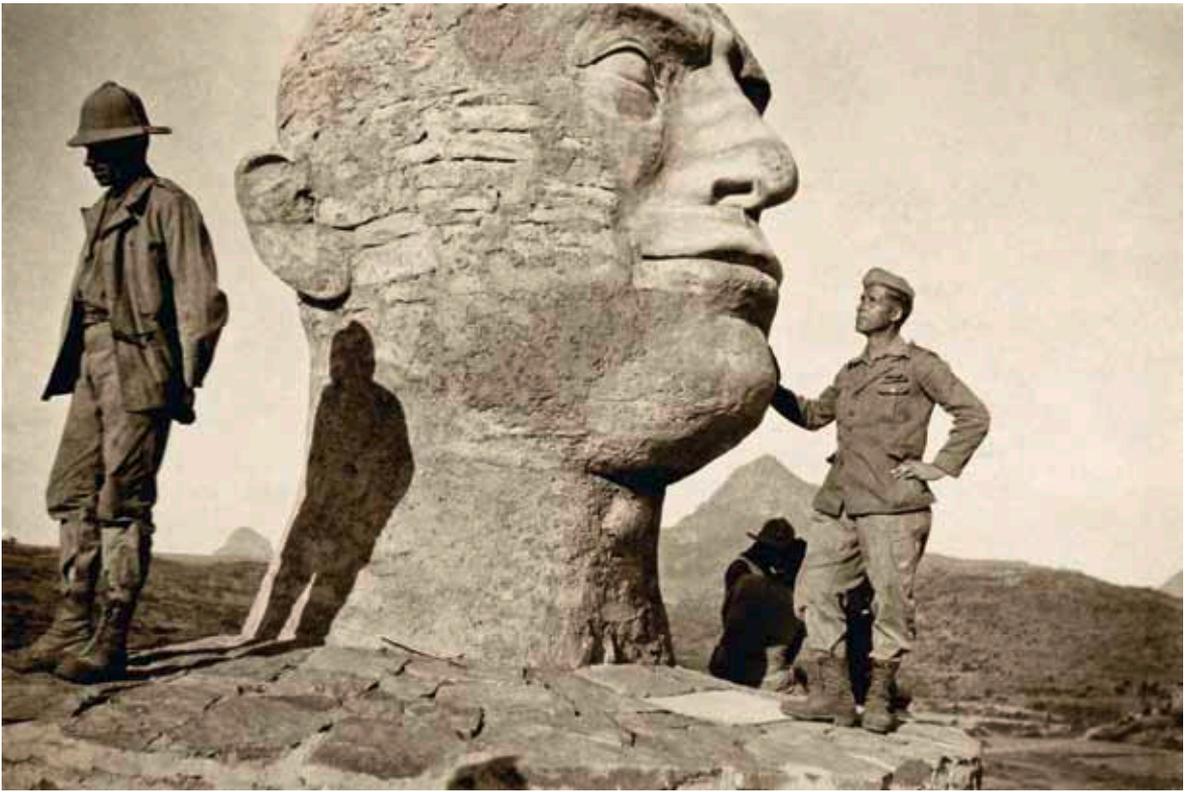
# Benito Mussolini

(1883-1945)

**Il s'est rêvé en César, bras tendu sur l'Empire, puisant au mythe de la Rome antique pour façonner la Ville Éternelle fasciste et réinventer en Libye et en Éthiopie une civilisation romaine tournée vers la *Mare Nostrum*...**



LUCIANO MARROCU



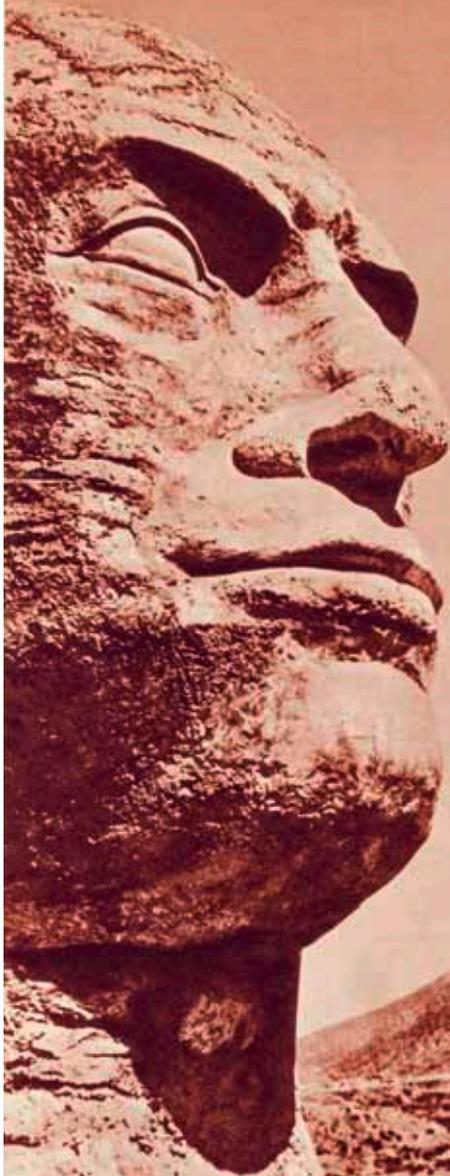
| CI-DESSUS | Des légionnaires italiens posent au pied d'une sculpture à l'effigie de Benito Mussolini dans la région du Tigré, Éthiopie, 1936.  
| PAGE PRÉCÉDENTE | Mussolini tenant l'épée reçue du chef arabe Youssaf Kerbish, en Libye, en mars 1937.

À la différence de ceux qui avant lui n'avaient su faire revivre l'héritage culturel de la Rome antique qu'en paroles, Mussolini donna au mythe de la romanité une consistance matérielle qu'il n'avait encore jamais connue. Les rues et les places de la Ville Éternelle furent remodelées non pas pour servir de toile de fond à un tableau vivant aux tonalités nostalgiques mais pour y représenter son triomphe personnel et celui du fascisme.

L'ouverture, en 1932, de Via dell'Impero fut l'expression la plus spectaculaire d'une conception urbanistique destinée à créer des scénarios qui en réélaborant des matériaux antiques proposeraient une vision radicalement nouvelle de la politique. Dix ans après, de cette même intention naquit le projet d'une nouvelle Rome, distincte de la Rome antique et orientée vers la mer.

L'occasion en fut la grande Exposition universelle de Rome (EUR) qui devait se tenir en 1942, pour célébrer les vingt ans du régime fasciste. Le cœur de l'exposition devait illustrer la manière dont la tradition de la Rome de César revivait dans la Rome de Mussolini. Dans un climat déjà lourdement marqué par les lois raciales de 1938, les vertus de la lignée italique établissaient une continuité magique entre le passé et le présent. Les vicissitudes de la guerre empêcheront l'exposition, mais on

# Faschistische Ruhmesmale



Denkmal des Duce in Abessinien

Photomontage: John Heartfield

John Heartfield, *Monument du Duce en Abyssinie*, photomontage, 1936.

gardera du projet initial les constructions monumentales, à la fois fonctionnelles pour le développement urbain et riches de valeur symbolique. Ce sont ces constructions qui jusqu'à aujourd'hui caractérisent le moderne quartier de l'EUR : le palais de la Civilisation italienne, le palais des Offices, le palais des Congrès, l'église de Saints-Pierre-et-Paul. La totalité du complexe réélabore des matériaux esthétiques et symboliques qui en se référant à la romanité classique donnaient vie à une romanité spécifiquement fasciste. Situé sur un mur extérieur du palais des Offices, un grand bas-relief, du style de la colonne de Trajan, racontait *L'Histoire de Rome à travers ses constructions*. Il présentait ainsi l'histoire de trois Rome : la Rome des césars, celle des papes, et une troisième Rome qui, partant du Risorgimento, se réalisait pleinement dans « le siècle de Mussolini<sup>1</sup> ».

Il faut souligner que, surtout durant la seconde décennie du régime, le thème de Rome et de l'Empire fut au centre d'une construction idéologique et d'une propagande qui avaient peu à faire avec la nostalgie du passé mais beaucoup en revanche avec la construction de l'homme nouveau fasciste. Ce dernier avait pour modèle le légionnaire de la Rome antique et devait être capable de transposer dans un cadre moderne les qualités qui avaient fait la grandeur des légionnaires romains : sobriété, esprit de sacrifice, courage, discipline, résistance, amour de la patrie. Mussolini lui-même semblait personnaliser de manière exemplaire ces qualités. Margherita Sarfatti, qui avait été sentimentalement liée à Mussolini et qui devint plus tard une des plus efficaces propagandistes du régime, opposait à la physionomie « orientale » de l'autre grand héros de l'époque, Lénine, le « pur type italique » représenté par Mussolini, « dans l'âme et le physique<sup>2</sup> ».

---

---

## **Le thème de Rome et de l'Empire fut au centre d'une construction idéologique qui avait peu à faire avec la nostalgie du passé mais beaucoup avec la construction de l'homme nouveau fasciste.**

Les choses n'étaient pas toujours allées ainsi entre Mussolini et Rome. Avant la fascination il y avait eu si ce n'est le dégoût, l'ennui qu'une esthétique moderniste puis futuriste ressentait envers toute forme d'archéologisme, envers les « forums croulants », les « cadavres illustres », envers Venise, envers Florence ; envers Rome, surtout.

---

1. Emilio Gentile, *Fascismo di pietra*, Rome, Laterza, 2007, p. 191-192.

2. Andrea Giardina et André Vauchez, *Il mito di Roma: da Carlo Magno a Mussolini*, Rome, Laterza, 2008, p. 241.

C'étaient les années, peu avant que la guerre n'éclate, pendant lesquelles Marinetti avouait voir plus de beauté dans un moteur vrombissant que dans la *Victoire de Samothrace*. Et pendant lesquelles il arrivait à un Mussolini âgé de 27 ans de soutenir avec force que l'*Avanti!*, le journal socialiste historique, devait être transféré de Rome à Milan: « Rome, ville parasitaire de loueurs de chambres, de cireurs de chaussures, de prostituées, de prêtres et de bureaucrates, Rome – ville sans prolétaires dignes de ce nom – n'est pas le centre de la vie politique nationale, mais bien le centre et le foyer d'infection de la vie politique nationale. Même le journalisme romain est celui d'une grosse ville de province, certainement pas celui d'une capitale<sup>3</sup>. » À y regarder de plus près, on trouvait déjà une veine anti-romaine dans le Risorgimento, là où Rome – surtout la Rome impériale – jouait le rôle de l'opresseur et les peuples italiens – les Étrusques, les Picéniens, les Apules, les Samnites – celui des opprimés.



## **La Méditerranée, que les navires de guerre italiens avaient sillonnée, transportant les troupes envoyées pour arracher la Libye à l'Empire ottoman, redevenait ainsi, après deux millénaires, le théâtre de l'expression concrète de l'orgueil impérial italien.**

Le tournant coïncida pour beaucoup (mais pas encore pour Mussolini) avec le *revival* nationaliste qui avait accompagné, en 1911 et 1912, la conquête de la Libye. Les nationalistes, qui plus tard suivront Mussolini dans la destruction de la démocratie libérale, le précédaient à ce moment en découvrant dans la romanité la forme sans temps d'un impérialisme italien renouvelé. La Méditerranée, que les navires de guerre italiens avaient sillonnée, transportant les troupes envoyées pour arracher la Libye à l'Empire ottoman, redevenait ainsi, après deux millénaires, le théâtre de l'expression concrète de l'orgueil impérial italien. « La grande nation prolétaire s'est mise en marche », avait dit, s'adressant à une foule excitée, le doux, rêveur et décadent poète Giovanni Pascoli, le 21 novembre 1911, créant un slogan que Mussolini reprendrait quasi à la lettre vingt-cinq ans plus tard, à l'occasion d'une nouvelle et plus retentissante conquête impériale, l'occupation de l'Éthiopie.

3. Benito Mussolini, *Opera omnia a cura di E. et D. Susmel*, t. III, Florence, La Fenice, 1952, p. 190 (17 septembre 1910).





Jusque dans les obscures et incertaines arrière-boutiques académiques où prenait forme l'histoire « scientifique » de la Rome antique, la « geste libyenne » représentait un point de non-retour. Ettore Pais, qui dans les années 1920 et 1930 fournira au régime fasciste une version officielle appréciée de l'histoire de la Rome antique, dit en 1911, s'adressant aux plus prestigieux savants italiens réunis en congrès, que la nation italienne existait avant tout dans son histoire et que cette histoire avait commencé avec la civilisation romaine : « Et justement en ces journées, reprenant sur les côtes de l'Afrique septentrionale une partie de ces terres que leurs aïeux avaient rendues florissantes et civilisées, ils recommencent une nouvelle période de leur histoire<sup>4</sup>. »

Puis il y eut la guerre et Mussolini, les habits du révolutionnaire quittés (du moins du révolutionnaire socialiste), se mit à regarder Rome avec d'autres yeux. Pour formuler le discours du fascisme, il s'appropriait des matériaux – mots, symboles, gestes – liés en bonne part à l'histoire de la Rome antique. Le salut avec le bras droit levé et la main tendue, abondamment illustré dans la statuaire romaine, changeait de sens et de fonction selon les circonstances ; dans l'utilisation fasciste il se rigidifiait pour signifier « une appartenance politique empreinte de martialité<sup>5</sup> ». La Marche sur Rome en octobre 1922 (que la propagande du régime racontera ensuite comme la réédition de la traversée du Rubicon par César ou d'un autre « coup d'État » célèbre, celui de Sylla, en 81 av. J.-C.), alors qu'elle faisait écho au slogan garibaldien – « Ou Rome ou la mort ! » –, tenait beaucoup de la conquête barbare, quasi du viol. Même si on réserva ensuite à la victime, après son rachat, un destin glorieux.



## **Le salut avec le bras droit levé et la main tendue, abondamment illustré dans la statuaire romaine, changeait de sens et de fonction selon les circonstances.**

C'est probablement Ettore Pais qui écrivit le discours « Rome antique sur la mer » que Mussolini prononça en 1926 devant des professeurs et des étudiants de l'université pour étrangers de Perugia (Pérouse). En ces années, l'illustre historien s'était déjà depuis longtemps aligné sur le nouveau discours mussolinien, et, fort de cela, il était engagé dans une furibonde lutte académique pour la conquête de la chaire d'histoire romaine de l'université La Sapienza. Dans le discours de Perugia, Mussolini ne s'aventura pas en références directes à l'actualité, voulant seulement affirmer que la

4. Cf. Luciano Marrocu, « Ettore Pais "sardo" », in Andrea Cannas, Tatiana Cossu et Marco Giومان (dir.), *Xenoi: immagine e parola tra razzismi antichi e moderni*, Naples, Liguori Editore, 2012, p. 358.

5. Andrea Giardina et André Vauchez, *op. cit.*, p. 215.



| CI-DESSUS | Mussolini faisant le salut fasciste devant une statue de Jules César, lors d'un discours à Rome en 1936.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Mussolini et Hitler devant *Pauline Borghèse en Venus Victrix* de Canova (1804-1808) à la Galleria Borghese, à Rome en 1938.

Rome antique avait fondé sa domination sur la mer. Une thèse qui fournira ultérieurement du matériel de propagande pour l'avancée coloniale.

Elle connut une première relance avec la « reconquête » des zones internes de la Libye, engagée *manu militari* au début des années 1930. Pour faire plier la résistance des Libyens, on dut utiliser l'aviation et mettre au point des techniques anti-guérilla sophistiquées. Mais l'arme décisive fut la ségrégation en masse de la population de la Cyrénaïque. La région comptait environ 200 000 habitants, mais on perdit la trace de 40 000 d'entre eux dans les camps de concentration fascistes. Omar el-Mokhtar, leader de la résistance libyenne, fut capturé et après un procès sommaire, le 16 septembre 1931, il fut pendu. Sur la Libye désormais « pacifiée », le régime fit résonner la grosse caisse de la « quatrième rive » (les trois autres étaient les rives tyrrhénienne, adriatique et ionienne) et de la *Mare Nostrum*, qui unissait fascisme, impérialisme africain et romanisme<sup>6</sup>.

6. Nicola Labanca, *Oltremare: storia dell'espansione coloniale italiana*, Bologne, Il Mulino, coll. « Biblioteca storica », 2002, p. 155.



## « Petite tête noire, tu seras romaine », chantait-on en Italie, pour donner suite au discours de Mussolini, annonçant le 9 mai 1936 l'entrée des troupes italiennes dans Addis-Abeba.

Du point de vue politique et militaire le « clou » de l'entreprise coloniale du fascisme fut en 1935 et 1936 l'agression contre l'Éthiopie. Avec l'occupation de l'Éthiopie, les vieilles fadaïses de l'Antiquité romaine s'unirent à des politiques racistes concrètes, qu'elles fussent d'assimilation ou d'extermination. « Petite tête noire, tu seras romaine », chantait-on en Italie, pour donner suite au discours par lequel Mussolini, annonçant du balcon de Piazza Venezia le 9 mai 1936 l'entrée des troupes italiennes dans Addis-Abeba, rassura le monde en déclarant que l'Italie fasciste agirait « dans la tradition de Rome, qui après avoir vaincu, assimilait les peuples à son destin<sup>7</sup> ». À un an de là, en mai 1937, l'armée coloniale procédait à l'exécution en masse (sans procès et sans même individualiser les condamnés) de plus de deux mille Éthiopiens, la plupart très jeunes.

L'expression la plus concrète de la manière dont le projet colonial et impérialiste put incorporer le mythe de Rome, de César et d'Auguste fut Via dell'Impero. Partant de Piazza Venezia sur laquelle donnent le palais homonyme et le monument à Victor-Emmanuel II, la nouvelle artère traversait les Forums, et finissait derrière l'arc de Titien et le Colisée. Qu'on puisse depuis Piazza Venezia parfaitement voir le Colisée faisait partie d'un projet scénographique, dont la réalisation fut rendue possible par la démolition sauvage des édifices qui recouvraient encore une partie des Forums. La symbolique sous-tendue par la nouvelle artère était par trop évidente, se centrant sur la continuité entre l'antique Empire romain et l'empire que Mussolini était en train de bâtir pour l'Italie de son temps. Pour lui donner encore plus de visibilité, le long de Via dell'Impero, près du Colisée, sur les murs de la basilique de Maxence, trois grandes plaques de marbre illustraient les différentes phases d'expansion de la Rome antique. Ce n'est pas un hasard si la dernière de ces plaques fut posée en 1936, juste au moment de l'occupation de l'Éthiopie.

Via dell'Impero fut inaugurée en 1932 par Mussolini, monté sur un cheval et en uniforme de la milice fasciste. Cette utilisation théâtrale de Via dell'Impero ne signifiait pas que ses concepteurs voulaient la priver de sa fonction d'importante voie de circulation pour le trafic urbain grandissant. Au contraire, le double usage qui en fut fait dès le début visait à illustrer le caractère tout autre que nostalgique du culte de Rome.

---

7. Benito Mussolini, *Opera omnia a cura di E. e D. Susmel*, t. XXVII, Florence, La Fenice, 1954, p. 268.

*Excavating Modernity*<sup>8</sup>, un essai récent sur l'utilisation des vestiges du passé romain dans l'Italie fasciste, souligne le caractère dynamique et moderne qu'elle prit. Il soutient, avec abondance de sources, que la réévocation et la valorisation du passé impérial de Rome furent partie intégrante d'un projet culturel organique pensé pour le contemporain et projeté vers le futur. À la lumière de cette interprétation, le Mussolini «urbaniste» apparaît finalement tout autre que passéiste. Ce que peuvent démontrer, entre autres, des paysages urbains caractéristiquement fascistes et en même temps modernes, comme ceux de l'EUR et des villes nouvelles les plus significatives (surtout Latina et Carbonia, en Sardaigne) qui naquirent durant la dernière saison du régime.



**« A-t-on déjà vu l'agneau devenir loup ?  
La race italienne est une race de moutons.  
Dix-huit ans ne sont pas suffisants  
pour la transformer. Il en faudrait  
cent quatre-vingts et peut-être même  
cent quatre-vingts siècles. »** *Benito Mussolini*

Moins riche d'initiatives, la décennie précédente fut caractérisée en revanche par la nécessité de conquérir des classes et des groupes sociaux disposés alors à n'offrir au régime qu'une adhésion passive. La rhétorique de la romanité, avant de devenir part intégrante de l'idéologie fasciste, avait été un élément porteur de l'éducation, avant tout scolaire, des classes moyennes italiennes. Il s'agissait cependant de matériaux culturels usés, qui fleuraient le XIX<sup>e</sup> siècle, peu adaptés dans la formulation qu'ils connaissaient jusqu'alors à une politique qui entendait être innovante et dynamique. « S'il est vrai que le fascisme – a écrit Romke Visser –, avec son culte du passé romain, intégra des points de vue traditionnellement conservateurs à l'intérieur de sa perspective idéologique, cela peut offrir quelques explications sur le consentement d'hommes politiques et intellectuels de droite, qui dura de la fin des années 1920 jusqu'à l'alliance avec l'Allemagne nazie<sup>9</sup>. » Par rapport à une tradition culturelle depuis toujours présente dans les classes moyennes italiennes, la contribution spécifique du fascisme fut de la réélaborer en la mettant au service des projets de formation de l'« homme nouveau » fasciste. Qui aurait dû être – et c'est le problème – avant tout colonialiste et impérialiste. Mais ce ne fut pas le cas.

8. Joshua Arthurs, *Excavating Modernity: the Roman Past in Fascist Italy*, Ithaca, Cornell University Press, 2012.

9. Romke Visser, « Fascist Doctrine and the Cult of the "Romanità" », in *Journal of Contemporary History*, n° 27, janvier 1992, p. 10.

Si Mussolini avait offert aux Italiens un empire colonial plus durable, peut-être auraient-ils accepté de jouer avec conviction le rôle de l'*Herrenvolk*. Mais il devint vite clair que ce qu'offrait le Duce n'était pas un empire millénaire mais une défaite pleine d'ignominie. La désillusion fut réciproque. Au fur et à mesure que la guerre avançait et que la défaite devenait plus proche, Mussolini dut prendre acte que les Italiens n'étaient pas de la trempe des légionnaires romains, et qu'en tout cas ils n'étaient pas comme il l'aurait voulu. Même Michel-Ange, écrivit-il, n'aurait rien pu faire si au lieu du marbre il avait eu de l'argile : « A-t-on déjà vu l'agneau devenir loup ? La race italienne est une race de moutons. Dix-huit ans ne sont pas suffisants pour la transformer. Il en faudrait cent quatre-vingts et peut-être même cent quatre-vingts siècles<sup>10</sup>. »

*Traduit de l'italien par Marc Porcu.*

---

10. Emilio Gentile, *op. cit.*, p. 248-249.

**Luciano Marrocu** est historien, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Cagliari (Sardaigne) et auteur de romans policiers situés dans l'Italie fasciste, notamment *Fáulas : une enquête de l'inspecteur Serra* (trad. M. Porcu, La Fosse aux Ours, 2008) et *Debrà Libanòs* (trad. M. Porcu, La Fosse aux Ours, 2010) qui a lieu à Addis-Abeba en 1937.

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**29 juillet 1883** | Naissance de Benito Mussolini.

**1911** | L'Italie conquiert la Libye contre l'Empire ottoman; elle devient une colonie de peuplement.

**1912** | Mussolini dirige le journal socialiste *Avanti!*. Il est expulsé du Parti socialiste italien en 1914.

**1919** | Mussolini crée les Faisceaux de combat.

**1921** | Création du Parti national fasciste.

**1922** | Marche sur Rome : des milliers de Chemises noires envahissent la capitale; le 29 octobre, le roi Victor-Emmanuel III nomme Mussolini chef du gouvernement.

**3 janvier 1925** | Mussolini instaure la dictature.

**1926** | Discours à Tripoli sur la prééminence de la civilisation romaine sur la mer, la *Mare Nostrum*; deuxième campagne de Libye; répressions et déportations massives en camps de concentration des Libyens.

**16 septembre 1931** | Le chef des rebelles, Omar el-Mokhtar, est pendu publiquement, devant 20 000 Libyens.

**1932** | Ouverture officielle de Via dell'Impero à Rome.

**Octobre 1935-mai 1936** | Conquête de l'Éthiopie; le 9 mai, proclamation de l'empire italien sur l'Éthiopie.

**24 juillet 1936** | Mussolini envoie des troupes en Espagne, avec l'accord de Hitler, pour soutenir la tentative de coup d'État militaire de Franco.

**1937** | Début des politiques racistes en Éthiopie; des milliers d'Éthiopiens sont massacrés en représailles de l'attentat contre le maréchal Graziani.

**Mars 1938** | Lois raciales fascistes en Italie.

**1938-1939** | Colonisation accrue de la Libye, intégrée au territoire métropolitain du royaume d'Italie.

**6 mai 1939** | Mussolini signe le pacte d'Acier avec Hitler.

**10 juin 1940** | L'Italie déclare la guerre à la France et la Grande-Bretagne.

**5 mai 1941** | Libération d'Addis-Abeba par la campagne d'Afrique de l'Est gagnée par les Alliés.

**25 juillet 1943** | Le Grand Conseil du fascisme démet Mussolini de ses fonctions; il est arrêté et emprisonné.

**23 septembre 1943** | Il est libéré par les Allemands

et crée en exil le Parti fasciste républicain sous contrôle allemand.

**28 avril 1945** | Mussolini est capturé par le comité italien de résistance « Les Volontaires de la liberté » et exécuté.

**10 février 1947** | L'Italie, devenue républicaine, renonce à ses droits sur la Libye.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Pierre Milza, *Mussolini*, Paris, Fayard, 1999.

Nicola Labanca, *Oltremare: storia dell'espansione coloniale italiana*, Bologne, Il Mulino, coll. « Biblioteca storica », 2002.

Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme?: histoire et interprétation*, trad. P.-E. Dauzat, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004.

Emilio Gentile, *Fascismo di pietra*, Rome, Laterza, 2007.

Andrea Giardina et André Vauchez, *Il mito di Roma: da Carlo Magno a Mussolini*, Rome, Laterza, 2008.

Andrea Giardina et André Vauchez, *Rome, l'idée et le mythe: du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Fayard, 2008.

Joshua Arthurs, *Excavating Modernity: the Roman Past in Fascist Italy*, Ithaca, Cornell University Press, 2012.



# Federico García Lorca

(1898-1936)

Le poète connut une vie brève, tragique et solaire dans les feux de Grenade. Contre une Espagne corsetée, il chercha dans le *cante jondo* – byzantin, hindou, gitan, arabe, juif – le chant profond de l'Andalousie. Musique des pays de la peine, cri de la vie devant la mort, sanglot des âmes perdues.



ALBERT BENSOUSSAN

On ne saurait séparer le poète et dramaturge Federico García Lorca de son Andalousie natale et du *cante jondo*. Lui qui est né dans la Vega et a passé sa jeunesse à Grenade – où il sera arrêté et assassiné – a très vite réagi contre cette ville investie par une bourgeoisie traditionnelle et bien-pensante, qu’il considérait, ainsi qu’il le déclara, comme « la pire bourgeoisie d’Espagne<sup>1</sup> ». Lorca préféra très tôt se tourner vers le monde gitan massé dans le haut quartier de l’Albaicín et le dédale montueux du Sacromonte, avec la même irrésistible fascination qu’éprouvait son aîné et ami Manuel de Falla, dont la partition *L’Amour sorcier* allait bientôt faire le tour de la terre.

---

---

## Il y a aussi une petite taverne sous les murs de l’Alhambra, où Federico se laisse envoûter par le *cante jondo* du propriétaire et de son fils, guitariste flamenco. Dans le public, il retrouve, en quête d’inspiration, Manuel de Falla.

En fils choyé de l’élite agricole de la Vega, Federico n’a pas manqué d’explorer des marges où déployer ses ailes d’oiseau rebelle : tantôt il se tourne vers l’hypothétique origine juive de sa mère doña Vicenta Lorca, tantôt, et plus encore, il va chercher du côté de la veine gitane de son sang andalou. Il s’agit, bien entendu, d’une posture intellectuelle et artistique qui ne tarde pas à alimenter son œuvre poétique pour en forger les deux piliers que sont le *Poème du Cante jondo*, en 1922, et le *Romancero gitan*, en 1928. Après quoi, lassé d’être réduit à cette seule identité gitane, au demeurant usurpée, et à cet « andalousisme » qui à la longue semblera l’excéder, il tournera la page... tout en restant andalou jusqu’à la moelle, notamment dans son théâtre (*Noces de sang*, *Yerma*, *Doña Rosita* et *La Maison de Bernarda Alba*). Mais pour le moment, en pleine fièvre juvénile, aux côtés de ses amis de l’Alameda, ce café d’artistes à Grenade, il exalte les guitares et les chants de l’univers flamenco, ce folklore andalou qu’avec la complicité de Manuel de Falla, il s’applique à réinventer. Consignant scrupuleusement dans un petit carnet les paroles et les notes, il recueille cette tradition orale, dont on peut apprécier la qualité dans le seul disque que nous ait légué Federico, où il accompagne au piano la voix de la Argentinita.

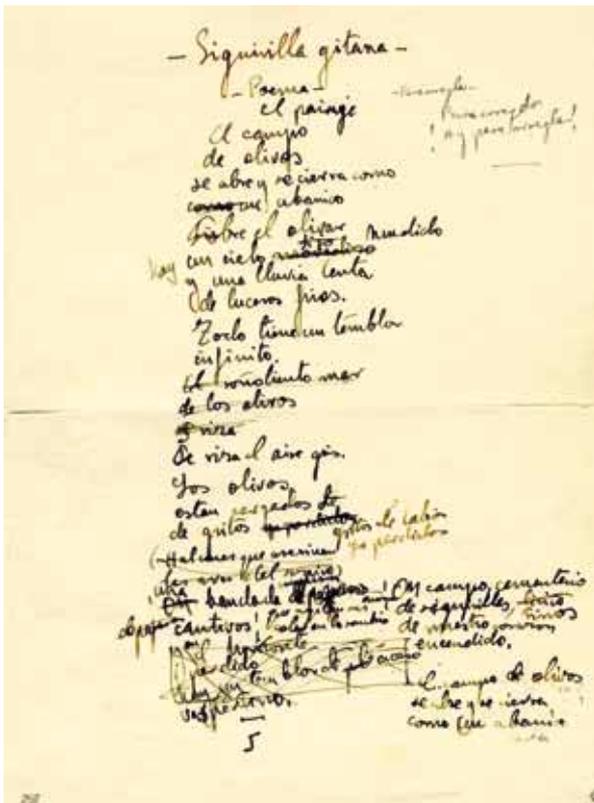
Ces chansons andalouses, Federico les avait apprises des lèvres de son père et de sa tante Isabel, qui savaient si bien les fredonner en s’accompagnant à la guitare.

---

1. Tous les poèmes cités sont extraits de Federico García Lorca, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981 (divers traducteurs).



| CI-DESSUS | Federico García Lorca (assis à droite) avec Manuel de Falla (troisième en partant de la droite), Adolfo Salazar et Ángel Barrios dans les souterrains de l'Alhambra à Grenade vers 1922.  
| PAGE PRÉCÉDENTE | Federico García Lorca à Grenade en 1919.



| À GAUCHE | Manuscrit du poème de Lorca, *La Siquirilla gitana, el paisaje*.  
 | À DROITE | Première édition de *Poema del Cante jondo* de Federico García Lorca, 1931.

En 1921, il y a aussi une petite taverne sous les murs de l'Alhambra, où Federico se laisse envoûter par le *cante jondo* du propriétaire et de son fils, guitariste flamenco. Dans le public réduit qui se rassemble là chaque soir, il retrouve, en quête d'inspiration, Manuel de Falla, un Andalou de Cadix installé à Grenade en 1920 dans une de ces maisons blanches sur les hauteurs qu'on appelle un *carmen*. Lorca, attentif aux chansons populaires et à ce folklore dont la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a fait un impératif culturel – qu'on songe aux frères Grimm, en Allemagne, et à leur impact dans toute l'Europe –, est à l'affût de la moindre *copla* et du moindre accord de guitare capable de briser le canon de la musique occidentale. Il sait qu'il tient là un patrimoine original qu'il se doit d'exploiter et de diffuser. Il s'attellera à cette double tâche, soucieux d'abord de faire connaître les trésors de la culture andalouse, puis d'y puiser une inspiration poétique.

C'est au cours de ces soirées musicales que naît le grand projet d'organiser un « Concours du *cante jondo* » qui aura lieu les 13 et 14 juin 1922 à Grenade, pour la Fête-Dieu, dans le décor grandiose de l'Alhambra. L'initiative semble en revenir conjointement à Lorca et à de Falla. Ce dernier, bercé dans son enfance par les chants andalous,

a, dès 1905, situé à Grenade son opéra *La Vie brève*, et dans les jardins du Generalife la première de ses *Nuits dans les jardins d'Espagne* en 1915. Le musicien a vingt-deux ans de plus que Federico, mais cela n'empêche en rien qu'une amitié profonde et une complicité musicale et artistique s'établissent entre eux. Manuel de Falla fait publier une brochure d'information sur le *cante jondo* en prélude à la fête, et Lorca, pour sa part, donne au Centre artistique de Grenade, le 19 février 1922, une substantielle conférence intitulée : « Importance historique et artistique du chant primitif andalou appelé *cante jondo* ».



## Ce que retient d'emblée Federico de ce *cante jondo* qui le fascine tant, c'est le dépouillement verbal et l'urgence du cri. Avant le dire est le cri, toujours aigu, haut perché qui rassemble l'auditoire.

Federico distingue le *cante jondo* du flamenco, ce dernier étant l'appellation d'un genre musical moderne, à ses yeux dégradé, alors que le *cante jondo* serait une forme pure puisant à plusieurs sources : le chant byzantin introduit par l'Église espagnole aux temps wisigothiques, la musique hindoue rapportée par les Gitans, la musique arabe qui a accompagné sept siècles de présence sarrasine en Espagne. Bref, l'Andalousie a été le creuset de ces rencontres qui ont abouti à cette forme musicale inédite et originale.

Dans la fièvre des préparatifs du concours, Lorca écrit en quinze jours l'un de ses textes les plus fulgurants, un ensemble de vers brefs et inspirés qu'il intitule *Poème du Cante jondo*, publié beaucoup plus tard, en 1931, mais rédigé là, à Grenade, hâtivement. Ce que retient d'emblée Federico de ce *cante jondo* qui le fascine tant, c'est le dépouillement verbal et l'urgence du cri. Pas de chant flamenco qui ne débute par un *ay* prolongé, modulé, orné de fioritures – moins une plainte, comme cette prononciation « aïe » tendrait à le faire croire, qu'une façon de lancer la voix. Avant le dire est le cri, toujours aigu, haut perché, qui rassemble l'auditoire autour du chanteur, et le saisit, le subjugue, le paralyse, le préparant ainsi à percevoir le message délivré. Comment s'étonner alors que le premier texte qui ouvre le *Poème du Cante jondo* répète en alternance le refrain suivant :

« Ah, l'amour  
Qui s'en fut sans retour !  
Ah, l'amour  
qui s'en fut dans les airs ! »

Mais l'on doit entendre non pas « ah » mais *ay* à l'espagnole. Ce premier texte, intitulé « Petite ballade des trois rivières », oppose la majesté du Guadalquivir aux deux rivières de Grenade, le Genil et le Dauro, charriant « l'une du sang, l'autre des larmes ». Vision pour le moins étrange et prémonitoire du poète qui, quinze ans plus tard, sera saigné par les soldats franquistes au pied d'une fontaine nommée Ainadamar – *'aïn adamar* signifiant en arabe « source des larmes ».

Cette poésie qui cherche à exprimer l'essence de l'âme andalouse campe d'abord un paysage : orangers et oliviers, lauriers roses ou cyprès, et voilà pour la profusion ; « sable du Sud brûlant » assoiffé de camélias blancs, « horizon sans lumière » et voiles noirs, et voilà pour l'aridité. C'est en fait l'âme du poète qui se projette : Federico est tout à la fois cet homme exubérant, débordant de vie, de chaleur et d'enthousiasme, séducteur, et cet adolescent tourmenté, introverti, fasciné par son impuissance, qui va exalter jusqu'à l'ivresse son propre dénuement et l'aridité de son corps sous le portrait de ces femmes promises à la stérilité ou au cloître dont il peuplera son théâtre.



## **Le *cante jondo* traduit « l'Andalousie de la plainte », exprimée dans ce « silence ondulé » qui court dans les vallées ou sous les doigts du guitariste dans « le sanglot de la guitare ».**

Ce *cante jondo* qu'il magnifie traduit d'abord ce qu'il appelle « l'Andalousie de la plainte », exprimée dans ce « silence ondulé » qui court dans les vallées ou sous les doigts du guitariste dans « le sanglot de la guitare ». Federico prend des cours de guitare. Il sait qu'il a cet instrument et cette musique dans les gènes. Lui, dont les jambes sont si gourdes et la démarche maladroite, a une agilité étonnante dans les mains, et ses doigts courent aussi vite sur le clavier du piano que sur le manche d'une guitare. Serré entre ses cuisses, l'instrument qu'il caresse est cette femme gitane inaccessible qui lance son cri, la *saeta*, comme une flèche au passage du Christ des Souffrances. Tout comme l'Église espagnole exhibe la Vierge des Douleurs le cœur percé de sept glaives, Lorca voit et tient là ce « cœur blessé par cinq épées », ces cinq doigts brutaux qui arrachent tant de plaintes et de larmes à l'instrument emblématique du flamenco.

Le Gitan est perçu comme cet homme venu d'un pays lointain, l'Inde, qu'il aurait traversée poursuivi par l'implacable sabot des coursiers mongols, ainsi que l'Égypte qui lui donna son nom – *Gitano* vient d'*Egiptano*, « l'Égyptien ». Et Lorca se plaira à voir en Manuel Torre, le génial interprète du *cante jondo* de son temps à qui



**GRANADA**  
CORPUS CHRISTI 1922  
CONCURSO DE  
"CANTE JONDO"  
(CANTO PRIMITIVO ANDALUZ)

Subvencionado por el Excmo. Ayuntamiento de Granada y organizado por el Centro Artístico y Literario

Que se celebrará en las noches del 13 y 14 de Junio en la Placeta de S. Nicolás del Albayzín

Sesiones de prueba eliminatoria los días 10, 11 y 12 del mismo mes

**8.500 pesetas de premios**

Para más informes e inscripciones: *Secretaría del Centro Artístico — Granada*

**CONSULTESE LA CONVOCATORIA**

NOTA.—Se avisa a los que deseen prepararse para el concurso, que desde el día 7 de Mayo estará abierta la Escuela gratuita de "Cante jondo", todos los días de ocho a diez de la noche. Para la inscripción dirigirse a la Secretaría del Centro Artístico.

Editorial Espasa. Manuel Pazo, s. d. d. Granada

Affichette du premier concours de *cante jondo* organisé à Grenade par Lorca et de Falla en 1922.

il dédiera ses «Vignettes flamencas», un artiste «de la souche des Pharaons». Que de mystères dans ce nom de «gitan», que de destins et de drames! Alors oui, la guitare «pleure pour des choses lointaines» et «le Gitan évoque / des pays lointains», car ces «sombres archers» qui marchent sur Séville lors des processions de Semaine sainte «viennent des lointains / pays de la peine».

Ces terres reculées composent l'univers intérieur du poète, tel qu'il s'exprime à travers les quatre formes majeures du *cante jondo*: La *siguirilla* d'abord, cette Gitane qu'on appellera peut-être la Faraona, qui s'avance, aveugle et somnambule, sur «ce rythme sans tête», vers le désert de sa voix cassée, vers le silence, «parmi des papillons noirs» qui sont ces musiciens interprétant en grand deuil les tourments de «la vie brève», chère à de Falla. Puis vient la *solea*, la solitude qui, «poignard, / comme un rai de soleil / incendie les terribles / ravins»: «Non, ne me le plante pas, non» (*no me lo claves, no*), hurle le poète poursuivi par l'arme assassine – qui finira par l'atteindre trois lustres plus tard – ou par l'orpheline larme, tandis qu'explorent, en fin de nuit et de cauchemar, les «cloches du point du jour / à Grenade», telles que les fait son-

ner Manuel de Falla aux dernières mesures de *L'Amour sorcier*. La troisième figure du *cante jondo* est cette *saeta*, cette « flèche », ce cri qui surgit, aigu et perforant, au passage de la Vierge dont on a tué le fils – « Christ brun / passé / du lys de Judée / à l'œillet d'Espagne ». Vient enfin la *petenera*, qui représente la femme andalouse par excellence, gitane, morisque et juive : « Où vas-tu, belle Juive ? » chante la *copla* populaire. « Je vais à la recherche d'un Rebeco / qui se trouve à la synagogue... » Nul doute que ce passé lointain, révolu, nostalgique fascinait l'âme de l'enfant de la Vega. Alors, dans ce rythme malaguène surgit des cordes de la guitare, « le sanglot des âmes / perdues / s'échappe de sa bouche / ronde ». Et puis la *Petenera*, archétype de la Gitane, se meurt... Pas une fête gitane qui n'évoque son enterrement : « Dans les tours / jaunes / tinte le glas [...] / Le vent dans la poussière / forme des proues d'argent. »

Federico, à l'égal de Manuel de Falla, nous livre ici, dans ces pages brèves, intenses, brûlantes, une Andalousie exemplaire et mythique dont il nourrira bientôt sa poésie la plus accomplie, la plus justement célèbre, qu'il définit comme « une œuvre populaire et tout à fait andalouse ». Dans le *Romancero gitano*, à cent lieues de l'imagerie joyeuse de la *fiesta gitana*, nous trouvons une petite Gitane qui a peur du vent, vilain satyre qui lui soulève la jupe et la poursuit « avec une épée brûlante » ; une sainte nonne gitane recluse et résignée dont la beauté s'exalte comme sur une image pieuse serrée dans un missel ; un jeune Gitan beau comme un dieu, qui sera arrêté, puis qui mourra dans une rixe ; et par-dessus tout, un corps de feu, celui d'une femme possédée par un Gitan d'honneur, comme un instrument de musique dont lui seul saura jouer. Sans omettre le prodigieux poème biblique « Thamar et Amnon », qualifié de « judéo-gitan » par l'auteur, qui déchaîne un fauve impérieux, un tigre écumant de feu, cet Amnon possédé par le désir de sa sœur qui lui apparaît chantant sur la terrasse, nue et désirable. Le tout baignant dans une clarté somnambule et verte : « L'ombre autour de la ceinture / elle rêve à son balcon, / chair verte, verts cheveux / avec des yeux d'argent froid. » Et c'est l'accomplissement de son rêve. Rêve lorquien et andalou.

**Albert Bensoussan**, professeur agrégé d'espagnol, est romancier et traducteur. Il est notamment l'auteur d'une biographie de Federico García Lorca (Gallimard, 2010).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**5 juin 1898** | Naissance à Fuente Vaqueros près de Grenade.

**1909** | La famille s'installe à Grenade.

**1914-1918** | Études à la faculté de lettres de Grenade; apprend le piano et la guitare, fréquente le café L'Alameda; nombreux voyages en Espagne (Andalousie, Castille, Galice).

**1919** | S'installe à Madrid où il demeurera jusqu'en 1928.

**1920-1921** | Création à Madrid de sa première pièce, *Le Maléfice de la phalène* et publication de son premier recueil poétique, le *Livre de poèmes*; rencontre Manuel de Falla lors d'un de ses fréquents séjours à Grenade.

**1922** | Organise un concours de *cante jondo* à Grenade avec Manuel de Falla; rédige son *Poème du Cante jondo* (publié en 1931).

**1923** | Obtient sa licence de droit à l'université de Grenade; rencontre Dalí à Madrid.

**1924-1928** | Intense activité poétique et théâtrale; se lie d'amitié avec Jorge Guillén et Rafael Alberti; fréquents séjours à Figueras et Cadaqués chez les Dalí.

**1928** | Publication du *Romancero gitan* à Madrid.

**1929-1930** | Voyage à New York, d'où il rapportera son *Poète à New York*; et à Cuba.

**1932** | Se lance dans l'aventure de « La Barraca », théâtre itinérant qu'il dirige; tournée à travers toute l'Espagne.

**1933-1935** | Création à Madrid de *Noces de sang*, *Yerma*, *Doña Rosita*.

**1935** | Signe, avec plusieurs intellectuels espagnols, un manifeste antifasciste.

**18 juillet 1936** | Soulèvement militaire contre la République.

**16 août 1936** | Est arrêté puis exécuté (le 19) au ravin de Viznar à Grenade; la plus grande partie de son œuvre sera publiée et représentée après sa mort.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

**Œuvres de Federico García Lorca**  
*Œuvres complètes*, t. I: *Poésie, prose, correspondance*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981.

*Œuvres complètes*, t. II: *Théâtre, interviews et déclarations*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1990.

**Sur Federico García Lorca**  
François Nourissier, *Lorca*, Paris, L'Arche, coll. « Les Grands Dramaturges », 1955.

André Belamich, *Lorca*, Paris, Gallimard, 1962.

Claude Couffon, *À Grenade, sur les pas de García Lorca*, Paris, Seghers, 1962.

Marie Laffranque, *Lorca*, Paris, Seghers, coll. « Théâtre de tous les temps », 1966.

Marcelle Auclair, *Enfances et mort de García Lorca*, Paris, Seuil, 1968.

Michèle Ramond, *La Question de l'autre dans Federico García Lorca*, Toulouse, Eché, 1986.

*Le Magazine littéraire*, n° 249: *Federico García Lorca*, janvier 1988.

Ian Gibson, *Federico García Lorca: une vie*, trad. F. et X. du Sorbier, Paris, Seghers, coll. « Biographies », 1990.

Claude Esteban, préface et traduction de *Romancero gitan et Poème du chant profond*, Paris, Aubier, coll. « Domaine hispanique bilingue », 1995.

Martín Eutimio, *Federico García Lorca: un messianisme humaniste*, Paris, Ellipses, coll. « Les Essentiels de littérature espagnole », 2007.

Albert Bensoussan, *Federico García Lorca*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Biographies », 2010.

Ian Gibson, *Le Cheval bleu de ma folie: Federico García Lorca et le monde homosexuel*, trad. G. Iaculli, Paris, Seuil, 2011.



# Taha Hussein

(1889-1973)

**Il était l'Égyptien par excellence, père de la littérature arabe moderne, opiniâtre artisan de l'éducation de son peuple, nourri d'humanisme hellénique. Le sort l'avait fait aveugle, mais il voyait loin et haut, vers le « Levant de la sagesse », sur les sommets de l'Acropole...**



AMINA TAHA-HUSSEIN OKADA



| CI-DESSUS | Taha Hussein avec son épouse Suzanne et son fils, au Caire, vers 1950-1952.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Taha Hussein sur l'Acropole en 1947.

« Le désert nous a déjà tout donné. Il conviendrait de tourner un peu le dos à ses sables pour regarder du côté des vagues de la Méditerranée, qui ont beaucoup à nous apporter<sup>1</sup> », aimait à répéter Taha Hussein. Toute sa vie, celui que Jacques Berque appelait l'« Égyptien par excellence<sup>2</sup> » ne cessera de franchir, en esprit et en pensée, une rive et l'autre de la Méditerranée, refusant de n'y voir que la seule « mer des Roum » des anciens géographes arabes – appellation renvoyant à un long passé de conflits et d'affrontements entre les peuples de l'islam et la chrétienté – pour la considérer bien plutôt comme la *Mare Nostrum* de tous ses peuples riverains. À tous ceux – et ils ne manquèrent pas ! – qui lui reprochaient cette filiation méditerranéenne, il répliquait avec l'indulgente ironie dont il était coutumier : « Pourquoi cette panique toutes les fois que la Méditerranée est mentionnée ? C'est notre mer autant que la leur, ou bien en êtes-vous vraiment arrivés à penser que c'était un lac romain ? La Méditerranée n'est pas une

1. Cité par Philippe Cardinal dans sa préface à la traduction française du roman de Taha Hussein *Adib ou l'Aventure occidentale* (trad. A. et M. Taha-Hussein, Paris, Clancier-Guénéaud, coll. « Archipels », 1988, p. 12).

2. Taha Hussein, *Au-delà du Nil*, textes choisis et présentés par J. Berque, trad. M. Hayek, A. Louca, A. Miquel, J. Berque et al., Paris, Gallimard / Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient », 1977, p. 9.

barrière, mais un pont entre les civilisations. Nous sommes liés à la Grèce, à l'Italie et à la France comme elles sont liées à nous... Nous les avons influencées et elles nous ont influencés. Il est naturel de maintenir ces liens<sup>3</sup>.» Ces liens, jugés par lui « naturels », car historiquement et géographiquement fondés, Taha Hussein s'emploiera sa vie durant à les ranimer et à les revivifier, choisissant de devenir pour son peuple – selon l'heureuse formule de Jacques Berque – « le transmetteur du legs occidental creusé jusqu'aux racines helléniques et romaines<sup>4</sup> » et conviant inlassablement ses compatriotes à retrouver en eux le fécond héritage de la sagesse et de la beauté méditerranéennes.



**« La Méditerranée n'est pas une barrière, mais un pont entre les civilisations. Nous sommes liés à la Grèce, à l'Italie et à la France comme elles sont liées à nous... Nous les avons influencées et elles nous ont influencés. »** *Taha Hussein*

Les affinités de Taha Hussein avec la Méditerranée et, partant, avec le modèle grec qui en est indissociable, s'affirment dès son retour en Égypte en 1919, au terme de fécondes années d'études en France, à Montpellier et à Paris<sup>5</sup>. Ainsi que l'a montré Abdelrashid Mahmoudi dans son ouvrage de référence sur l'éducation de Taha Hussein<sup>6</sup>, cette conviction d'une culture universelle prenant sa source dans la Grèce ancienne et englobant l'Égypte et le Proche-Orient – que Abdelrachid Mahmoudi définit comme « l'humanisme hellénique » de Taha Hussein – est le fruit pleinement assumé de l'enseignement classique qu'il reçut à la Sorbonne, où il étudia l'histoire de la littérature grecque avec Alfred Croiset, l'histoire grecque avec Gustave Glotz, l'histoire romaine avec Gustave Bloch et l'histoire de Byzance avec Charles Diehl. L'enseignement de ces maîtres éminents amena Taha Hussein à la conviction que la Grèce ancienne avait joué un rôle central et unificateur dans le monde méditerranéen et donné naissance à une culture pouvant être tenue pour universelle. Nommé professeur

3. Dans un entretien publié par la revue *El-Thaqafa el-Arabiya*; cité par Bruno Ronfard, *Taha Hussein : les cultures en dialogue*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Témoins d'humanité », 1995, p. 122.

4. Jacques Berque in *Au-delà du Nil*, *op. cit.*, p. 27.

5. Sur ces années d'études en France, voir le récit qu'en fait Taha Hussein lui-même dans *La Traversée intérieure*, trad. G. Rocheblave, préface d'Étiemble, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1992.

6. Abdelrashid Mahmoudi, *Tâhâ Husain's Education: from the Azhar to the Sorbonne*, Londres, Curzon, 1998. Voir également Luc Barbulesco, « L'Itinéraire hellénique de Tâhâ Husayn », in *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 95-98, avril 2002, p. 297-305 (article en ligne : [www.remmm.revues.org/237](http://www.remmm.revues.org/237)).

d'histoire ancienne à l'université du Caire, il s'emploiera dès lors à nourrir et à étayer cette foi en un « humanisme hellénique » par la rédaction, entre 1919 et 1925, d'importants ouvrages qui en sont la défense et l'illustration. En 1919, il publie des traductions de Sophocle et d'Euripide et des « Pages choisies du théâtre grec » ; en 1921, il traduit en arabe la *Constitution des Athéniens* d'Aristote, où il développe le rapport organique liant le monde arabe et l'hellénisme ; en 1925 enfin, dans « Les Guides de la pensée » (*Qadat el-fikr*), il donne à Homère, Socrate, Platon et Aristote la place qui leur revient de droit au panthéon des plus grands maîtres de la pensée et de l'intelligence humaines.

---

---

---

**« Si jamais il a subi quelque influence, l'esprit égyptien a subi celle de la Méditerranée et, s'il a eu des échanges heureux, de quelque nature qu'ils fussent, c'est avec les peuples méditerranéens. »** Taha Hussein

Mais c'est naturellement en 1938, avec la publication de « L'Avenir de la culture en Égypte » (*Mustaqbal el-Thaqafa fi Misr*)<sup>7</sup> – tout à la fois vibrant plaidoyer en faveur de la dimension méditerranéenne de l'Égypte, manifeste de la modernité arabe et « plan magistral de résurrection culturelle<sup>8</sup> » –, que Taha Hussein proclame haut et fort la vocation méditerranéenne de l'Égypte, qu'atteste et que fonde sa longue histoire depuis l'époque des pharaons : « L'esprit égyptien a pris contact d'un côté avec les pays du Proche-Orient. Ces contacts ont influé sur sa vie comme il a influé sur la leur. Il a pris contact d'un autre côté avec l'esprit grec depuis les premiers siècles de son histoire. Ce furent des rapports de collaboration, d'entente et d'échanges continus, organisés dans l'intérêt de l'art, de la politique et de l'économie... Si jamais il a subi quelque influence, l'esprit égyptien a subi celle de la Méditerranée et, s'il a eu des échanges heureux, de quelque nature qu'ils fussent, c'est avec les peuples méditerranéens<sup>9</sup>. » En soulignant ainsi les liens étroits unissant l'Égypte au monde gréco-latin, Taha Hussein applique très précisément à son pays la définition méditerranéenne qu'il reconnaît avoir trouvée chez Paul Valéry : « Le célèbre écrivain Paul Valéry a voulu un jour caractériser l'esprit européen en le ramenant à trois éléments : la civilisation grecque avec sa littérature, sa philosophie et ses arts ; la civilisation romaine

---

7. Taha Hussein, *The Future of Culture in Egypt*, trad. S. Glazer, Washington, American Council of Learned Societies, 1954.

8. Jacques Berque in *Au-delà du Nil*, *op. cit.*, p. 18-19.

9. Extrait cité et traduit par Saadeddine Bencheneb dans « Les Humanités grecques et l'Orient arabe moderne », in *Mélanges Louis Massignou*, t. I, Damas, Institut français d'études arabes, 1956, p. 196.



Vue du Caire, vers 1930.

pour le Droit et la politique; enfin le christianisme et son appel au Bien<sup>10</sup>. » Dans la définition méditerranéenne de l'Égypte proposée par Taha Hussein, c'est l'islam qui, naturellement, se substitue au christianisme et constitue la troisième composante de la trilogie – l'islam, ajoute Taha Hussein, « qui complète et confirme l'Ancien et le Nouveau Testament<sup>11</sup> ».

L'influence de Paul Valéry, pleinement assumée et revendiquée, ne saurait surprendre chez Taha Hussein, qui vouait à l'illustre poète français une profonde admiration. Les deux hommes, qui avaient en partage un même amour pour une Méditerranée hautement civilisatrice – creuset d'une culture commune depuis la plus haute Antiquité –, s'étaient rencontrés à diverses reprises dans les années 1930, à l'occasion de colloques ou de conférences, notamment à l'Institut international de coopération intellectuelle<sup>12</sup>.

---

10. Extrait cité et traduit par Luc-Willy Dehevels dans « Tâhâ Husayn et *Le Livre des jours*: démarche autobiographique et structure narrative », in *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 10 (article en ligne: [www.remmm.revues.org/236](http://www.remmm.revues.org/236)).

11. Taha Hussein, *The Future of Culture in Egypt*, *op. cit.*, p. 11.

12. À l'instar du Centre méditerranéen de Nice, dont l'administrateur dès 1933 fut Paul Valéry, Taha Hussein avait souhaité la création en Égypte d'un Centre d'études et de recherches méditerranéennes; voir Kania Chettouh, « Taha Hussein ou l'Exemple d'une rencontre culturelle », in *Annales du patrimoine*, n° 9, 2009 (article en ligne [www.anales.univ-mosta.dz/index.php/archives/120.html](http://www.anales.univ-mosta.dz/index.php/archives/120.html)).



Rue des Sœurs à Alexandrie  
en 1941, les enseignes  
des boutiques sont écrites  
en arabe et en français.



Si l'influence de Paul Valéry est prégnante dans l'inspiration méditerranéenne de Taha Hussein, celle d'Ernest Renan ne l'est pas moins – et tout particulièrement le Renan de la célèbre *Prière sur l'Acropole*. En 1947, de retour d'un voyage en Grèce et d'une visite mémorable sur l'Acropole d'Athènes, Taha Hussein entreprend de rédiger à son tour une *Prière sur l'Acropole*<sup>13</sup> – qu'il qualifie de « Levant de la sagesse ». Il n'est pas sans intérêt de noter que cette visite de l'Acropole survient relativement tard dans la vie de Taha Hussein, qui est alors âgé de 58 ans. Profitant d'une escale à Athènes, il se rend sur l'Acropole en compagnie de ses proches et de quelques amis et la découverte de ce haut lieu du génie grec, qui s'offre à lui comme une éclatante confirmation de ce à quoi il a toujours cru, lui inspirera une superbe méditation sur la naissance de la raison, de la liberté et de la démocratie : « La voiture s'est arrêtée au bas de l'Acropole. Au même instant, le ciel s'est déployé, la pluie s'est tue, quelques doux et tièdes rayons sont venus prévenir le nuage que le soleil souhaitait délicatement rendre visite à ce Levant de la sagesse. Avec lenteur, l'astre émergea dans sa majesté, et couvrit l'Acropole de sa lumière comme s'il l'étreignait d'un nostalgique amour. Pendant ce temps nous montions. Nous avons mobilisé nos esprits, nos sens, notre sentiment. Nous avons rompu nos liens avec le monde. Nous avons libéré nos âmes pour l'Acropole, amoureux d'en recevoir le message en notre vacance enchantée. Les deux heures que nous y avons passées nous ont duré comme trois siècles. »

Dans l'évocation de cette lente et grave ascension vers le Parthénon, la nature elle-même semble conspirer à l'émotion qui étreint Taha Hussein et ses compagnons : dans la splendeur du soleil de l'Attique enfin revenu, l'Acropole se révèle dans toute sa majesté et son intemporelle beauté. Cette irruption de la lumière et de la clarté déchirant le voile des nuages et de l'obscurité est naturellement chargée de plus d'un sens et de plus d'un symbole pour l'écrivain non-voyant qu'était Taha Hussein.

La visite – ou plutôt le pèlerinage – vers la « Colline inspirée » de l'Attique revêt dès lors pour Taha Hussein la forme d'un éblouissement, d'une révélation et d'une certitude dont il reviendra marqué à jamais et pour jamais enrichi, et dont porte témoignage sa *Prière sur l'Acropole*, écrite comme en écho à celle de Renan, mais un écho qui viendrait d'une autre rive de la Méditerranée que celle où se tenait le grand maître français. Il faudrait tout citer de ce texte admirable – et admirablement traduit en français par Jacques Berque dans *Au-delà du Nil* : le déploiement et le chatoiement poétique de la pensée, saisie dans ses inflexions et ses nuances les plus profondes et les plus délicates, tendue vers toujours plus de hauteur, de clarté et de lumineuse évidence, mais aussi la lente ascension du « pèlerin », bouleversé autant qu'exalté par tant de grandeur et de beauté, et intensément attentif à percevoir les voix venues du fond des âges qui parlent à ses oreilles – et cette lente ascension physique, jalonnée de nom-

---

13. Taha Hussein, « Prière sur l'Acropole », trad. J. Berque, in *Au-delà du Nil*, op. cit., p. 78-81 ; sur la *Prière sur l'Acropole* de Taha Hussein, voir également Pierre Brunel, « Taha Hussein et la France : quelques réflexions », in *Revue de littérature comparée*, n° 315, 2005, p. 311-325 (article en ligne : [www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2005-3.htm](http://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2005-3.htm)).

breuses stations, vers le sommet de la majestueuse Acropole, cime d'entre les cimes se dressant aussi haut que peut atteindre la pensée humaine, doit être également entendue comme une métaphore du cheminement, vers la raison et la sagesse, de l'homme gravissant obstinément les degrés qui l'arrachent à la terre et le conduisent à s'élever au-dessus de lui-même, à dépasser sa finitude, à s'affranchir du mal, de la laideur et de la médiocrité.



**« On eût dit que mon âme s'allégeait de son lourd fardeau. Ce fut au point que, parvenu au Parthénon, je me retrouvai l'âme légère, le cœur propre, de raison ferme et nette la conscience. »** *Taha Hussein*

« En ces trois siècles, sur cette parcelle de terre... » : par cinq fois, Taha Hussein rappelle le legs immense et inestimable de ces siècles féconds à l'humanité tout entière. Et cette insistante réitération semble épouser le rythme même de la marche obstinée du pèlerin montant vers l'Acropole, recueilli en lui-même et attentif aux seules voix éteintes qui parlent à son cœur et à son âme bien plus clairement que les voix charnelles de ses compagnons cheminant à ses côtés : « J'entendais les orateurs attiques les uns défendre le droit par de bons conseils, les autres égarer les foules par des mensonges. Et je voyais les théâtres et les acteurs de la tragédie porter l'homme au rang des dieux, tandis que ceux de la comédie le ravalaien au rang des animaux. J'entendais les dialogues de Socrate, je montais avec Platon jusqu'au cénacle suprême, je revenais avec Aristote à sa quête humble et sublime, j'assistais aux grands événements survenus loin d'Athènes, ou bien près d'elle ou jusque dans son cœur. Je voyais l'Assemblée de son peuple s'entretenir de tout cela. Certes elle s'abusait parfois, mais elle tenait toujours ferme à son droit d'être souveraine, de se gouverner, de gérer seule ses affaires, à l'exclusion de tout tyran. »

Et Taha Hussein de conclure, au terme de cette ascension régénératrice et libératrice : « Et moi qui avais laissé en Égypte tant de mal, de méchanceté, de péché ! N'en avais-je pas emporté quelque chose en sortant ? Eh bien quand j'arrivai au pied de l'Acropole, que je me mis à monter à petits pas, à respirer dans son air cette douceur, à humer dans sa brise cette odeur, à revivre cette grande histoire, je sentis que ce qui s'était collé à moi de mal, de méchanceté, de péché, s'évanouissait peu à peu. On eût dit que mon âme s'allégeait de son lourd fardeau. Ce fut au point que, parvenu au Parthénon, je me retrouvai l'âme légère, le cœur propre, de raison ferme et nette la conscience. »



Taha Hussein en train de dicter à sa fille, Beit Mery (Liban), 1943.

Taha Hussein ne retournera plus sur l'Acropole d'Athènes. Lorsqu'il revint en Grèce en mars 1951, à l'occasion d'un voyage officiel – la création d'une chaire d'arabe à l'université d'Athènes –, le temps lui manqua pour aller saluer une nouvelle fois ce « Levant de la sagesse », comme il l'eût sans doute souhaité. Il se rendit en revanche à Delphes où – comme le raconte son épouse Suzanne dans le récit de ses souvenirs, *Avec toi*<sup>14</sup> – il fut à l'écoute d'autres voix, venues confier d'antiques secrets à ses oreilles : « Le programme de ce séjour était si chargé que j'eus à peine le temps de revoir l'Acropole (et j'étais sans Taha). Nous y étions allés, heureusement, pendant une escale<sup>15</sup>. J'avais toujours le souvenir de fleurs écloses dans une flaque d'eau demeurée entre les dalles. Assurément, j'avais plus longuement regardé le Parthénon et les cariatides de l'Érechthéion, mais il n'est pas défendu de voir aussi les fleurs parmi les ruines. [...] Prestigieux voyage d'Athènes à Delphes. Sol vénérable de la Cadmée. [...] Qu'on imagine Taha à Delphes, transporté plus de deux mille ans en arrière, en plein dans ce monde hellénique qu'il a toujours aimé. Quand il se trouva dans le grand amphi-

14. Suzanne Taha-Hussein, *Avec toi. De la France à l'Égypte: «un extraordinaire amour»* (Suzanne et Taha Hussein, 1915-1973), notes et postface de Z. Weygand et B. Ronfard, préface d'A. Taha-Hussein Okada, Paris, Éditions du Cerf, coll. «L'Histoire à Vif», 2011, p. 206-207.

15. Il s'agit de la visite de 1947.

théâtre où, pour nous seuls, des danseurs en petites tuniques évoluèrent avec une grâce légère, je soupçonne qu'il n'écoula guère le bruit des pas, la musique ou les chants, et qu'il était, peut-être... avec la Pythie.»



**« J'ai toujours pensé que le sauvetage de la civilisation classique ne peut venir que de la collaboration avec l'arabe, puisque l'Occident et le Proche-Orient ont puisé leur civilisation à la source commune de l'hellénisme. »** *Taha Hussein*

Le 9 décembre 1948, Taha Hussein, qui se trouvait alors à Beyrouth pour la conférence générale de l'Unesco, déclarait dans une interview publiée dans *L'Orient* : « Je ne serai tranquille que lorsque je verrai une collaboration honnête et sincère entre les rives de la Méditerranée. J'ai toujours pensé que le sauvetage de la civilisation classique ne peut venir que de la collaboration avec l'arabe, puisque l'Occident et le Proche-Orient ont puisé leur civilisation à la source commune de l'hellénisme. » Sa vie durant, ce fils de la vallée du Nil, ami de la raison hellénique et soucieux de retrouver le legs des Anciens dans l'héritage arabe et islamique, ne cessera, par son action et par son œuvre – et sans rien renier des valeurs de l'islam –, de convier son peuple à de fécondes retrouvailles méditerranéennes. S'il l'eût connue – et peut-être la connaissait-il, tant était vaste sa culture! –, nul doute qu'il n'eût fait sienne la belle profession de foi du saint-simonien Émile Barrault : « Un jour, l'Orient épousera l'Occident. La Méditerranée en sera le lit nuptial. »

**Amina Taha-Hussein Okada est la petite-fille de Taha Hussein. Elle est conservateur en chef au musée des arts asiatiques Guimet à Paris.**



## Prière sur l'Acropole

Taha Hussein a 58 ans lorsqu'il visite pour la première fois l'Acropole. C'est pour lui un éblouissement. Elle lui inspire une longue méditation sous la forme de cette *Prière sur l'Acropole*, credo de toute sa vie :

« Nous nous mîmes à marcher doucement, à flâner, nous arrêtant à songer, parmi ces *at'lâl*<sup>1</sup> de la Grèce. [...] Ceux qui m'entouraient, amis et famille, marchaient à mes côtés, le regard captivé, le cœur épris, dans l'enthousiasme de la raison. Ils me transmettaient de leur bouche une part de leurs émois par des soupirs longs et pressés, ou par ces mots entrecoupés qui échappent à l'enchanté quand l'admiration lui ôte le pouvoir d'exprimer, d'explicitier. Moi je les écoutais d'une de mes oreilles, d'un petit bout d'oreille, tout en m'isolant d'eux de toute ma raison, de tout mon cœur, de toute ma conscience. Je les laissais à ce qu'ils voyaient, me réservant pour ce

que j'éprouvais moi-même. Et que n'éprouvais-je pas ! Ce n'est pas rien pour l'homme dans ses limites que de vivre trois siècles, d'assister à la naissance de la raison humaine, à l'essor de l'art et de la vie du sentiment, à l'éveil de la conscience. Que de sentir la voie de la culture et du progrès se dessiner pour les générations et se marquer de signaux vers quoi l'humain s'élancerait. Et que fût dit à l'homme : voici la route que tu dois suivre bon gré mal gré, par désir ou par crainte. Ah n'en dévie jamais, quoi que tu y rencontres de bien ou de mal, quelque bonheur que tu y affrontes, ou quelque malheur. Et cela jusqu'à ce que Dieu hérite de la terre et de ce qu'il y a dessus, et que se referme le ciel comme l'écrit est scellé. En ces trois siècles, sur cette parcelle de terre que le regard n'éprouve aucune peine à embrasser, non plus que le pas à en faire le tour, l'homme a reconnu qu'il a une raison, un sentiment, une conscience, et que cela lui donne

des droits à la liberté et à la dignité. Et aussi le devoir de reconnaître à ses semblables leur droit à la liberté et à la dignité, aussi bien qu'à se protéger du malheur. En ces trois siècles, sur cette parcelle de terre, est née la démocratie. L'homme a reconnu que le pouvoir ne nous descend pas du ciel, mais nous monte de la terre. [...]

En ces trois siècles, sur cette parcelle de terre, des lois ont organisé les rapports entre gouvernants et gouvernés. [...]

En ces trois siècles, sur cette parcelle

de terre, est né le grand art, ont fleuri la grande poésie et la grande prose. [...]

Oui. En ces trois siècles, sur cette parcelle de terre, l'homme a reconnu sa raison, son cœur, sa conscience.»

(Taha Hussein, trad. J. Berque, in *Au-delà du Nil*, textes choisis et présentés par J. Berque, Paris, Gallimard / Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient », 1977, p. 79-81.)

1. Les « *at'lâl* de la Grèce » : les vestiges de la Grèce. « L'auteur transpose ici en méditation méditerranéenne le vieux thème arabe de l'élégie sur le campement abandonné dit *at'lâl*, "ruines, vestiges". » (Jacques Berque in *Au-delà du Nil*, p. 98, note 2.)

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**14 novembre 1889** | Naissance à Maghâgha en Moyenne-Égypte, septième enfant d'une famille de treize; perd la vue à l'âge de 3 ans à la suite d'une ophtalmie mal soignée.

**1902** | Ayant appris par cœur le Coran, entre à l'université el-Azhar au Caire.

**1914** | Arrive en France grâce à une bourse d'études; licence de lettres à Montpellier et thèse de doctorat à la Sorbonne sur Ibn Khaldoun (1919).

**1919-1925** | Professeur d'histoire ancienne et de littérature arabe à l'université du Caire; s'engage dans la modernisation de l'enseignement supérieur.

**1927** | Sa grande œuvre *Al-Ayyam* (*Le Livre des jours*) commence à paraître au Caire; par cette autobiographie, il est considéré comme le père de la littérature arabe moderne.

**1930** | Doyen de la faculté de lettres du Caire.

**1942** | Premier recteur de l'université d'Alexandrie qu'il a créée.

**1950-1952** | Sous-secrétaire d'État puis ministre de l'Éducation nationale égyptien; instaure la gratuité de l'école primaire.

**1973** | Meurt au Caire.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### Œuvres de Taha Hussein

*Le Livre des jours*, trad. J. Lecerf et G. Wiet, préface d'A. Gide, Paris, Gallimard, 1947.

*The Future of Culture in Egypt*, trad. S. Glazer, Washington, American Council of Learned Societies, 1954.

*Au-delà du Nil*, textes choisis et présentés par J. Berque, trad. M. Hayek, A. Louca, A. Miquel, J. Berque *et al.*, Paris, Gallimard / Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient », 1977.

*Adib ou l'Aventure occidentale*, trad. A. et M. Taha-Hussein, préface de P. Cardinal, Paris, Clancier-Guénéaud, coll. « Archipels », 1988.

*La Traversée intérieure*, trad. G. Rocheblave, préface d'Étiemble, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1992.

### Sur Taha Hussein

Bruno Ronfard, *Taha Hussein : les cultures en dialogue*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Témoins d'humanité », 1995.

Abdelrashid Mahmoudi, *Tâhâ Husain's Education : from the Azhar to the Sorbonne*, Londres, Curzon, 1998.

Suzanne Taha-Hussein, *Avec toi. De la France à l'Égypte : « un extraordinaire amour »* (Suzanne et Taha Hussein, 1915-1973), notes et postface de Z. Weygand et B. Ronfard, Paris, Éditions du Cerf, coll. « L'Histoire à Vif », 2011.



# Lawrence Durrell

(1912-1990)

Anglais né aux Indes, ce poète vagabond et païen a aimé la Grèce comme un paradis perdu. Il l'a recréée dans son *Quatuor d'Alexandrie*.

Il l'a retrouvée en Languedoc, où il est arrivé un jour, « Jupiter junior, le visage et les mains tannés par le soleil ionien ». Son ami le poète Frédéric Jacques Temple se souvient.



FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE

Un jour de juillet 1957, j'avais rendez-vous avec Richard Aldington<sup>1</sup> pour un déjeuner à la campagne, non loin de Montpellier. Je le trouvai, dans la véranda de sa villa, en conversation avec un petit homme râblé, dans la force de l'âge, à l'œil bleu, au visage rieur, que j'aurais pu prendre pour un footballeur. « Je vous présente Lawrence Durrell », me dit Richard. Durrell, *my God!*



## Après des années d'errance – son odyssée, pour ainsi dire –, Durrell arrivait de Chypre, avec quelques vêtements, une machine à écrire et un carton d'archives.

Son nom ne m'était pas inconnu. Je l'avais rencontré dès la première page du livre de Henry Miller *Le Colosse de Maroussi*, mais je n'avais encore rien lu de lui. Ce déjeuner à l'ombre des tilleuls dépassa toute attente, avec au menu l'humour de Richard et le rire éclatant de celui que j'appellerais bientôt Larry, comme tous ses proches. Il nous fit part de son désir de vivre dans ce Languedoc de la mer qui lui faisait penser à la Grèce. Après des années d'errance – son odyssée, pour ainsi dire –, il arrivait de Chypre, avec quelques vêtements, une machine à écrire et un carton d'archives. Chassé de l'île où, dans sa maison de Bellapais, il avait cru trouver le bonheur, il avait décidé de n'être plus qu'un écrivain. Au diable les fonctions officielles et la diplomatie ! Il cherchait un lieu de travail, donc de paix. Nous lui fîmes connaître la région de Sommières, ville médiévale à mi-chemin de Nîmes et de Montpellier, établie sur un *castrum* de l'empereur Tibère dont il ne reste que le pont qui traverse le Vidourle. Il s'installa au sommet de la colline, au milieu des pins, près des anciens remparts. La villa Louis était modeste mais suffisante pour qu'avec Claude, une Française rencontrée à Chypre, ils puissent travailler et recevoir leurs enfants respectifs pendant les vacances. Ce n'était pas du dernier confort, mais il y régnait un calme qui n'était troublé que par les crissements des cigales et les facéties d'une pie qui venait picorer sur la table pendant les repas.

J'avais été très vite frappé par le climat de liberté et de gaieté dans lequel vivait Larry. Il n'avait rien. À peine quelques économies. L'horizon était obscur, cependant il se sentait libre, n'appartenait à personne, ne se courbait sous aucune tutelle. Il voulait seulement travailler. C'est dans la villa Louis qu'il reçut la nouvelle que son livre sur Chypre, *Citrons acides*, avait obtenu le prix Duff Cooper, ce qui, m'a-t-il dit plus tard, allait « mettre du beurre dans [s]es épinards ».

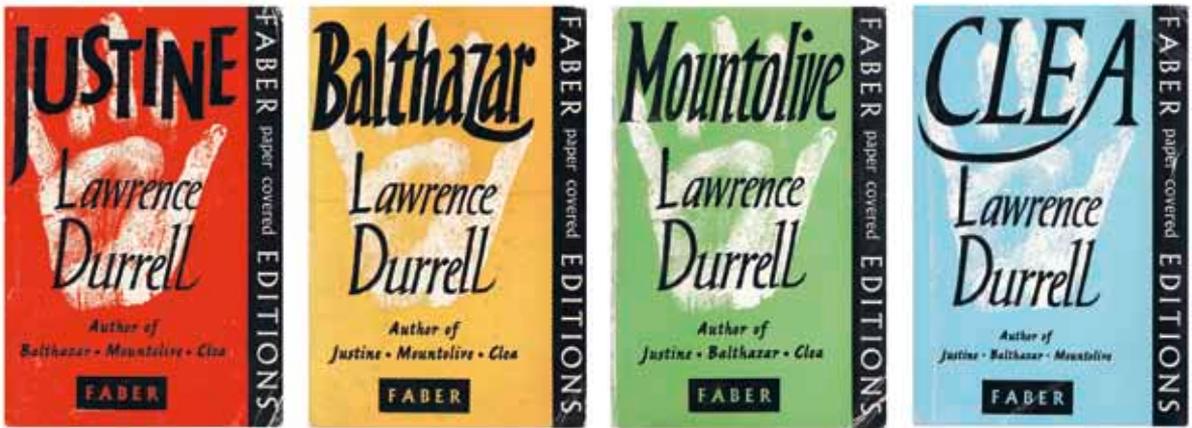
---

1. Poète anglais, cofondateur avec Ezra Pound et Hilda Doolittle du mouvement « imagiste » en 1912, et auteur d'un célèbre roman de guerre, *Mort d'un héros*. Il a vécu à Montpellier de 1950 à 1960.



| CI-DESSUS | Lawrence Durrell et Frédéric Jacques Temple au mazet Michel à Nîmes en 1960. Ils ont échangé leurs casquettes.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Lawrence Durrell en Grèce en 1931.



Couvertures des éditions originales du *Quatuor d'Alexandrie*, 1957-1960.

Un livre de Lawrence Durrell, *L'Esprit des lieux*, me paraît désigner, déjà par son titre, la démarche où se manifeste l'une des qualités majeures de son auteur, le don de faire vivre le paysage comme un être vivant, d'en révéler les secrets. Son aptitude à dévoiler l'âme d'un pays me touche plus que ses positions littéraires plus ou moins exprimées. Peut-être parce qu'il était poète, ce qu'il revendiquait clairement<sup>2</sup>. Comme D. H. Lawrence qui s'est peint lui-même avec le plus de bonheur et de justesse dans ses poèmes et ses livres de voyages (*Promenades étrusques, Matinées mexicaines, Sardaigne et Méditerranée*), Durrell a trouvé dans les « paysages privés » de *Vénus et la mer, L'Île de Prospero, Le Carrousel sicilien, Les Îles grecques*, le meilleur moyen de réaliser sa propre introspection. Il s'est cherché dans les pleins feux de midi, les sublimes clartés crépusculaires, l'antique musique des *ægipans* et le miroitement des oliviers dans le mistral, en quête d'un moi peut-être inconnu mais véridique, masqué par la vie quotidienne, routinière et contraire à l'imaginaire. Durrell s'est intégré dans des paysages qui ne peuvent qu'être familiers aux peuples de cette Méditerranée que D. H. Lawrence qualifiait de « centre du monde<sup>3</sup> ». C'est un voyeur initié, parlant le grec, qui déjoue les ruses des Grecs et connaît l'issue du labyrinthe. Il en sera de même parmi les lentisques, les myrtes, les térébinthes, dans les garrigues où les dieux ont toujours vécu, au milieu des vigneron, des braconniers, des pêcheurs, des sculpteurs et des poètes qui ont traversé le temps. À la fin de *Vénus et la mer*, il nous offre un bouquet composé sur l'île de Rhodes : anémone pourpre, crocus sauvage, iris lie-de-vin, orchidée, narcisse, ciste, toutes plantes qui figurent dans le grand herbier méditerranéen.

2. « Je suis un poète tombé dans la prose. »

3. Titre d'un poème de D. H. Lawrence, in *Le Navire de mort et autres poèmes*, Paris, trad. de F. J. Temple, La Différence, coll. « Orphée », 1993; repris in *Le Centre du monde et autres poèmes*, trad. F. J. Temple, Aizy-Jouy, L'Arbre, 2010. « Il est lui-même décrit par [les lieux]... Ce n'est pas un paysagiste: il se reflète dans l'œil vivant... » (Georges Sféris, « Les Poèmes grecs de Durrell », in *Entretiens*, Rodez, n°32, 1973.)

En arrivant en Languedoc, Lawrence Durrell a déclaré qu'il savait qu'il s'y retrouverait en Grèce. Le petit mazet peuplé de lézards et de couleuvres, dont il a remonté les murs de pierre sèche, ressemblait à la « borie » ou la « capitelle » que devait être le palais d'Ulysse à Ithaque. Une annexe chaulée était baptisée Troie. C'est dans ce mazet qu'il a terminé *Le Quatuor d'Alexandrie*, tout en sciant du bois pour l'hiver et en taillant ses oliviers. Il avait une certaine façon de mesurer le temps au rythme de la « démesure » méditerranéenne plus dionysiaque qu'apollinienne. Il pouvait redire du Languedoc ce qu'il avait écrit de la Grèce : « Ici, le soleil paralyse la source même des idées et s'écoule lentement dans le corps... On pourrait mourir comme cela et ne pas savoir ce qu'est la mort. » Païen en liberté, il percevait les effluves essentiels, chantait les vins hilarants, les déesses dragueuses, les rois déguisés en bergers, les poètes vagabonds. Le clochard Blanco dont il fit le héros d'un film, *The Lonely Road*, pouvait bien être un dieu masqué.



**« Ici, le soleil paralyse la source même des idées et s'écoule lentement dans le corps... On pourrait mourir comme cela et ne pas savoir ce qu'est la mort. »** *Lawrence Durrell*

Claude et Larry durent quitter la villa Louis en 1958, et s'installèrent dans la garrigue nîmoise, au mazet Michel. Ils y restèrent huit ans. C'est là qu'il reçut le Prix du meilleur livre étranger pour *Justine* et *Balthazar*, et acheva le *Quatuor*. Sa réputation s'étendit rapidement. Il s'en amusait. « La bouchère a découvert que je suis un géant littéraire, et maintenant on nous coupe des escalopes plus épaisses. Vive la France ! » Mais il demeurait toujours lucide : « J'aurais pu écrire dix fois mieux et ne pas vendre un seul exemplaire », a-t-il déclaré au *Sunday Telegraph*. Pour lui, la réussite était une sorte de « cambriolage ».

Le mazet Michel fut un lieu de bonheur et de travail. Une pancarte à l'entrée d'un chemin de terre peu commode avertissait : « IF UNINVITED and UNEXPECTED, UNWELCOME. This is a workshop. PLEASE WRITE. » Mais quand les amis arrivaient, souvent nombreux, la machine à écrire était condamnée au silence, et ce n'était que rires et musique. Et souvent nous dansions le sirtaki, Durrell et Lacarrière très bien, moi très mal.





Après une enfance heureuse dans les Indes, et un séjour très éprouvant en Angleterre<sup>4</sup>, Durrell avait découvert la Grèce. Ébloui par le soleil de Corfou, l'île des Phéaciens où Ulysse avait émergé tout nu devant Nausicaa, il s'était cru au paradis: « D'autres pays nous font découvrir de nouvelles coutumes, de nouveaux paysages; la Grèce nous propose quelque chose de plus difficile, la découverte de soi-même<sup>5</sup>. » Avait-il déjà rencontré Socrate? Pour se préparer à un séjour dans cette île qui est « une débauche de bleus et d'ors<sup>6</sup> », il faut lire les livres que Lawrence et son frère Gerald ont tous deux dédiés à ce lieu d'élection, *L'Île de Prospero* et *Féeries dans l'île*. En 1939, Durrell est en poste à Athènes, puis à Kalamata, attaché à l'Institut d'études anglaises. Période féconde et intense. Il a pour amis le poète Georges Séféris, futur prix Nobel, et Georges Katsimbalis, sorte de Raimu grec, qui sera le héros du livre de Henry Miller *Le Colosse de Maroussi*.

---

---

## Il écrira le *Quatuor* en rêvant à la Grèce. Il fera d'Alexandrie une ville imaginaire, mais dont l'obsédante présence s'imposera aux lecteurs du monde entier.

Mais les paradis sont depuis toujours destinés à être perdus. La guerre va chasser Durrell de la Grèce bientôt bombardée. Comme tous les résidents britanniques, il ne tardera pas à s'embarquer pour l'Égypte.

Au Caire, il prend la direction du service de presse étranger du British Information Office. Avec quelques poètes en exil, il crée une petite revue, *Personal Landscape*, qui durera jusqu'à la fin de la guerre. Il trouve le pays étouffant et le désert trop proche. Ici, les dieux ne sont pas les mêmes. Au bout de trois ans, il est nommé attaché de presse à Alexandrie. Il se reconforte en dialoguant avec le fantôme du poète grec Constantin Cavafis, emblème de la ville où se trouve sans doute le tombeau d'Alexandre. Il lui plaît qu'elle porte le nom du grand Macédonien qui a amené la Grèce jusque dans les Indes natales dont il a été trop vite sevré. Alexandrie est donc devenue la « marche » occidentale vers les Indes où il ne reviendra plus jamais, comme pour ne pas rouvrir une blessure. Il écrira le *Quatuor* en rêvant à la Grèce. Autrement dit, il fera d'Alexandrie une ville imaginaire, mais dont l'obsédante présence s'imposera aux lecteurs du monde entier. Y avoir résidé un an lui aura suffi pour la bâtir.

---

4. Il a souvent évoqué ce qu'il appelait « la mort anglaise ».

5. Lawrence Durrell, *L'Île de Prospero*, trad. R. Giroux, Paris, Buchet-Chastel, 1962, p. 12.

6. *Ibid.*

Mais la Grèce, sa drogue, lui manque vraiment trop, « comme le corps d'une amie<sup>7</sup> ». Par bonheur, il va la retrouver dans l'île de Rhodes. Nommé directeur des relations publiques pour les îles du Dodécanèse, il a une jeep et un petit bateau et peut donner libre cours à son « islomanie ». C'est là qu'il commence d'écrire *Vénus et la mer*, reçoit les premiers exemplaires de son livre sur Corfou, *L'Île de Prospero*, et son recueil de poèmes *Cities, Plains and People*. C'est le bonheur. La mer, le soleil et le vin.

Mais survient une éclipse totale. Il est nommé directeur du British Council à Córdoba. Le climat de l'Argentine ne lui plaît pas, il s'y sent vidé de sa substance et n'y rencontre plus ses dieux familiers. Il ne sera d'ailleurs jamais attiré par les Amériques et le monde américain qu'il juge, sans doute avec quelque mauvaise foi, privé d'histoire et incapable de produire un art de vivre. Au bout d'un an, il résilie son contrat et revient en Europe, exactement à Belgrade, comme attaché de presse non loin de la Grèce, mais pas assez près. En 1952 il se retrouve à Chypre. Il achète une vieille demeure turque à Bellapais, devant laquelle se trouve un arbre qu'il baptise « l'arbre de la paresse ». Pourtant, dès l'aube, il travaille à son nouveau livre, *Justine*, premier tome du *Quatuor d'Alexandrie*.

---

7. *Ibid.*

| CI-DESSOUS | Lawrence Durrell pose entre deux sculptures de divinités de l'ancienne Chypre, 1958.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Lawrence Durrell chez lui en Languedoc en 1961, photographié par Elliott Erwitt.



« Les levers du jour à Chypre sont les plus beaux que j'aie jamais vus, plus beaux encore qu'à Rhodes » ; et Claude Vincendon, dira-t-il, « m'est tombée dans les bras et m'a rendu assez de courage<sup>8</sup> ». Période exaltante mais vite dangereuse. Durrell se sent plus grec qu'anglais, mais ses amis chypriotes, soucieux de sa sécurité au milieu de la turbulence qui s'amplifie contre la présence anglaise et génère une guerre civile, le pressent de partir. Claude et Larry vont finalement quitter Chypre le 26 août 1956. Il commence *Citrons acides*, et part pour la France. C'est le retour définitif à la Méditerranée.

Nous voici revenus au mazet Michel qui est devenu trop petit pour recevoir les enfants et les amis. Claude et Larry vont acheter aux enchères, en 1966, une grande maison de plusieurs étages, entourée d'un parc, à Sommières. Est-ce un hasard si les rues de la ville basse ressemblent à celles de la vieille cité de Rhodes ? Ce retour à Sommières se présentait comme la fin de l'errance et le début d'une nouvelle existence. Mais l'avenir, comme foudroyé, prit un autre visage. Claude disparut la veille du 1<sup>er</sup> janvier 1967. La grande maison devint lugubre. La vie et l'œuvre de Durrell n'eurent plus la même clarté solaire. C'était comme si le destin lui en voulait d'avoir posé sa valise. Quand je lui téléphonais, il me répondait toujours : « *My dear*, je suis posthume », et il partait d'un douloureux éclat de rire. Il voyagea, d'aventure en aventure, pour des films et des conférences, se maria, divorça, événements entrecoupés de séjours à Corfou comme pour renouer avec les anciens dieux. Mais il ne les retrouva pas. Et sa santé, qu'il ne ménageait pas, déclina. Il s'arrêta de vivre le 7 novembre 1990.

Sa dernière œuvre, *L'Ombre infinie de César*, fut un message de reconnaissance à ces terres du Sud où il avait vécu pendant plus de trente ans, au bord de cette Méditerranée « inerte et bleue comme la mort, comme l'éternité », dont plusieurs villes, Marseille, Agde, Sète, Port-Vendres, étaient d'antiques comptoirs de la Grèce.

Je me souviens de ce qu'il a déclaré un jour : « Le monde présent a de la mort une grande peur ; mais elle n'est pas ce qu'il pense. » Quel oracle, quel dieu, quelle vision l'avaient-ils renseigné ? Peu importe ; il me convient désormais de le voir comme celui qui en 1957 est arrivé chez nous tel que l'a décrit son vieil ami Alfred Perlès : « Jupiter junior, tout frais débarqué de Corfou, le visage et les mains tannés par le soleil ionien<sup>9</sup>. »

---

8. Lawrence Durrell, lettre à Henry Miller de janvier 1956, in Ian S. MacNiven (dir.), *Lawrence Durrell, Henry Miller : correspondance, 1935-1980*, trad. B. Willerval et F. J. Temple, Paris, Buchet-Chastel, 2004, p. 437-439.

9. Alfred Perlès, « Enter Jupiter Jr », trad. F. J. Temple, in *Two Cities*, n° 1, avril 1959, p. 7.

**Frédéric Jacques Temple** est né en 1921 à Montpellier. Poète et écrivain, il entretient de longues amitiés littéraires avec Blaise Cendrars, Henry Miller, Richard Aldington, Joseph Delteil, Lawrence Durrell... qu'il accueillit en Languedoc. Derniers ouvrages parus : *Phares, balises & feux brefs* (Bruno Doucey, 2012), *Frère Jacques : lettres de Henry Miller à Frédéric Jacques Temple* (Finitude, 2012).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**1912** | Naissance à Jalandhar (Indes britanniques).

**1923** | Ses parents l'envoient en Angleterre pour faire ses études; il détestera toujours la « vie britannique ».

**1935** | Premier roman *Pied Piper of Lovers*; persuade sa famille de s'installer à Corfou; première lettre à Henry Miller, leur amitié durera quarante-cinq ans.

**1939** | Rencontre Georges Katsimbalis et Georges Séféris à Kalamata.

**1941** | Quitte la Grèce pour fuir l'avancée de l'armée allemande avec sa femme Nancy et sa fille Penelope; s'installe au Caire.

**1942** | Séparé de sa femme, il rejoint Alexandrie comme attaché de presse du British Information Office; rencontre Eve Cohen, qui inspirera le personnage de Justine et qu'il épousera en 1947.

**1945** | Directeur des relations publiques des îles du Dodécannèse à Rhodes; parution de son récit *Prospero's Cell (L'Île de Prospero)*.

**1947** | Directeur du British Council à Córdoba (Argentine).

**1949** | Attaché de presse à l'ambassade britannique de Belgrade.

**1951** | Naissance de sa fille Sappho.

**1952** | S'installe à Chypre, enseigne la littérature, puis est chargé des services d'information britannique à Nicosie; commence à écrire *Justine*, premier tome du *Quatuor*

*d'Alexandrie*; rencontre Claude Vincendon, qu'il épousera en 1961.

**1957** | Parution de *Citrons acides*, ses chroniques sur Chypre; doit à nouveau fuir la guerre; s'installe à Sommières dans le Sud de la France et décide de se consacrer à l'écriture.

**1957-1960** | Publication des quatre tomes du *Quatuor d'Alexandrie* qui le rend célèbre.

**1958** | Prix du meilleur livre étranger pour *Justine et Balthazar*.

**1959** | Retrouvailles de Miller et Durrell à Sommières.

**1967** | Mort de sa femme Claude; nouveau séjour de Miller à Sommières.

**1968** | Premier voyage aux États-Unis; visite à Miller à Pacific Palisades.

**1974** | Poète invité au California Institute of Technology à Pasadena.

**1985** | Suicide de sa fille Sappho.

**7 novembre 1990** | Meurt dans sa maison de Sommières.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### Œuvres de Lawrence Durrell

#### Poésie

*Poèmes*, trad. A. Bosquet, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1980.

#### Romans

*Tunc*, trad. R. Giroux, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1969.

*Nunquam*, trad. R. Giroux, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1970.

*Le Quintette d'Avignon (Monsieur ou le Prince des Ténèbres, Livia ou Enterrée vive, Constance ou les Pratiques solitaires, Sebastian ou les Passions souveraines, Quinte ou la Version Landru)*, trad. H. Robillot et P. Guivarch, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1976-1986.

*Le Quatuor d'Alexandrie (Justine, Balthazar, Mountolive, Clea)*, trad. R. Giroux, Paris, Buchet-Chastel, 2012.

#### Récits

*Citrons acides*, trad. R. Giroux, Paris, Buchet-Chastel, 1961.

*L'Île de Prospero*, trad. R. Giroux, Paris, Buchet-Chastel, 1962.

*Vénus et la mer*, trad. R. Giroux, Paris, Buchet-Chastel, 1962.

*Le Carrousel sicilien*, trad. P. Guivarch, Paris, Gallimard, coll. « L'Air du temps », 1979.

#### Essais et correspondances

*L'Esprit des lieux*, trad. J.-R. Major, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1976.

*Les Îles grecques*, trad. D. Coste, Paris, Albin Michel, 1978.

*L'Ombre infinie de César*, trad. F. Kestman, Paris, Gallimard, 1994.

Ian S. MacNiven (dir.), *Lawrence Durrell, Henry Miller: correspondance, 1935-1980*, trad. B. Willerval et F. J. Temple, Paris, Buchet-Chastel, 2004.

Corinne Alexandre-Garner (dir.), *Lawrence Durrell: dans l'ombre du soleil grec*, Paris, La Quinzaine littéraire / Louis Vuitton, 2011.



# Albert Camus

(1913-1960)

**L'Algérie est sa source vive et son déchirement. En elle, il a cultivé le lyrisme solaire et la sensibilité à la misère. Car sa Méditerranée est fille de la Grèce et de la tragédie. Contre la démesure de son temps, cherchant la justice et regardant la mer, il a ancré sa pensée au Midi.**



JOSÉ LENZINI

« J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse, puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable. Depuis, j'attends. J'attends les navires du retour, la maison des eaux, le jour limpide. » Ces quelques lignes extraites de *L'Été* suffiraient à résumer l'un des thèmes récurrents chez Albert Camus : l'exil. Celui de la pensée et celui de l'histoire qui s'exprime dans ces « évangiles de pierre, de ciel et d'eau » dont Tipaza porte la mémoire passée et future.

Pour Camus, la Méditerranée est une constante, un miroir, une référence incontournable. Elle se retrouve dans les origines espagnoles de sa mère. Son empreinte est sensible dans les voyages qu'il fera, notamment à Majorque, ou souvent en Italie. En Grèce également où il puise des mythes fondateurs qui « n'ont pas de vie par eux-mêmes, ils attendent que nous les incarnions. Qu'un seul homme au monde réponde à leur appel, et ils offrent leur sève intacte<sup>1</sup> ». Ces mythes sont en gestation dès l'enfance à Alger où les objets comme les sentiments n'ont pas encore de nom.



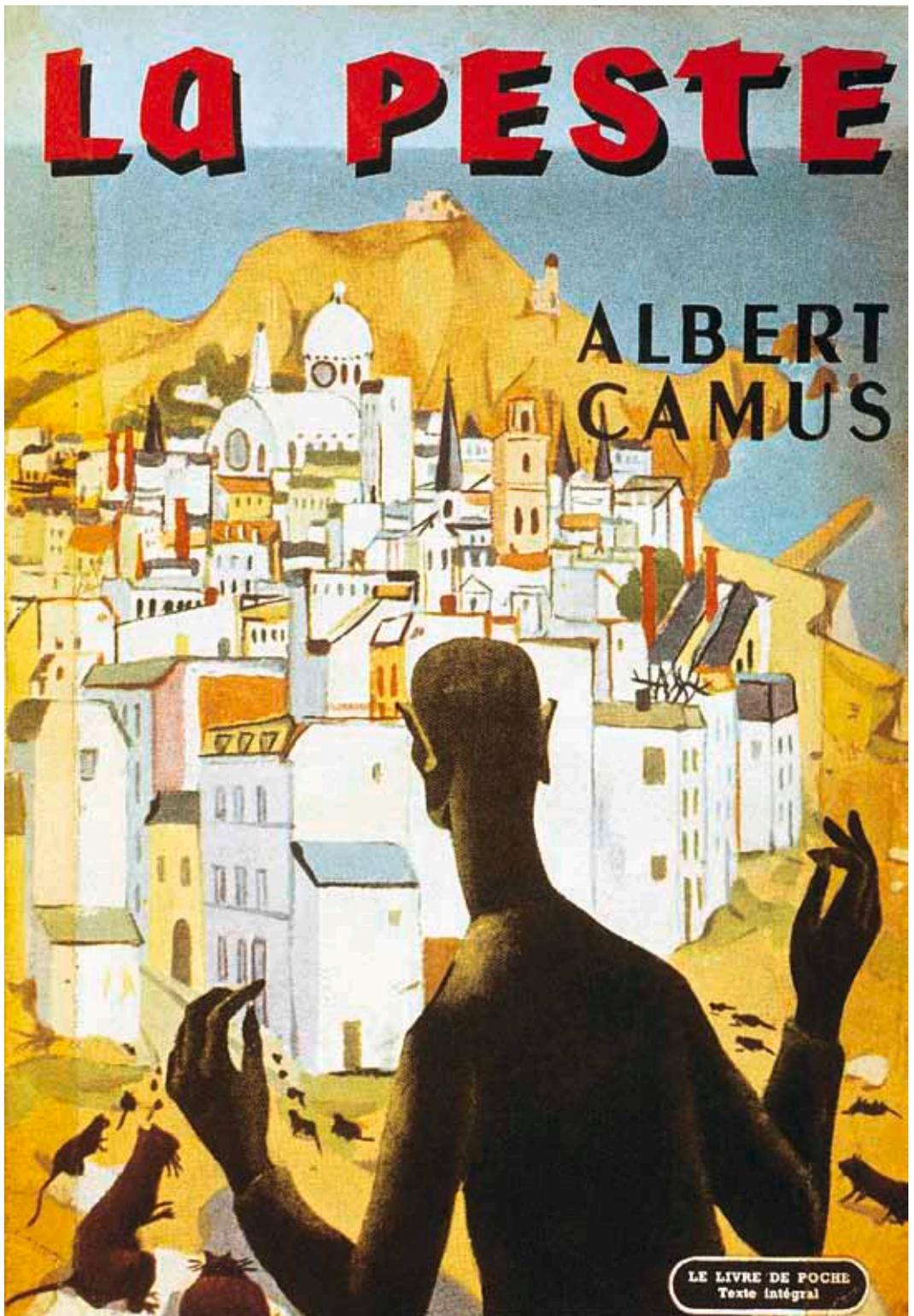
## **Le jeune Camus affectionne la plage toute proche où il va « se taper » des bains dans cette mer à vaincre ou à conquérir à chaque brassée.**

La famille Camus est arrivée là en juillet 1914, la santé fragile d'Albert, alors âgé de 8 mois, nécessitant de quitter la petite ville de Mondovi<sup>2</sup> pour la capitale, où les Camus sont accueillis dans le quartier de Belcourt<sup>3</sup> chez la mère de M<sup>me</sup> Camus (née Cormery comme le héros du *Premier Homme*) pour un hébergement temporaire. Le 2 août 1914 éclate la Première Guerre mondiale. Le père, Lucien Camus, est mobilisé dans les zouaves et rejoint le front. Blessé lors de la bataille de la Marne, il meurt le 11 octobre 1914 à Saint-Brieuc. Sa veuve est prévenue par un télégramme officiel et reçoit, quelque temps plus tard, des éclats d'obus trouvés dans les chairs du mort. C'est un choc effroyable pour la jeune femme. Elle est victime d'une attaque qui accentuera ses difficultés d'élocution provenant d'une surdité partielle. Dès lors, la veuve reflue dans le silence. Ce silence terrible est le compagnon des humbles dont Camus sera le porte-voix, le porte-parole.

1. Albert Camus, « Prométhée aux enfers » in *Noces suivi de L'Été*, Paris, Gallimard, coll. « Soleil », 1959, p. 123.

2. Actuellement Dréan.

3. Actuellement Sidi M'Hamed.



| CI-DESSUS | Couverture de *La Peste* en Livre de Poche, 1965.  
| PAGE PRÉCÉDENTE | Albert Camus au marché aux puces, Paris, 1953.



Tramways à Alger en 1930 avec panneau indiquant Belcourt, le quartier d'enfance de Camus, photographie de Delius.

À Belcourt, l'hébergement provisoire de Catherine Camus et de ses deux enfants devient définitif. Albert y habitera jusqu'à l'âge de 17 ans. Il l'appelle « le quartier pauvre » car il est peuplé de petites gens. Des Espagnols, des Italiens, des Maltais, quelques Français de métropole, des Arabes dont la majeure partie habite cependant dans un immense bidonville surplombant Belcourt... La famille compte désormais cinq personnes qui se partagent les trois pièces du logement exigu et sombre situé au 93 de la rue de Lyon. La grand-mère, une femme autoritaire et sévère, dispose d'une chambre. Son fils, muet et illettré, en occupe une autre. Les trois derniers arrivants doivent se contenter de la dernière pièce qui sert également de salle à manger et de séjour. L'équipement du logement est sommaire : ni eau courante, ni électricité, ni chauffage. Pas de radio, pas de livres non plus. Les toilettes communes sont sur le palier. Cet univers est plus propice au silence qu'aux effusions qui d'ailleurs ne sont pas de mise dans la famille. Ainsi le jeune Albert grandit-il dans la promiscuité et partage avec cette mère taciturne et illettrée de longues plages de mutisme. L'appartement aphone tranche avec l'extérieur, la rue hurlante de ses badauds, des cris des enfants, des appels des marchands à la sauvette, du grincement des charrettes et du tramway.

Le jeune Camus se réfugie dans la lecture avec passion. Comme les autres gamins de son âge, il affectionne la plage toute proche où il va « se taper » des bains en compagnie de camarades qui, comme lui, entrent de plein corps dans cette mer à vaincre ou à conquérir à chaque brassée. Il se sent alors « des forces infinies : il fallait seulement leur trouver un point d'application. Ce n'était pas la pauvreté qui faisait obstacle à ces forces : en Afrique, la mer et le soleil ne coûtent rien. L'obstacle était plutôt dans les préjugés ou la bêtise » qu'il découvrira plus tard quand, lycéen devenu, il devra se frotter à un autre monde. Il souffrira alors de « la comparaison ». Pour l'heure, Nietzsche est en embuscade... Il écrit sur la vague des mots à découvrir. Lui à qui « ouverte s'offre la mer, dans le bleu où se veut élancer sa barque génoise<sup>4</sup> ».



## « Moi, je savais que la mer existait et c'est pourquoi j'ai vécu au milieu de ce temps mortel... » *Albert Camus*

Épuisé et heureux, Albert se frotte sans le savoir à la divination des corps. La chaleur est écrasante, le sel craquelle les peaux tannées de soleil. Les enfants sont affalés sur le sable. Encore cinq minutes à gagner sur le temps des devoirs à la lampe à pétrole... Un terrain improvisé pour un match de foot avec une bourre de papier en guise de ballon. École de fraternité où le solitaire et le solidaire se coudoient dans la même union que sur les futures scènes de théâtre où le drame voisine les possibles.

Ce « quartier pauvre » est le théâtre de la vie. Le lieu des confrontations et des apprentissages. Notamment celui d'une morale simple qui consiste à « ne pas manquer à sa mère<sup>5</sup> » ni aux femmes, à ne pas frapper un homme à terre ou à avoir de la compassion pour ce malheureux emmené entre deux gendarmes. Quel que soit le motif de son arrestation. C'est dans ce même quartier, où monte le bruit des vagues, qu'habitera Meursault, le principal protagoniste de *L'Étranger*. Il y vit dans la proximité de cette mer dont les reflux enseignent également la mesure du temps : « Moi, je savais que la mer existait et c'est pourquoi j'ai vécu au milieu de ce temps mortel<sup>6</sup>... »

En 1930, alors qu'il est au collège et tient les buts du prestigieux Racing universitaire d'Alger, Albert Camus subit les premières atteintes de la tuberculose. Une maladie qui sera compagne de sa vie. Qui mesurera son souffle et ses silences. À l'époque, on estime que le meilleur moyen de combattre la maladie est de manger beaucoup de

4. Albert Camus, *L'Envers et l'Endroit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1994, p. 13-14.

5. Albert Camus, *Noces suivi de L'Été*, Paris, *op. cit.*, p. 42.

6. Albert Camus, *Carnets II*, Paris, Gallimard, 1964, p. 290.



Albert Camus en Grèce au printemps 1955.

viande rouge. Une seule solution s'impose : il ira vivre chez son oncle Acault, boucher rue Michelet<sup>7</sup>. C'est un esthète raffiné et fortuné. Le jeune lycéen va bénéficier de sa bibliothèque bien achalandée et très éclectique. C'est ainsi qu'il découvre de nombreux auteurs, notamment André Gide et Friedrich Nietzsche. Mais, curieusement, c'est un homme du Nord élevé en Bretagne qui renforcera sa passion pour la Méditerranée. Il s'agit de Jean Grenier, son professeur de philosophie. Grâce à lui, Camus prend la haute mer en lisant son ouvrage *Les Îles*. La révélation est plus puissante que celle des *Nourritures terrestres* qui l'a fait entrer « dans la sensation, à la surface du monde, parmi les couleurs, les vagues, la bonne odeur des terres<sup>8</sup> ». L'étudiant en philosophie qu'il est devenu embarque pour un nouvel univers, un voyage hauturier. Comme il le rappellera dans la préface qu'il consacrera aux *Îles* en 1959, « il [lui] fallait des maîtres plus subtils et qu'un homme par exemple né sur d'autres rivages, amoureux lui aussi de la lumière et de la splendeur des corps, vînt [lui] dire, dans un langage inimitable, que ces apparences étaient belles, mais qu'elles devaient périr et qu'il fallait alors les aimer désespérément<sup>9</sup> ». Ces isolements en haute mer vont l'« initier au désenchantement<sup>10</sup> » tout en le rapprochant de la Grèce antique, de ses mythes exaltés par Nietzsche dont les passions dionysiaques sont si différentes des sensualités par trop cérébrales des *Nourritures terrestres* de Gide.



**« Les hommes hurlent dans les cafés  
chantants d'Espagne, ceux qui errent sur le  
port de Gênes, sur les quais de Marseille, la  
race curieuse et forte qui vit sur nos côtes,  
son sortis de la même famille. »** *Albert Camus*

Au fil des découvertes et des apprentissages littéraires se modèle lentement la *Pensée de midi*. On en pressent quelques contours dans la conférence prononcée par Camus le 8 février 1937 pour l'inauguration de la maison de la culture d'Alger. La Méditerranée est au centre d'une intervention dans laquelle il prend ses distances vis-à-vis des fascistes qui voient en Rome le nombril de la civilisation. Camus préfère puiser ses sources du côté d'Athènes, véritable berceau d'une culture méditerranéenne qui le fait même glisser vers... le souriant christianisme dont Luther aurait préféré l'envers.

7. Actuelle rue Didouche-Mourad.

8. Albert Camus, préface à Jean Grenier, *Les Îles*, Paris, Gallimard, 1959, p. 10.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

Au chapitre des « évidences » Camus évoque « un bassin qui relie une dizaine de pays. Les hommes qui hurlent dans les cafés chantants d’Espagne, ceux qui errent sur le port de Gênes, sur les quais de Marseille, la race curieuse et forte qui vit sur nos côtes, sont sortis de la même famille. Lorsqu’on voyage en Europe, si on redescend vers l’Italie ou la Provence, c’est avec un soupir de soulagement qu’on retrouve des hommes débraillés, cette vie forte et colorée que nous connaissons tous<sup>11</sup> ». S’étonnant de ces « gens toujours boutonnés jusqu’au cou » de l’Europe centrale qui, selon lui, ne « [savent] pas ce qu’est la joie », il leur oppose une patrie méditerranéenne. Pressentant la critique, Camus écrit un peu plus loin : « La Patrie, ce n’est pas l’abstraction qui précipite les hommes au massacre, mais c’est un certain goût de la vie qui est commun à certains êtres, par quoi on peut se sentir plus près d’un Génois ou d’un Majorquin que d’un Normand ou d’un Alsacien. La Méditerranée, c’est cela, cette odeur ou ce parfum qu’il est inutile d’exprimer : nous les sentons tous avec notre peau<sup>12</sup>. »

---

---

## « Ce qu’il y a de plus essentiel dans le génie méditerranéen jaillit peut-être de cette rencontre unique dans l’histoire et la géographie née entre l’Orient et l’Occident. » *Albert Camus*

Force est de reconnaître que dans cette conférence le jeune Camus use et abuse de lyrisme et d’hédonisme pour arriver à sa conclusion. Laquelle peut tout de même surprendre, même si ce texte porte les germes de la pensée, de l’attachement et de la philosophie de celui qui vivra en « haute mer » jusque dans son exil parisien. « Ce qu’il y a de plus essentiel dans le génie méditerranéen jaillit peut-être de cette rencontre unique dans l’histoire et la géographie née entre l’Orient et l’Occident<sup>13</sup>. » On peut estimer que Camus considère ici la Méditerranée comme un vaste espace, au sens que Fernand Braudel lui a donné. On trouve la trace de ce concept dès *L’Envers et l’Endroit* quand il écrit : « Jamais peut-être un pays, sinon la Méditerranée, ne m’a porté à la fois si loin et si près de moi-même<sup>14</sup>. » Il pressent en cette *Mare Nostrum* le territoire des possibles. Mais, a-t-il pour autant quitté le port et consenti à s’éloigner des « rivages »... titre d’une revue dans laquelle, avec d’autres, il souhaite exprimer le

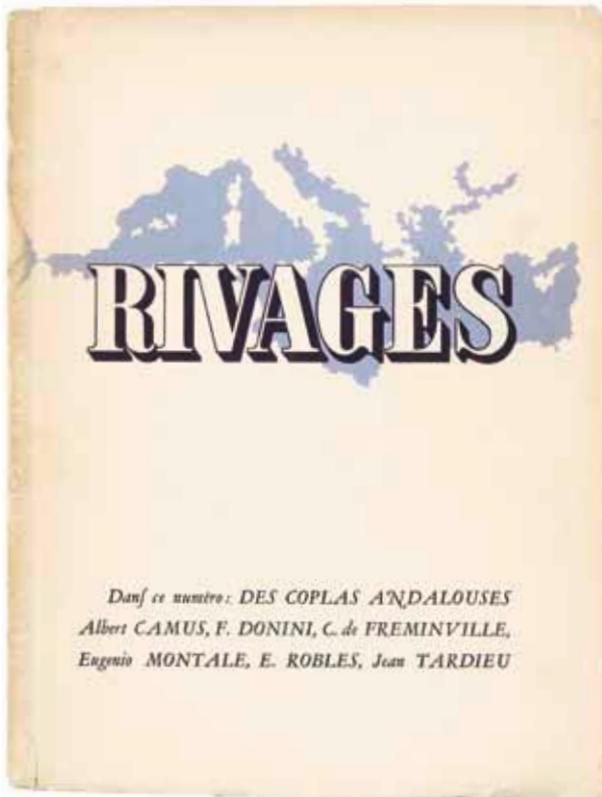
---

11. Albert Camus, *La Culture indigène : la nouvelle culture méditerranéenne*, in *Essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 1322.

12. *Ibid.*, p. 1322-1323.

13. *Ibid.*, p. 1325.

14. Albert Camus, *L’Envers et l’Endroit*, *op. cit.*, p. 103-104.



| À GAUCHE | La revue *Rivages*: revue de culture méditerranéenne, publiée à Alger en 1938-1939.

| À DROITE | À Alger, devant la vitrine du journal *Alger républicain* en octobre 1938 au moment des élections sénatoriales.

génie méditerranéen à travers ses diversités de cultures ou de paysages<sup>15</sup>. « J'ai toujours été gêné », faisait remarquer le romancier Jean Pélégri, « par la façon répétitive de Camus, exception faite de quelques textes, de privilégier la côte, le littoral, Tipaza, la mer: ce lieu qui n'est le signe de rien sinon celui de la fuite et du départ<sup>16</sup>. » Le jugement est sévère. Cependant, il stigmatise une posture intellectuelle et politique qui faussera le jugement de Camus face aux aspirations d'indépendance d'une fraction croissante d'« indigènes ». Dès ses premiers articles dans *Alger républicain*, en 1938, il se livre à des critiques d'un système colonial qui va à sa perte à force d'ignorer les Arabes qui représentent la grande majorité de la population algérienne. Son reportage sur la « Misère de la Kabylie » (1939) est sans concession sur la marginalisation économique et politique de cette région. Il récidive six ans plus tard, après les massacres de Sétif, au cours desquels vingt et un Européens sont tués à l'occasion d'une rébellion de manifestants indépendantistes qui veulent célébrer une autre Libération.

15. Il n'aura pas l'occasion d'aller très loin dans ce projet, la revue cessant de paraître au bout de deux numéros.

16. Correspondance avec l'auteur en date du 7 février 1986.



Le port d'Algiers dans les années 1930, photographie de Delius.

Une terrible répression de l'armée française fera 30 000 morts chez les Arabes. Camus pressent alors le mouvement d'indépendance en écrivant : « J'ai lu dans un journal du matin que 80 % des Arabes désiraient devenir des citoyens français. Je résumerai au contraire l'état actuel de la politique algérienne en disant qu'ils le désiraient effectivement, mais qu'ils ne le désirent plus<sup>17</sup>. »

Ces constats tranchent avec ceux exprimés par la grande majorité des observateurs de l'époque. Néanmoins, ils sont fraternels et parfois utopiques à force d'ignorer les racines politiques du mal qui perdure depuis l'aube de la colonisation. Camus est résolument éloigné de cette Méditerranée de l'intérieur qui est lasse, qui ne croit plus aux promesses du pouvoir. Ces réprouvés de seconde zone n'ont rien de commun avec une « Grèce en haillons<sup>18</sup> » ou un « collectivisme méditerranéen » auquel veut croire l'homme des rivages lorgnant la ligne bleue des vagues. À ne pas voir ce qui se passe dans son dos, il se transforme malgré lui en « colonisateur de bonne volonté ».

17. Albert Camus, *Chroniques algériennes 1939-1958*, Paris, Gallimard, 1958, p. 109.

18. Sous-titre donné par Camus à son reportage sur la « Misère de la Kabylie ».

Dans cette même conférence inaugurale de la maison de la culture, Camus lance : « Dans la misère commune, la vieille exigence renaît alors ; la nature à nouveau se dresse devant l'histoire. Bien entendu, il ne s'agit pas de rien mépriser, ni d'exalter une civilisation contre une autre, mais de dire simplement qu'il est une pensée dont le monde d'aujourd'hui ne pourra se passer plus longtemps. » Refusant de balayer d'un revers de main la révolution soviétique et la promesse de son grand soir, l'impérialisme américain et son consumérisme galopant, il fait une concession : « Il y a, certes, dans le peuple russe de quoi donner une force de sacrifice à l'Europe, dans l'Amérique une nécessaire puissance de construction. Mais la jeunesse du monde se trouve toujours autour des mêmes rivages. » Dans le même accent de lyrisme, il n'hésite pas à poser une évidence : « Jetés dans l'ignoble Europe où meurt, privée de beauté et d'amitié, la plus orgueilleuse des races, nous autres Méditerranéens vivons toujours de la même lumière. Au cœur de la nuit européenne, la pensée solaire, la civilisation à double visage, attend son aurore. Mais elle éclaire déjà les chemins de la vraie maîtrise<sup>19</sup>. » Pour lui, il ne fait aucun doute que la Méditerranée « est de tous les pays le seul peut-être qui rejoigne les grandes pensées orientales<sup>20</sup> ».



**« Jamais peut-être un pays, sinon la Méditerranée, ne m'a porté à la fois si loin et si près de moi-même. »** *Albert Camus*

Espace à la fois mental, sociologique, géographique et politique, sa Méditerranée ne résistera pas aux contraintes du temps et de l'histoire. Elle dévoilera rapidement ses fractionnements et ses différences. Ses aspirations diverses également. La fraternité chère à Camus ne peut se réduire à une certaine désinvolture et un goût de l'instantané dans les offrandes de la vie tandis que cette lointaine Méditerranée a déjà partiellement marqué sa différence et désespère de son devenir dans une civilisation dont elle pressent bien qu'elle ne franchira pas la grève ! « La nature est toujours là, pourtant. Elle oppose ses ciels calmes et ses raisons à la folie des hommes<sup>21</sup> », écrit-il dans « L'Exil d'Hélène » en 1948. La menace est alors celle d'une bombe dont on pense qu'elle libère le monde d'une tyrannie barbare... « jusqu'à ce que l'atome prenne feu lui aussi et que l'histoire s'achève dans le triomphe de la raison et l'agonie de l'espèce ».

En ces années d'après-guerre, d'autres périls plus sourds menacent cette terre méditerranéenne, cette mer Algérie qui réclame justice. Une autre justice. Celle qui

19. Albert Camus, *L'Homme révolté*, in *Essais*, op. cit., p. 703.

20. Albert Camus, *La Culture indigène*, op. cit., p. 1324-1325.

21. Albert Camus, « L'Exil d'Hélène », in *Noces suivi de l'Été*, op. cit., p. 138.

lui est due. Une autre guerre va éclater. Une guerre pour une indépendance à laquelle Camus n'arrive pas à croire. Il ne parvient pas à s'y résoudre. Au nom de la fraternité à reconquérir, de la justice à partager. Il est trop tard. Il était peut-être déjà trop tard quand il racontait, dans *L'Envers et l'Endroit*, cette vision qui aurait pu avoir valeur de pressentiment : « Mais à cette heure, où suis-je ? Et comment séparer ce café désert de cette chambre du passé. Je ne sais plus si je vis ou si je me souviens. Les lumières des phares sont là. Et l'Arabe qui se dresse devant moi me dit qu'il va fermer. Il faut sortir. Je ne veux plus descendre cette pente si dangereuse. Il est vrai que je regarde une dernière fois la baie et ses lumières, que ce qui monte alors vers moi n'est pas l'espoir de jours meilleurs, mais une indifférence sereine et primitive à tout et à moi-même<sup>22</sup>. » La porte se refermait. Camus ne la vit pas close sur un exil après son royaume. Il mourut sur une route de France. Dans une voiture qu'il ne voulait pas emprunter. Sur une route droite le menant vers une capitale ennemie où, comme Meursault décrivait l'étrangeté de Paris, « il y a des pigeons et des cours noires. Les gens ont la peau blanche<sup>23</sup> »...

---

22. Albert Camus, *L'Envers et l'Endroit*, op. cit., p. 71.

23. Albert Camus, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1971, p. 70.

**José Lenzini**, né à Sétif (Algérie), est journaliste. Il a écrit une vingtaine d'ouvrages dont *Camus et l'Algérie* (Édisud, 2010) et *Les Derniers Jours de la vie de Camus* (Actes Sud, 2009 ; rééd. Babel, 2013). Il est également l'auteur d'une biographie de Mouloud Feraoun (Actes Sud, 2013) et d'une bande dessinée, *Camus, entre justice et mer* (en collaboration avec Laurent Gnoni, Soleil, 2013).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**7 novembre 1913** | Naissance à Mondovi en Algérie.

**1914** | Son père est tué lors de la première bataille de la Marne; la famille Camus s'est installée peu avant à Alger, dans le quartier Belcourt.

**1918** | École communale à Alger jusqu'en 1923; Camus dédiera son discours du prix Nobel à son instituteur Louis Germain.

**1923** | Études secondaires au Grand Collège jusqu'en 1930.

**1930** | Obtient une première partie de son baccalauréat; premières atteintes de la tuberculose.

**1931** | S'installe rue Michelet chez son oncle Gustave Acault et profite de sa bibliothèque.

**1932** | Rencontre décisive avec Jean Grenier, son professeur de philosophie.

**1934** | Adhère au Parti communiste qu'il quittera en 1937; épouse Simone Hié.

**1935** | Début des *Carnets*; commence *L'Envers et l'Endroit*.

**1936** | Diplôme d'études supérieures en philosophie sur Plotin et saint Augustin.

**1937** | Premières publications chez Edmond Charlot à Alger.

**1938** | Journaliste à Alger *républicain*; commence *Caligula*.

**1939** | Publication de *Noces*; commence *L'Étranger*; tente de

s'engager mais est refusé pour raisons de santé.

**1940** | Mariage avec Francine Faure quitte l'Algérie; devient journaliste à *Paris-soir*.

**1942** | Publication de *L'Étranger* et du *Mythe de Sisyphé*, chez Gallimard.

**1943** | Rencontre Jean-Paul Sartre; rejoint le mouvement de résistance Combat.

**1944** | Rédacteur en chef de *Combat*.

**1945** | Création de *Caligula*, avec Gérard Philipe, au Théâtre Hébertot à Paris; naissance de ses jumeaux Catherine et Jean.

**1947** | Quitte *Combat*; publication de *La Peste*.

**1952** | Polémique avec *Les Temps modernes* et Sartre à propos de *L'Homme révolté* publié l'année précédente.

**1956** | Appel à la trêve civile à Alger où la guerre d'indépendance a été déclenchée en novembre 1954; publication de *La Chute*.

**1954** | Publication de *L'Été*.

**1955** | Collabore à *L'Express*.

**17 octobre 1957** | Obtient le prix Nobel de littérature.

**1958** | Publication de *L'Exil et le Royaume* et de *Réflexions sur la peine capitale*; rédige le statut des objecteurs de conscience.

**1959** | Commence *Le Premier Homme*.

**4 janvier 1960** | Trouve la mort dans un accident de voiture avec Michel Gallimard, près de Sens dans l'Yonne.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### Œuvres d'Albert Camus

Tout Camus est disponible chez Gallimard dans la collection de poche « Folio » ou dans la « Bibliothèque de la Pléiade » : *Œuvres complètes*, 4 vol., édition dirigée par Jacqueline Lévi-Valensi, Raymond Gay-Crosier, André Abbou, Paris, 2006.

### Premiers écrits

*L'Envers et l'Endroit* (1937), *Noces* (1939).

### Cycle de l'absurde

*L'Étranger* (1942), *Le Mythe de Sisyphé* (1942), *Le Malentendu* (1944).

### Cycle de la révolte

*La Peste* (1947), *L'Homme révolté* (1951).

### Écrits ultimes

*La Chute* (1956), *L'Exil et le Royaume* (1957), *Le Premier Homme* (éd. posthume, 1994).

### Sur Albert Camus

Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, trad. M. Véron, Paris, Seuil, 1978.

Olivier Todd, *Albert Camus: une vie*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Biographies », 1996.

Michel Onfray, *L'Ordre libertaire: la vie philosophique d'Albert Camus*, Paris, Flammarion, 2012.



# Germaine Tillion

(1907-2008)

Dès les années 1930 dans l'Aurès, elle choisit l'ethnologie comme un art du dialogue. Inlassablement, elle cherchera, entre les deux rives de la Méditerranée, les voies du vivre ensemble. Connaître, comprendre, compatir, sauver chaque vie humaine, être juste, sont les passions de sa vie.



TZVETAN TODOROV



| CI-DESSUS | Germaine Tillion à cheval entre Tagoust et Menaà (Aurès) en 1935.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Germaine Tillion chez Silghzali dans l'Aurès en 1935.

Le dernier livre mis en forme par Germaine Tillion, *Il était une fois l'ethnographie*, paru en 2000 alors qu'elle est âgée de 92 ans, commence par une « dédicace à [s]es lecteurs » qui nous en dit long sur son auteur. Les voici, à l'entrée de cet ouvrage savant, interpellés de la manière la plus désinvolte et, qui plus est, en vers :

« Pour vous, messieurs les citadins,  
Demi-Maghrébins, demi-Franciliens,  
Pour vous, mesdames – sœurs des uns  
Et épouses des autres –,  
J'ai écrit ce petit bouquin,  
Sur un passé incertain  
Qui est à la fois vôtre, et nôtre<sup>1</sup>. »

---

1. Germaine Tillion, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Seuil, 2000, p. 11.

Ainsi apprenons-nous d'emblée que, aussi savante soit-elle, Tillion n'aime pas se prendre au sérieux, ne veut pas se présenter en experte inaccessible, radicalement différente de ses lecteurs. En même temps, elle définit là une classe de lecteurs particulièrement ciblés : les immigrés maghrébins installés en Île-de-France, dont elle connaît, parfois mieux qu'eux-mêmes, le passé. Ces lecteurs-là sont le produit non d'une seule terre mais de la rencontre entre deux. « Je me suis dit, commente-t-elle dans un entretien contemporain, que de publier cette expérience était quelque chose de rassurant pour la jeunesse angoissée issue de ces deux civilisations<sup>2</sup>. » Ce propos, au fond, nous concerne tous : nous, les peuples au nord et au sud de la Méditerranée, appartenons à la même coulée.



**« Si l'ethnologie, qui est affaire de patience, d'écoute, de courtoisie et de temps, peut encore servir à quelque chose, c'est à apprendre à vivre ensemble. »** *Germaine Tillion*

Ce n'est pas un hasard si cet ultime livre de Tillion se place dès son ouverture sous le signe de la rencontre et du souci pour autrui. Telle est à ses yeux la vocation de la profession, l'ethnologie, qu'elle s'est choisie et qu'elle a pratiquée – avec des interruptions – au cours d'une longue vie. Elle s'en explique dans la préface ajoutée en 1974 à son livre le plus « professionnel », *Le Harem et les Cousins* : « L'ethnologie – pas seulement science humaine, mais humanisme – tient, au niveau de l'interconnaissance des peuples, une place parallèle à celle que joue le dialogue au niveau des individus : un aller et retour incessant de la pensée, incessamment rectifié<sup>3</sup>. » L'horizon lointain de l'ethnologie est la connaissance de la nature humaine et l'entente entre les êtres humains. Tillion insiste encore là-dessus dans un de ses derniers entretiens : « Si l'ethnologie, qui est affaire de patience, d'écoute, de courtoisie et de temps, peut encore servir à quelque chose, c'est à apprendre à vivre ensemble<sup>4</sup>. »

Les rencontres de Tillion avec les populations maghrébines se situent à des moments différents de l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle comme de son propre parcours ; pour cette raison elles n'ont pas toujours le même sens. Pour bien les distinguer, je donnerai à chacune un nom, celui du sentiment ou de l'attitude qui domine alors son comportement.

2. *Le Siècle de Germaine Tillion*, sous la direction de T. Todorov, Paris, Seuil, 2007, p. 363.

3. Germaine Tillion, *Le Harem et les Cousins*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1982, p. 1.

4. Germaine Tillion, *Combats de guerre et de paix*, Paris, Seuil, coll. « Opus », 2007, p. 65.

1934-1940 : *proximité*. Lorsqu'elle apprend qu'elle a été choisie pour bénéficier d'une bourse lui permettant d'étudier une population mal connue, Germaine Tillion est d'abord déçue qu'il s'agisse des habitants de ce qui est à l'époque un département français : les Chaouiïas, population berbère de l'Aurès, dans l'Est de l'Algérie. « Cela me semblait petit et proche, et pas à la mesure de mon immense curiosité du monde<sup>5</sup> » : elle rêvait d'aller chez les Esquimaux ou en Polynésie. Une fois sur place, elle découvre une proximité plus grande encore que celle à laquelle elle s'attendait : les paysans chaouiïas lui font penser aux laboureurs auvergnats qu'elle a connus dans son enfance. Par-delà les différences superficielles, on aperçoit des parallélismes profonds, qui s'expliquent par la familiarité des deux populations, établie depuis des millénaires. Résultat, on retrouve aujourd'hui, chez les musulmans de l'Aurès et les chrétiens de Grèce, d'Italie ou de Provence, le même « paganisme agraire<sup>6</sup> ».

Seule ombre au tableau : se rendant un jour dans la petite ville de Biskra, Tillion fait la connaissance d'un jeune médecin musulman, le docteur Saadane. Elle est ravie de rencontrer quelqu'un qu'elle sent proche de son identité parisienne, avec qui elle peut engager un débat d'idées et échanger des opinions sur les faits courants. Mais il lui révèle aussi une réalité dont elle n'était pas consciente : l'inégalité instaurée entre les deux populations de la ville, les notables français et les locaux, les premiers tenant à marquer leur supériorité par de petits signes d'exclusion et de mépris. Le régime colonial permet la proximité, mais interdit l'égalité. « Ce jour-là, j'entrevis pour la première fois la mise à l'écart dite "racisme"<sup>7</sup>. »

1954-1956 : *intégration*. Tillion quitte son terrain pour revenir en France en juin 1940, au moment de la débâcle. Patriote ardente, elle s'engage immédiatement dans la Résistance ; deux ans plus tard, en août 1942, elle est trahie et arrêtée. Elle est emprisonnée pendant quatorze mois, puis déportée au camp de Ravensbrück, dont elle aura la chance de sortir en avril 1945. Traumatisée par ce qu'elle vient de vivre, elle pense renoncer à l'ethnologie et se consacrer à l'histoire immédiate, celle de la Résistance et de la déportation. Mais les événements en décident autrement : en novembre 1954 commence la guerre d'Algérie et son professeur Louis Massignon lui demande de se rendre sur place pour s'informer du sort de la population civile algérienne. Elle n'hésite pas un instant : « Je considérais les obligations de ma profession d'ethnologue comme comparables à celles des avocats, avec la différence qu'elle me contraignait à défendre une population au lieu d'une personne<sup>8</sup>. » Elle repart donc vers le pays quitté quinze ans plus tôt, avec l'espoir de protéger ces gens qui lui sont devenus chers.

---

5. Germaine Tillion, *Il était une fois l'ethnographie*, op. cit., p. 14.

6. *Ibid.*, p. 48.

7. *Ibid.*, p. 136.

8. Germaine Tillion, *Combats de guerre et de paix*, op. cit., p. 430.

N° du Cliché	Nature du Sujet
1	<u>Bougina</u> - 13/3/35 à 15h.
2	id id.
3	id id.
4	id id. (au pied la maison du caïd)
5	<u>Tajoust</u> 15/3/35 à 8h - Le caïd de Bougina
6	id id id. (à cheval)
7	id 14/3/35 - 16h - Falaise du Tisidelt A.
8	id id id B.
9	id id id C.
10	id id id D.
11	<u>Tisidelt</u> 14/3/35 - 16h. Tajoust inférieurs A. ds
12	id id l'Oued supérieurs B. g
13	id 14/3/35 - 17h. Tajoust
14	id 16/3/35 id.
15	id id id.
16	id id id.
17	id id l'Oued Bougina
18	id id Tajoust
19	id id id.
20	<u>l'ajemat</u> 15/3/35 - 8h. Tajoust (vallée)
21	<u>Aïd el Keliz</u> Tajoust 14/3/35 - 16h. préliminaires
22	id Tajoust 15/3/35 - 10h. le monton en
23	id id id id
24	id id id on écrit le monton
25	id id id la coupe écorchie

Carnet de prises de vues de Germaine Tillion, 1935.



Germaine Tillion  
à l'hôtel de Batna en Algérie,  
vers 1935.

Au cours des premiers mois de 1955, Tillion sillonne l'Algérie, observe, écoute les doléances des uns et des autres. Ses conclusions sont de deux ordres. D'une part, elle constate une exacerbation des rapports entre les deux groupes de population : les autochtones, dits « musulmans », environ huit millions, et les allochtones, qu'on appelle alors « pieds-noirs », autour d'un million. Elle apprend les massacres de Sétif, en 1945, et leurs désastreuses conséquences. Elle acquiert une vision de la nocivité du système colonial plus claire que dans les années 1930. « Le plus grand forfait du XVIII<sup>e</sup> siècle me semble avoir été la traite des Noirs. Et le colonialisme représente à mes yeux celui du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. » Pour cette raison, le conflit en cours lui paraît infiniment plus complexe que celui des années 1939-1945, que certains anciens combattants sont tentés de projeter sur le présent, voyant dans les deux cas un danger pour la patrie. « Rien n'est moins "simple" que l'épreuve d'aujourd'hui<sup>10</sup>. » C'est pourquoi elle refuse toute condamnation sommaire des insurgés : « Cette haine impuissante et désespérée est le dernier refuge d'hommes qui n'ont même pas la possibilité de se révolter contre cette crasse gangréneuse que devient notre civilisation lorsqu'elle leur parvient<sup>11</sup>. »

9. *Ibid.*, p. 482.

10. *Ibid.*, p. 467.

11. *Ibid.*, p. 489.

D'autre part, Tillion observe un appauvrissement ahurissant de la population. L'économie de survie qui avait été celle d'une région aride comme l'Aurès s'est effondrée sous le poids de la démographie, elle-même effet pervers des progrès en hygiène introduits par la colonie. Les familles de paysans se réfugient dans les villes à la recherche de travail – mais ce dernier exige une qualification que les réfugiés ne possèdent pas. Ils passent donc de la pauvreté à la misère et s'entassent dans les bidonvilles à la périphérie des villes. C'est pour désigner ce processus que Tillion invente le terme « clochardisation ».

---

---

## « En 1955, je croyais encore possible de faire vivre ensemble – dans la “liberté, égalité, fraternité” – deux populations de religions différentes. » *Germaine Tillion*

Entre ces deux phénomènes, révolte et misère, elle croit observer une relation de cause à effet : c'est parce qu'ils sont ruinés, et que le système colonial du moment ne leur permet aucunement de surmonter cet état, que les paysans finissent par prendre les armes. De cette analyse découle son idée de ce qui pourrait devenir un remède : plutôt que d'agir sur les conséquences, et réprimer, il faut s'attaquer aux causes, à la misère, et tout faire pour mieux intégrer la population indigène à l'État moderne. Elle expose ses idées au nouveau gouverneur général de l'Algérie, Jacques Soustelle, qui lui propose d'entrer dans son cabinet. Elle accepte et, dans cet esprit, élabore le projet des Centres sociaux, organismes censés apporter une éducation élémentaire à tous, enfants et adultes, de sexes masculin et féminin, et leur apprendre un métier, pour leur permettre de mieux survivre dans ces nouvelles conditions.

« En 1955 », écrira-t-elle plus tard, « je croyais encore possible de faire vivre ensemble – dans la “liberté, égalité, fraternité” – deux populations de religions différentes<sup>12</sup>. » Le but ultime, c'est de corriger la colonie. Toute autre attitude, pense-t-elle, reviendrait à abandonner une population en péril et à aggraver encore sa détresse – la riche France lui apparaît comme le seul recours possible.

De retour à Paris au début de 1956, Tillion présente ses vues et ses activités à ses camarades de déportation, qui publient son exposé dans le bulletin de leur association, sous le titre « L'Algérie en 1956 ». L'année suivante, les éditions de Minuit le reprennent en livre sous le titre actualisé – mais en réalité trompeur – de *L'Algérie en 1957*, sous lequel il connaîtra une large diffusion. Les réactions surprennent peut-être un peu Tillion. Vues d'Alger, ses positions apparaissaient comme extrêmement « libérales », puisqu'elles

---

12. *Ibid.*, p. 451.

représentaient une attaque contre les privilèges détenus par la population pied-noir. À Paris, où le débat fait également rage, elle reçoit l'appui, non seulement d'un homme déchiré entre les deux rives de la Méditerranée comme Albert Camus, mais aussi d'une partie de la droite, partisane de « l'Algérie française ». Ses propositions permettraient en effet de corriger les défauts de la colonie... pour la maintenir durablement sous contrôle français. En revanche, les groupes de gauche comme certains représentants de l'intelligentsia maghrébine installés en France, qui soutiennent l'idée de l'indépendance, critiquent l'ouvrage. Tillion n'a jamais commenté publiquement les reproches qui lui furent adressés, mais l'évolution de ses positions indique qu'elle les a pris tout à fait au sérieux. En 1957, écrira-t-elle plus tard, « il [lui] a paru évident que l'intégration était devenue une solution de violence<sup>13</sup> », et elle cessa de plaider en faveur de cette politique.

*1957-1962 : compassion.* Les positions de Tillion évoluent, mais cela ne veut pas dire qu'elle devient une indépendantiste. Rétrospectivement, elle situe le point de rupture en janvier 1957, quand les pouvoirs de police, en Algérie, sont transférés à l'armée et que s'engage la « bataille d'Alger », qui est en réalité une répression impitoyable de la révolte. Concernant ses propres convictions, Tillion place le moment décisif en juin 1957, lorsqu'elle retourne en Algérie pour conduire une enquête sur les prisons et prend la mesure de la montée des passions politiques comme des pratiques de torture. Mais il faut attendre le discours de de Gaulle de septembre 1959 annonçant le droit des Algériens à l'autodétermination pour qu'apparaissent dans les écrits de Tillion des formules participant de cet esprit ; jusque-là, elle continue de raisonner dans la perspective d'un État unique, incluant la France et l'Algérie.

Le changement dans la position de Tillion est plus radical que le remplacement d'un projet politique par un autre : il consiste à ne plus chercher par soi-même une réponse politique au conflit. Ce renoncement lui permet de surmonter un déchirement intérieur devenu irrémédiable depuis l'été 1957, celui entre deux loyautés, différentes d'origine mais égales en intensité, l'une fondée dans le patriotisme, l'autre dans « l'extrême compassion que [lui] inspirent les malheurs du peuple algérien ». Son choix consiste désormais à ne pas choisir ; comme elle le dira beaucoup plus tard : « Je refuse de tuer l'un pour sauver l'autre<sup>14</sup>. »

La proximité et la ressemblance entre ces combattants des côtés opposés conduisent même Tillion à forger le concept d'« ennemis complémentaires », titre de son livre suivant sur l'Algérie, terre où chacun trouve la légitimation de sa propre violence dans celle d'autrui, où « le terrorisme est la justification des tortures » et « les tortures et les exécutions sont la justification du terrorisme<sup>15</sup> ». Cette symétrie est

---

13. *Ibid.*, p. 291.

14. *Ibid.*, p. 566 et 69.

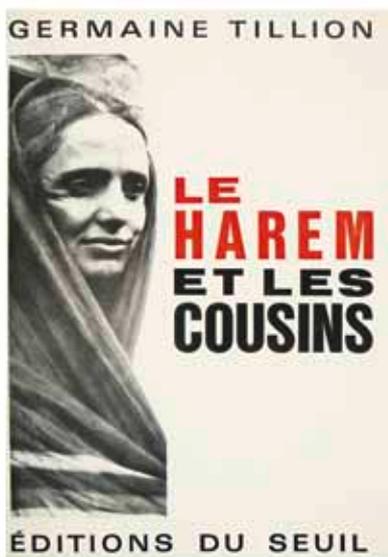
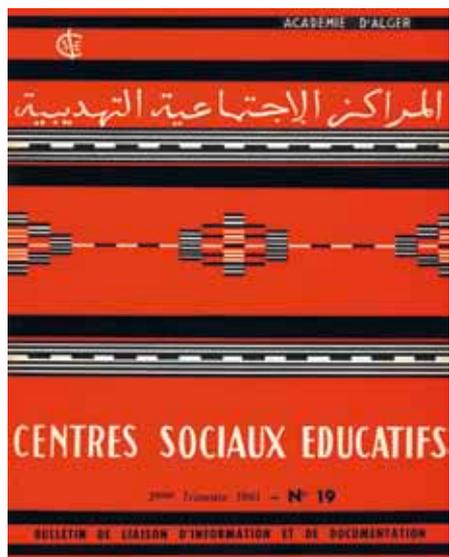
15. *Ibid.*, p. 718.



Photographie prise pendant la guerre d'Algérie, fouille d'un Algérien par des soldats français, près d'Alger, vers 1957.

d'autant plus tragique qu'à chaque coup d'un côté doit répondre un coup plus fort, dans une surenchère sans fin. Le seul moyen de l'interrompre n'est pas de choisir la bonne cause contre la mauvaise, mais de renoncer à tuer au nom d'une bonne cause.

Libérée ainsi de sa responsabilité politique, Tillion peut assumer un nouveau parti pris, qui l'amène à déplacer son centre d'attention du domaine sociopolitique à celui des individus. Ce sont eux que Tillion veut aider maintenant. À partir de ce moment (l'été 1957) et jusqu'à la fin de la guerre, voire au-delà, elle consacrera ses efforts à protéger des individus : en s'opposant aux exécutions, à la torture, mais aussi aux attentats aveugles, comme en témoignent ses pourparlers risqués avec Yacéf Saâdi, chef militaire de la zone d'Alger. Or, dans la situation de la guerre d'Algérie, la force est du côté français et par conséquent la majorité des victimes se trouvent du côté algérien. Les interventions de Tillion seront donc plus nombreuses de ce côté-là : « Je souhaite porter secours aux victimes ; [...] depuis un mois, c'est contre "nous" que je



| À GAUCHE | Revue des Centres Sociaux Educatifs, académie d'Alger, 1961.

| À DROITE | Couverture de *Le Harem et les Cousins* de Germaine Tillion, publié au Seuil en 1966.

suis en colère », écrit-elle dans son journal de bord<sup>16</sup>. Cette priorité accordée à la souffrance des personnes au détriment des causes qu'ils défendent la sépare finalement de Camus dont elle s'était sentie auparavant très proche : « J'ai pris davantage parti et défendu des gens qu'il n'aurait pas défendus<sup>17</sup>. »

On se souvient que Camus, au cours d'un échange postérieur à son prix Nobel, déclare préférer sa mère à la justice, l'amour des êtres aux principes abstraits. Dans une mémorable lettre ouverte à Simone de Beauvoir, datant de 1964, Tillion écrit : « Je n'ai ni rompu avec la justice pour l'amour de la France, ni rompu avec la France pour l'amour de la justice<sup>18</sup>. » Dans sa réponse à une autre critique, celle de Pierre Nora, la classant parmi les libéraux qui « ne voient que des individus », Tillion réplique : « [Il] a raison de m'y inclure<sup>19</sup>. »

Cette conviction restera le guide de ses actes jusqu'à la fin de sa vie. En réalité, elle l'avait acquise avant le début du conflit algérien, comme en témoigne une lettre rédigée en 1948 et adressée à une ancienne camarade communiste de déportation, dans laquelle elle prend ses distances avec les motivations des combats d'antan : « Je ne peux pas ne pas penser que les Patries, les Partis, les causes sacrées ne sont pas éternels. Ce qui est éternel (ou presque éternel), c'est la pauvre chair souffrante de l'humanité<sup>20</sup>. » En faisant de la compassion sa propre boussole, Tillion fait un choix fort : elle tourne le dos au domaine politique pour ne plus se soucier que des individus en détresse. L'humanisme qu'elle professe ne garde qu'une seule valeur sacrée : l'être humain lui-même.

16. *Ibid.*, p. 674.

17. *Ibid.*, p. 64.

18. *Ibid.*, p. 725.

19. *Ibid.*, p. 290.

20. Germaine Tillion, *Fragments de vie*, Paris, Seuil, 2009, p. 268-269.

1962-2000: *comparaison*. Au cours de cette dernière période d'activité, postérieure à la guerre d'Algérie, Tillion se consacre à un travail ethnologique comparatif et typologique. Elle renoue ainsi avec ses observations des années 1930, en les confrontant à d'autres expériences. Depuis son ouvrage d'anthropologie générale *Le Harem et les Cousins* (1966) jusqu'à *Il était une fois l'ethnographie* (2000), elle explore les différents systèmes de parenté (la « république des beaux-frères » et « la république des cousins »), en les mettant en relation avec les modes de production et les formes d'organisation sociale. Elle parvient ainsi à décrire à grands traits le passage du monde paléolithique, celui de la nécessaire alliance avec des autres différents et de l'exogamie, au monde néolithique, celui de l'enfermement entre proches, de l'endogamie et de l'affirmation d'une identité spécifique. Cela lui permet en même temps d'esquisser l'avenir : elle constate que la société néolithique dont nous sommes issus est « en train de prendre ce qu'on appelle en France un “coup de vieux”, car de nouveau la relation de l'homme avec son espace est en train de basculer<sup>21</sup> ». La technologie ne s'arrête pas aux frontières des pays ; le regard écologique nous empêche de considérer qu'on peut faire de la nature ce qu'on veut ; et les contacts accélérés entre populations nous incitent à nous engager dans de nouvelles alliances avec ceux qui, en apparence, ne nous ressemblent pas. La comparaison entre cultures inaugure ainsi des comportements nouveaux.



**« Je ne peux pas ne pas penser que les Patries, les Partis, les causes sacrées ne sont pas éternels. Ce qui est éternel (ou presque éternel), c'est la pauvre chair souffrante de l'humanité. »** Germaine Tillion

La réflexion sur les rapports entre les êtres humains est dominée chez Tillion par la bienveillance. Il ne faudrait pas en déduire qu'elle croit observer la même bienveillance dans le monde extérieur. Après ses années de Résistance et de déportation, années de trahison, de violence et d'avilissement, Tillion n'ignore rien de ce qu'elle appelle « le versant atroce de l'humanité ». Toutes les lignées humaines, pense-t-elle, « comptent parmi leurs géniteurs une proportion massive, probablement constante, de sacrifiants et d'imbéciles<sup>22</sup> ». Plus tard, elle ajoute : « Toutes les populations de la Terre, sans exception, sont colonialistes, et toutes sont racistes. » Ou encore : « L'humain est un

21. Germaine Tillion, *Il était une fois l'ethnographie*, op. cit., p. 275.

22. Germaine Tillion, *Combats de guerre et de paix*, op. cit., p. 423 et 471.

animal violent, plus méchant que le singe... L'humanité, c'est quelque chose de dangereux. Je suis malheureusement amenée à penser que la violence n'est pas un phénomène récent, mais un phénomène humain qui a existé dans notre passé et notre hérédité<sup>23</sup>.»

Les sociétés méditerranéennes qu'elle a étudiées ont même, à cet égard, quelques titres de gloire spécifiques: si l'endogamie et l'enfermement des femmes ont eu des conséquences catastrophiques pour la société, l'éducation que reçoivent les hommes n'est pas moins dangereuse. « La violence est une donnée fondamentale dans tous les pays méditerranéens, où le premier devoir inculqué au petit enfant, c'est quand même la vengeance<sup>24</sup>. »

---

---

---

**« L'humanité, c'est quelque chose de dangereux. Je suis malheureusement amenée à penser que la violence n'est pas un phénomène récent, mais un phénomène humain qui a existé dans notre passé et notre hérédité. »** *Germaine Tillion*

En même temps, Tillion reste sensible à d'autres côtés, plus prometteurs, de l'humanité. Le fait que l'enfant humain « n'est viable que lorsqu'il a dépassé 7 ou 8 ans » a eu des conséquences profondes sur notre constitution psychique: « Cette intimité physique du nouveau-né avec sa mère explique probablement une certaine disposition au bonheur qui dure ensuite toute la vie<sup>25</sup>. » Cette expérience commune marque à leur tour les mères et, par extension, les pères, comme les autres femmes. Si l'on veut freiner les violences, il faut donc, sur les deux rives de la Méditerranée comme ailleurs, encourager la participation des femmes à la vie publique et au pouvoir politique. Tel serait le dernier précepte de Germaine Tillion sur la manière de s'engager dans une vie bonne.

---

23. *Le Siècle de Germaine Tillion*, op. cit., p. 338 et 368.

24. Germaine Tillion, *Combats de guerre et de paix*, op. cit., p. 68.

25. Germaine Tillion, *La Traversée du mal: entretiens avec Jean Lacouture*, Paris, Arléa, 1997, p. 33-34.

**Tzvetan Todorov** est historien des idées et essayiste. Il est président de l'Association Germaine Tillion. Il a notamment publié *Le Siècle de Germaine Tillion* (Seuil, 2007) et *Germaine Tillion: la pensée en action* (Textuel, 2011).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**30 mai 1907** | Naissance à Allègre (Haute-Loire).

**1926-1932** | Suit des études diverses, d'archéologie, d'histoire de l'art, de sociologie, pour finalement s'orienter vers l'ethnologie qu'elle étudie sous la direction de Marcel Mauss; obtient un certificat d'ethnologie en 1932.

**19 décembre 1934** | Reçoit une bourse pour une mission sur le terrain dans l'Aurès algérien; reste sur place pendant deux ans, avec une brève interruption.

**1937-1939** | Travaille sur sa thèse à Paris, sous la direction de Mauss et de Massignon, avant de repartir, pour un an encore, dans l'Aurès.

**Juin 1940** | S'engage dans la Résistance.

**1942** | Arrêtée sur dénonciation, passe un an en prison en France avant d'être déportée à Ravensbrück, en Allemagne, avec sa mère Émilie, qui y sera assassinée en 1945; dans le camp, écrit une « opérette-revue », *Le Verfügar aux enfers*.

**1945-1954** | Se consacre à l'histoire contemporaine, rédigeant des études sur la Résistance et la déportation; appuie l'appel de David Rousset contre les camps de concentration, notamment soviétiques.

**24 décembre 1954** | Mission du gouvernement français en Algérie pour s'informer sur l'état de la population civile algérienne.

**1955** | Fonde les Centres Sociaux Éducatifs à Alger.

**1957** | Nouvelle mission en Algérie pour enquêter sur les prisons; à cette occasion, rencontre le chef militaire de la zone d'Alger, Yacef Saâdi; au cours des années suivantes, s'emploie à sauver des vies humaines.

**1958** | Élu directeur d'études à l'École des hautes études, poste qu'elle occupera jusqu'en 1977. Par la suite, tout en continuant de prendre part au débat public, publie plusieurs ouvrages (*Le Harem et les Cousins*, *Ravensbrück...*).

**2007** | Pour son centenaire, *Le Verfügar aux enfers* est mis en scène au Théâtre du Châtelet.

**19 avril 2008** | Décède à son domicile.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### Œuvres de Germaine Tillion

*Le Harem et les Cousins*, Paris, Seuil, 1966; rééd. coll. « Points », 1982 avec une nouvelle préface de 1974.

*Ravensbrück*, Paris, Seuil, coll. « xx<sup>e</sup> siècle », 1988.

*La Traversée du mal: entretiens avec Jean Lacouture*, Paris, Arléa, 1997; rééd. en poche avec une nouvelle préface, 2000.

*Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Seuil, 2000.

*L'Algérie aurésienne* (avec Nancy Wood), Paris, La Martinière, 2001.

*Le Verfügar aux enfers: une opérette à Ravensbrück*, Paris, La Martinière, 2005.

*Combats de guerre et de paix*, Paris, Seuil, coll. « Opus », 2007 (volume contenant les textes corrigés de *L'Afrique bascule vers l'avenir*, *À la recherche du vrai et du juste: à propos rompus avec le siècle* et *Les Ennemis complémentaires: guerre d'Algérie*).

*Le Siècle de Germaine Tillion*, sous la direction de T. Todorov, Paris, Seuil, 2007 (contient des études sur Germaine Tillion et deux entretiens inédits).

*Fragments de vie*, Paris, Seuil, 2009.

Michel Reynaud, *L'Enfant de la rue et la dame du siècle* (entretiens avec Germaine Tillion), Paris, Tirésias, coll. « Lieu est mémoire », 2010.

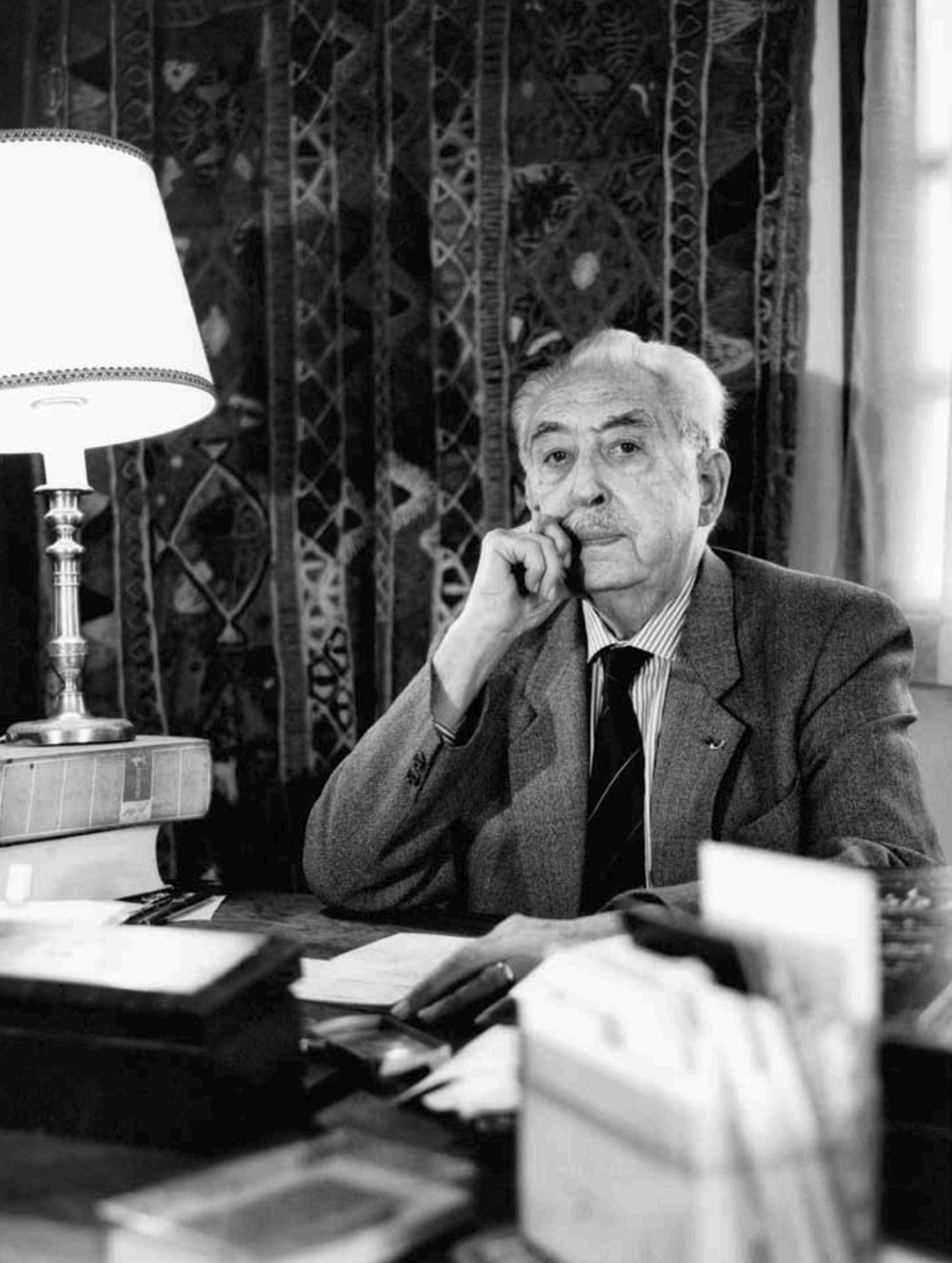
### Sur Germaine Tillion

Jean Lacouture, *Le témoignage est un combat: une biographie de Germaine Tillion*, Paris, Seuil, 2000.

Christian Bromberger et Tzvetan Todorov, *Germaine Tillion: une ethnologue dans le siècle*, Arles, Actes Sud, coll. « Bleu », 2002.

Nancy Wood, *Germaine Tillion, une femme-mémoire: d'une Algérie à l'autre*, trad. M.-P. Corrin, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 2003.

Tzvetan Todorov, *Germaine Tillion: la pensée en action*, Paris, Textuel, coll. « La Voix au chapitre », 2011.



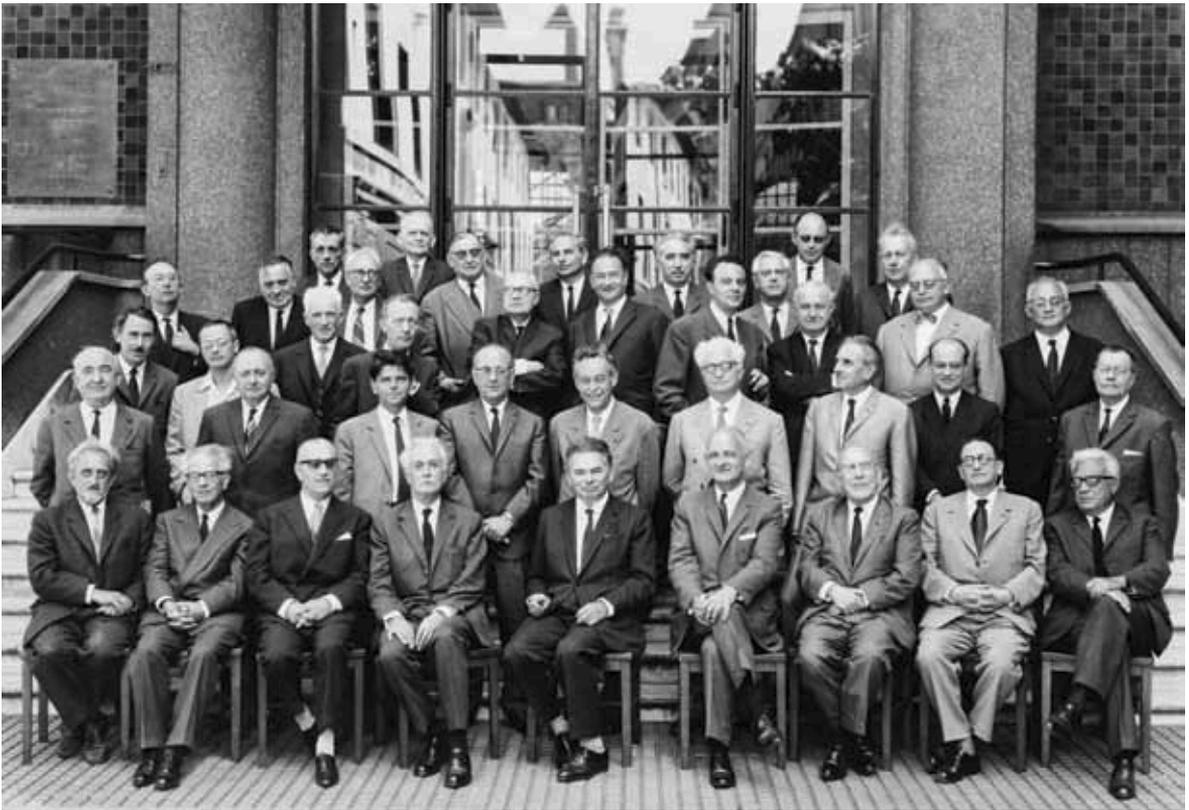
# Jacques Berque

(1910-1995)

**Ce fils rebelle de l'Algérie coloniale  
a écouté le chant profond de l'Autre.  
Anthropologue, islamologue, croyant  
à l'imagination créatrice, il fut un isthme  
d'une mer commune, où chacun puise  
en l'autre une partie de son âme.  
Un rêve d'avenir.**



THIERRY FABRE



| CI-DESSUS | Jacques Berque (au dernier rang, troisième en partant de la droite) et ses collègues du Collège de France en 1967.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Jacques Berque chez lui à Saint-Julien-en-Born en 1989.

Il a commencé par écouter le bruissement de la langue... Murmure lointain et écho profond d'une psalmodie, d'abord secrète, énigmatique et pourtant familière. La langue de l'Autre, du voisin, l'arabe, n'était pas celle du petit Français d'origine landaise, né à Frenda dans l'Ouest algérien. Langue étrange mais pas tout à fait étrangère aux oreilles du fils d'Augustin Berque, cet administrateur colonial lettré, esthète et passionné par l'islam confrérique comme par la naissance du mouvement des Oulémas, dont Fernand Braudel dira : « J'ai bien connu Augustin Berque, historien, essayiste, arabisant, homme de goût et de cœur, longtemps directeur de l'Intérieur au gouvernement général de l'Algérie et, de ce côté de la Méditerranée, l'un des meilleurs serviteurs de la France et de la civilisation française [...] »<sup>1</sup>.

Jacques Berque, son fils, fut également serviteur de la France, mais peut-être pas de la « civilisation française », ou alors sous une forme singulière, à travers sa quête d'une synthèse créatrice entre les deux rives.

Devenu professeur au Collège de France, Berque disait volontiers : « Je suis un raté qui a réussi!... » Son parcours ne fut en effet pas linéaire et a connu bien des

---

1. Fernand Braudel, « Augustin Berque », in *Revue de la Méditerranée*, vol. 6, n° 2, 1951, p. 277.

embarquées. Le passage par Paris, jeune étudiant venu d'Algérie, se passe mal ; il quitte l'université sur un coup de tête et renonce à son ambition de passer l'agrégation de lettres. Son père l'envoie alors sur le terrain, dans le Hodna en Algérie, et l'invite à découvrir pleinement cet autre monde qui est aussi le sien. Il devient administrateur colonial et prend ses fonctions au Maroc dans les années 1930. Mais sa curiosité et son goût de l'Autre ne se perdent pas dans les sables de la machine coloniale française, qu'il conteste. Nouvelle embarquée, après un rapport où il conclut : « L'ordre, au Maroc, serait que nous n'y fussions pas. » Il est relégué dans le Haut-Atlas. Ce sera, parmi les Seksawa, son premier grand terrain d'étude, qui constituera la matière de sa thèse, remarquée, sur « Les Structures sociales du Haut-Atlas ». Il quitte le Maroc et l'administration coloniale après le bannissement du roi Mohammed V en 1953, et part vivre en Égypte où il sera expert pour l'Unesco. Nouvelle embarquée, qui cette fois est une plongée dans la société égyptienne en pleine mutation, au temps de Nasser. Il y puise la matière d'un de ses futurs grands livres : *L'Égypte : impérialisme et révolution*. En 1956, il est élu au Collège de France à la chaire d'histoire sociale de l'islam contemporain, où il enseigne jusqu'en 1981.



**« Je suis votre ami, je ne suis pas vous » :  
cette attitude était une distance  
complice à partir de laquelle Berque  
a construit une relation fertile, et durable,  
avec les Arabes et l'islam.**

Cette courbure de vie n'est pas celle d'un simple professeur arrivé au faite de sa carrière universitaire. Jacques Berque est certes un savant, et nombre de ses livres font autorité. *Le Maghreb entre deux guerres* est un portrait inspiré d'une époque, marquée par le centenaire de la colonisation en 1930, qu'il qualifie volontiers de « péan colonial ». Avec la perspicacité d'un regard qui sait être intérieur, il saisit les battements profonds des sociétés arabes et détecte le sens des ébranlements qui vont surgir au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. *L'intérieur du Maghreb*, titre d'un de ses livres, est son domaine de prédilection mais il se plonge tout autant dans les *Langages arabes du présent* où il fait preuve d'une érudition impressionnante.

Mais il est un autre chemin pour évoquer, au-delà du savant, la figure de Jacques Berque à la rencontre de son rêve intérieur. Un rêve méditerranéen, qui ne cesse de relier une rive à l'autre et tisse, parmi les déchirures de l'histoire, les trames d'un possible monde commun.

Le temps du monde dont il est l'héritier est un temps colonial. Relation dissymétrique et volontiers étouffante où l'Europe tente de façonner la Méditerranée à son image. Dans l'ordre de la connaissance, cela s'appelle l'orientalisme, ou « comment inventer l'Autre selon soi », comme le résume d'une formule lapidaire Edward Said. Jacques Berque a été, et dans le même temps n'était pas, un « orientaliste ». Fils de son temps, il est né dans l'Algérie coloniale et en a même exercé la fonction d'administrateur. Sa vision du monde, comme les catégories qu'il a employées pour appréhender la culture et l'histoire des « Arabes d'hier à demain » (publié en 1960), ont été inévitablement marquées par son époque. Qui échapperait à une telle empreinte?... Mais il fut un fils rebelle de cette époque, qui ne s'est jamais égaré dans la fascination ou le mépris.

« Je suis votre ami, je ne suis pas vous » : cette attitude n'était pas une posture feinte, mais une distance complice à partir de laquelle il a construit une relation fertile, et durable, avec les Arabes et l'islam. La boussole intérieure qui l'a guidé était faite d'un irréprensible goût de la vie, aimanté par un profond sens esthétique et un rapport intime à la littérature et à l'écriture.

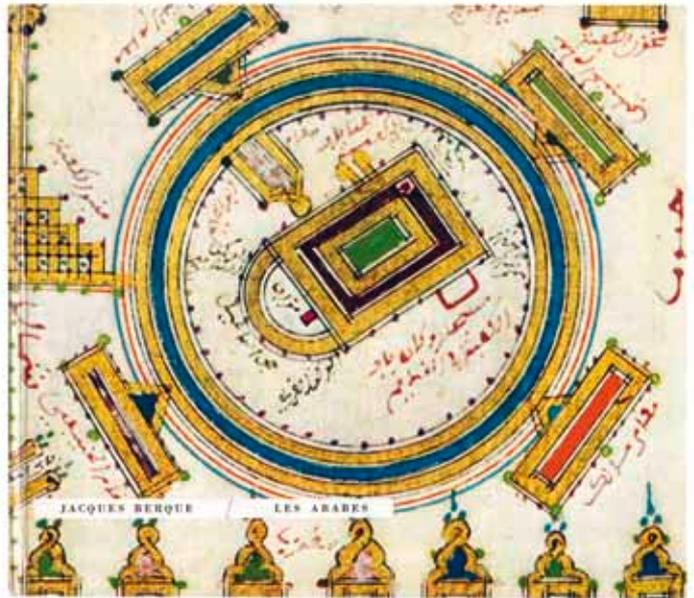
Le rêve méditerranéen de Jacques Berque est fait de cet alliage et de cette quête qui vise à dépasser la confrontation avec l'islam. Toute la vie et la pensée de Berque sont en effet placées sous le signe de cet inlassable combat. Il prend très vite la mesure des secousses intérieures qui traversent le Maghreb comme le Machrek. Le temps de la domination européenne est révolu, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le temps de l'affirmation nationale advient, à partir d'un combat résolu, et parfois meurtrier, pour l'indépendance. Égypte, Liban, Tunisie, Libye, Maroc et enfin Algérie, son pays, en 1962.

Berque n'a jamais été un nostalgique de la France-Algérie. Le principe de la séparation était là, sous-jacent, depuis la célébration du centenaire de la colonisation en 1930, suivie, dès après guerre, par les massacres de Sétif et de Guelma. L'irréconciliable a pris le dessus en raison d'un régime de domination à la fois injuste et illégitime, exercé au nom d'une démocratie si souvent truquée dans les urnes. Berque n'a pas été, non plus, un homme de la « troisième voie », entre indépendance et colonisation. Il ne croyait pas comme Camus à de possibles arrangements face à un désir profond d'indépendance et d'affirmation nationale. Mais il n'a pas cessé de répéter, pourtant, que les pieds-noirs avaient raté en Algérie une nouvelle Andalousie...

Sa clairvoyance des rapports de forces politiques et des poussées nationales, qu'il décrypte à partir d'une anthropologie profonde, n'occulte pas son sens du mythe et du temps long de l'histoire. Il y a dans la pensée de Berque comme une « basse continue » qui appelle au dépassement des contradictions entre une rive et l'autre de la Méditerranée.

Alors que je l'interrogeais à propos de « sa » Méditerranée, il proposait cette définition : « Pour moi la Méditerranée est un infini avec des rivages, un infini doté de

Couverture de la première  
édition de l'ouvrage  
*Les Arabes* de Jacques Berque,  
Delpire, 1959.



limites. C'est-à-dire qu'elle fait se rejoindre deux contradictoires.» Et il ajoutait : « C'est une compénétration d'intériorités où chacun tire des autres une partie de son âme<sup>2</sup>. »

Ce détour fertile qu'il appelait de ses vœux, et que j'ai eu la chance de pouvoir recueillir au cours d'une série d'entretiens, chez lui à Saint-Julien-en-Born dans les années 1980, avait pris forme et sens, plus de dix ans avant, dans un livre magistral et original intitulé *L'Orient second* : « Deux artistes contemporains l'un de l'autre, le peintre allemand Klee, le musicien hongrois Bartók, ont visité la Tunisie et l'Égypte. Tous deux en ont tiré bien mieux qu'une inspiration exotique. De ces lieux traditionnels de l'orientalisme, ils n'ont rapporté ni la représentation ni l'effusion. Ils ont d'un réel une fois détruit, puis recomposé à d'autres niveaux, sur d'autres axes, cherché à extraire une vérité jusque-là enfouie, pour la faire s'épanouir en rapports insolites<sup>3</sup>. » Il y a là l'expression de toute la subtilité du sens esthétique de Berque. Klee et Bartók sont des prismes de l'imagination créatrice qui permettent d'échapper à la frontalité orientaliste et de diffracter toute une constellation de formes et de sens qui donne à son rêve méditerranéen une expression moderne.

Berque a volontiers défendu la notion arabe d'*açala*, d'« authenticité », base indispensable de résistance face au rouleau compresseur du pouvoir colonial, dont la puissance symbolique était alors écrasante. Mais cette authenticité n'était pas, à ses yeux, une revendication passéiste. Nul combat rétrospectif ou quête d'un âge d'or qu'il s'agirait de retrouver, encore moins de restaurer. Sa vision de l'authenticité ne se confond pas avec celle que tant de mouvements islamistes ont depuis lors cherché à imposer.

2. Thierry Fabre, « Entre l'Europe et l'islam, la Méditerranée : entretien avec J. Berque », in *Mediterraneans*, n° 1, 1991.

3. Jacques Berque, *L'Orient second*, Paris, Gallimard, 1970, p. 111.



La cour des Lions à l'Alhambra de Grenade (Espagne), image de l'Andalousie à laquelle Jacques Berque rêva d'adresser un poème.

La célébration du passé, dans sa pureté dangereuse, lui est profondément étrangère. Il cherche à connaître l'intérieur d'un monde, la vivacité de ses bases et les déploiements de sa langue. Mais cette disponibilité à l'Autre, cette tentative de connaître en profondeur les sociétés arabes et le monde de l'islam, ne sont pas de fausses complaisances ou de vaines conjonctions. Lui qui a préconisé, face à un certain orientalisme, le « passage du sacré à l'historique », ne s'enferme pas dans une approche marxienne ou platement matérialiste de ces sociétés. Il ne succombe pas au déterminisme de la « superstructure » et tente de discerner les signes de la modernité parmi les formes de la création.

Berque était en effet un grand lettré et un grand lecteur. La littérature en général et la poésie en particulier n'ont pas cessé de l'accompagner durant toute sa vie. Il se récitait volontiers des textes appris par cœur, à commencer par l'*Odyssee* d'Homère ou celle de Kazantzaki, ou encore Virgile, Cervantes et jusqu'au *Calendal* de Frédéric Mistral. Il sentait vibrer là le chant profond qui lui a donné sa propre voix et sa langue. Toute sa singularité, son « poids spécifique » par rapport à nombre de chercheurs éru-

aits ou de professeurs patentés, tient à ce rapport intime à la langue. Nulle rhétorique dans sa recherche du mot juste, mais une poétique qui lui permet de saisir l'intensité, la vibration des passions collectives et l'élan porté par la puissance de la parole, ce qui n'est pas tout à fait rien dans les sociétés arabes qu'il étudie. « Les signes auxquels, en général, seuls le poète et le peintre s'avouent sensibles, doivent s'imposer aussi à l'analyse scientifique. Sans quoi elle n'a fait qu'une partie du chemin : elle a trouvé l'arcane à partir du vécu, elle n'a pas rétabli le vécu à partir de l'arcane », confie-t-il à Mirèse Akar dans *Arabies*, ce formidable livre d'entretiens où il se révèle. Et il ajoute : « Toute compréhension, toute morale a besoin de mettre en musique les bruits du monde. Et cela pour le passé comme pour le présent<sup>4</sup>. »



## **Berque se récitait des textes appris par cœur : l'*Odyssée* d'Homère ou celle de Kazantzaki, Virgile, Cervantes et jusqu'au *Calendal* de Frédéric Mistral. Il sentait vibrer là le chant profond qui lui a donné sa propre voix et sa langue.**

Cette « musique des bruits du monde », Berque l'a écoutée toute sa vie dans la compagnie des écrivains, Taha Hussein ou Georges Henein, Kateb Yacine ou Adonis, Jean Grosjean ou Yves Bonnefoy... Cette relation intime aux textes et aux écrivains est l'étoffe de son rêve méditerranéen. Il a traversé les frontières de l'orientalisme et du colonialisme pour donner forme à cette utopie, qu'il veut ouverte et porteuse d'avenir : « Dire qu'entre la latinité, c'est-à-dire aussi l'hellénisme, et l'islam méditerranéen nous devons forger une synthèse, est-ce là une irréalisable utopie ? Utopie, je veux bien. Mais irréalisable, non pas ! Ce qui depuis un siècle monte autour de la mer commune, et s'aime et se bat, et se cherche en l'autre, et par et contre lui, peut nous mener, si nous y travaillons, à des Andalousies nouvelles<sup>5</sup>. »

La synthèse plutôt que le seul face-à-face, trop souvent présenté avec la force de l'évidence et auquel il ne consent jamais. Il y insiste encore dans sa leçon de clôture au Collège de France, le 2 juin 1981 : « Qu'elles sont fragiles nos dichotomies ! Pour nous en tenir à l'une d'entre elles, la géographique, jusqu'à quel point est-il judicieux de considérer séparément l'une ou l'autre des deux rives de cette région méditer-

4. Jacques Berque, *Arabies : entretiens avec Mirèse Akar*, Paris, Stock, 1980, p. 82.

5. *Ibid.*, p. 308.

ranéenne, sur quoi je vais désormais porter mon attention ? Deux rives, soit dit en passant, dont ma vie et mes engagements contestent la dualité... »

Lui qui a longtemps rêvé d'écrire un « poème de l'Alhambra » trouve dans l'évocation des « Andalousies » la figure historique et poétique de son avènement. « J'appelle à des Andalousies toujours recommencées, dont nous portons en nous à la fois les décombres amoncelés et l'inlassable espérance. » Son rêve méditerranéen s'accomplit dans cet appel. Rêve persistant qui est de ne jamais consentir au pire. Rêve que certains esprits chagrins ou que les nouveaux orientalistes, obsédés par le seul islamisme, jugeaient vain ou même trompeur. Qu'importent ces altercations. Berque a poursuivi son chemin et a ouvert le sillage à de nouvelles études, à partir notamment de son « essai de traduction » du Coran qui fit date et qui trouva un large écho, notamment à l'Institut du monde arabe (IMA).

Avec Edgard Pisani, en effet, nous sommes allés lui rendre visite à Saint-Julien, en 1988, pour le convaincre, malgré ses réticences, de se pencher sur un possible renouveau de l'IMA. Il accepta, après de fertiles échanges, de présider le conseil culturel consultatif, qui visait à desserrer l'emprise des ambassadeurs. Il inaugura ensuite la chaire de l'IMA, par une série de conférences, *Relire le Coran*, qui ont apporté un éclairage novateur, à partir notamment de sa réflexion sur le temps dans le Coran. Dans son regard, et à partir d'une relecture scrupuleuse du texte, l'islam n'était pas une religion fossile ou violente, incompatible avec la modernité. Elle reprenait place dans une généalogie lointaine et s'ouvrait au temps du monde.

Berque, ami du philosophe Kostas Axelos, était un lecteur convaincu d'Héraclite et il savait, profondément, que l'« on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve »... Sa vision de la Méditerranée comme son évocation des Andalousies donnent un visage à l'avenir : « Il faut que la Méditerranée cesse d'être cette Eurydice toujours perdue des peuples méditerranéens. Pour cela ils ne doivent plus se retourner en arrière – l'enfer consiste à se retourner en arrière – car la retrouvaille des Eurydices, c'est toujours en avant qu'on a une chance de la réaliser<sup>6</sup>. »

C'est à cette « salve d'avenir » que nous conviait Jacques Berque, il y a trente ans, lors de la rencontre d'Hydra en 1982, suscitée par Jack Lang et Melina Mercouri. Sa voix résonne encore... Elle pourrait même retrouver un profond écho dans une France qui ne serait pas rétrécie autour d'une obsession identitaire, dans une France qui saurait renouer avec l'esprit du grand large, avec le goût de l'horizon et avec le désir, la confiance et l'espoir en de nouvelles synthèses méditerranéennes.

---

6. Jacques Berque, intervention à la rencontre d'Hydra, mai 1982 (éditions de l'association Dialogue entre les cultures, 1984, p. 45).

**Thierry Fabre** est essayiste, fondateur des Rencontres d'Averroès et commissaire général de l'exposition *Le Noir et le Bleu. Un rêve méditerranéen...* au MuCEM (2013). Il a notamment publié *Éloge de la pensée de midi* (postface de Predrag Matvejevitich, Actes Sud, 2007).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**4 juin 1910** | Naissance à Frenda (Algérie) ; son père, Augustin, est administrateur colonial.

**1930-1932** | Études hellénistes de lettres classiques à Paris ; quitte l'université avant de passer l'agrégation.

**1932** | Mission dans le Hodna, puis service militaire au Maroc.

**1934-1947** | Administrateur civil au Maroc.

**1936** | Écrit ses premières études ethnographiques : « Les Pactes pastoraux Beni Meskine » et « Les Collectivités rurales arabes » du Gharb que Marc Bloch préface et publie dans la revue *Annales*.

**1<sup>er</sup> mars 1947** | Publie son rapport « Pour une politique nouvelle de la France au Maroc » qui fait scandale ; est muté dans le Haut-Atlas ; travaille à son étude « Les Structures sociales du Haut-Atlas » (publiée en 1955), qui assurera sa notoriété scientifique.

**20 août 1953** | Démissionne de l'administration coloniale en protestation au bannissement du roi du Maroc Mohammed V ; est nommé expert de l'Unesco en Égypte.

**1956** | Élu au Collège de France à la chaire d'histoire sociale de l'islam contemporain.

**1960-1981** | Publie ses grands livres *Les Arabes d'hier à demain*, *Le Maghreb entre deux guerres*, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, *L'Orient second*, *Langages arabes du présent...*

**1967** | Fonde, avec Maxime Rodinson, le Groupe de recherches et d'action pour le règlement du problème palestinien, qui publiera en 1974 *Les Palestiniens et la crise israélo-arabe : textes et documents*, 1967-1973.

**1981** | Se retire dans les Landes, à Saint-Julien-en-Born, où il continue d'écrire livres et articles de revues.

**1985** | Dirige un groupe de travail sur « L'Immigration à l'école de la République » pour le ministère de l'Éducation nationale.

**27 juin 1995** | Meurt à Saint-Julien-en-Born alors qu'il préparait *Une cause jamais perdue : pour une Méditerranée plurielle*, qui paraîtra en 1998.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

**Œuvres de Jacques Berque**  
*Les Arabes d'hier à demain*, Paris, Seuil, 1960.

*Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Seuil, 1962.

*Dépossession du monde*, Paris, Seuil, 1964.

*L'Égypte : impérialisme et révolution*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1967.

*L'Orient second*, Paris, Gallimard, 1970.

*Langages arabes du présent*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1974.

*Arabies : entretiens avec Mirèze Akar*, Paris, Stock, coll. « Les Grands Auteurs », 1978.

*L'Intérieur du Maghreb*, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1978.

*Andalousies*, Paris, Sindbad, coll. « La Bibliothèque arabe », 1981.

*L'Islam au temps du monde*, Paris, Sindbad, coll. « La Bibliothèque de l'islam », 1984.

*Mémoires des deux rives*, éd. complétée, Paris, Seuil, 1999.

## Ouvrages dirigés par Jacques Berque

Taha Hussein, *Au-delà du Nil*, textes choisis et présentés par J. Berque, trad. M. Hayek, A. Louca, A. Miquel, J. Berque et al., Paris, Gallimard / Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient », 1977.

*Le Coran : essai de traduction* par J. Berque, Paris, Sindbad, 1990.



# Mahmoud Darwich

(1941-2008)

De la Palestine, ce Galiléen a endossé tous les héritages, cananéen, philistin, hébreu, égyptien et perse, romain, grec, arabe... « Je suis arabe », lançait le poète pour célébrer l'identité plurielle de la Méditerranée. Sa patrie était sa langue, pour chanter la mer, comme l'exil.



FAROUK MARDAM-BEY



| CI-CONTRE | Cueillette  
des olives en Galilée, 1958.  
| PAGE PRÉCÉDENTE |  
Mahmoud Darwich en 1989.

Le mot « mer » revient sans cesse dans la poésie de Mahmoud Darwich, et cela dès ses premiers recueils composés avant son départ d’Israël en 1971. La mer alors, c’était d’abord, implicitement, la mer terrifiante de la culture paysanne palestinienne, et plus généralement levantine, d’où surgissent les conquérants et les pirates, où résident les djinns malfaisants et les sirènes tentatrices. « Mon père m’a dit une fois / en priant sur un rocher : / Ne cherche pas la lune / et évite la mer et le voyage<sup>1</sup>. » Mais c’était, déjà, une métaphore de l’exil des Palestiniens sur leur propre terre. Né en 1941 à Birwa, un village de Galilée, il est enfant lorsque la création de l’État d’Israël en 1948 le contraint, ainsi que sa famille, à cet exil : « Je suis le fils d’Ulysse, qui attend les nouvelles du Nord / Un matelot l’appelle mais il ne s’embarque point / Il attache les barques et s’enfuit par-delà les plus hautes montagnes<sup>2</sup>. »

Par la suite, recueil après recueil, la mer, comme l’exil, s’est enrichie de nouvelles significations, mythiques, historiques ou directement liées à l’actualité politique pour incarner le destin des Palestiniens. C’est notamment le cas dans le long poème « Éloge de l’ombre haute », écrit en 1982 après l’invasion israélienne du Liban, l’évacuation

---

1. « Abi » (« Mon père »), in *Ashiq min Filastîn* (« Amant de Palestine »), Haïfa, 1966.

2. « Fi intizar al-’a’din » (« En attendant leur retour »), in *ibid.*

des combattants palestiniens et le massacre de Sabra et Chatila, poème que Darwich a lui-même qualifié de « documentaire<sup>3</sup> ». Il y évoque l'intimité des Cananéens, « peuple du pourpre<sup>4</sup> », avec la mer, l'origine présumée égéenne des Philistins, l'expulsion des Palestiniens par la mer en 1948, leur encerclement à Beyrouth par terre et par mer, leur embarquement forcé vers la Tunisie : « Mer devant toi, en toi, derrière toi / Et sur cette mer, une autre mer / Sous cette mer, une autre mer / Et tu es son chant / Nous aurions tant aimé ce bleu nuit / n'était notre ombre brisée à la surface de la mer<sup>5</sup>. » Destinée maritime que résumera avec une amère ironie, en 1986, dans le recueil intitulé *Plus rares sont les roses*, le poème « L'Aéroport d'Athènes » : « Les douaniers ont dit : D'où venez-vous ? Nous avons répondu : De la mer. Ils ont dit : Où allez-vous ? Nous avons répondu : À la mer<sup>6</sup>. »



## Considérant la Méditerranée orientale comme le « jardin d'enfants » de l'humanité, l'identité méditerranéenne est pour Darwich universelle. Elle ne s'oppose pas à son identité arabe, elle l'élève et la parfait.

Or cette mer est très rarement désignée par son nom, « Méditerranée », et quand elle l'est, comme dans ce poème de 1983 ou 1984, « Rapides méditations sur une ville vieille et belle au bord de la Méditerranée », c'est en tant que mer de tous les commencements, celle qui nous (les Palestiniens, les Arabes, les humains ?) a sauvés de « la solitude des forêts<sup>7</sup> ». En ces années d'errance, 1982-1985, entre le Liban, Chypre et la Tunisie, elle est cependant « souffrante<sup>8</sup> » comme nous, et comme nous « assiégée<sup>9</sup> », et il n'est personne pour la guérir ni pour annoncer sa mort. Cette Méditerranée-là est à la fois « notre cadavre bleu, notre béatitude, notre âme engourdie entre Jaffa et Carthage, notre cruche

3. Cf. « Éloge de l'ombre haute, poème documentaire », in *Nous choisirons Sophocle et autres poèmes*, trad. E. Sanbar, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes arabes », 2011, p. 15.

4. Voir par exemple « Nous choisirons Sophocle », *ibid.*, p. 98.

5. « Éloge de l'ombre haute, poème documentaire », *op. cit.*, p. 51.

6. « L'Aéroport d'Athènes », in *La terre nous est étroite et autres poèmes*, trad. E. Sanbar, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2000, p. 217.

7. « Ta'ammulat sari'a fi madina qadima wa jamila 'ala sahil al-Bahr al-abyad al-mutawassit » (« Rapides méditations dans une ville vieille et belle au bord de la Méditerranée »), in *Hisâr li-madâ'ih al-bahr* (« Sièges pour les éloges de la mer »), Tunis, Cérès, 1984, p. 197.

8. *Ibid.*, p. 196.

9. *Ibid.*, p. 196.





brisée, stèle aux inscriptions effacées<sup>10</sup> ». Nous y avons cherché le legs des anciennes civilisations et n'avons trouvé qu'une tête de mort abandonnée au bord de l'eau. Il n'empêche que le poète qui, dans sa détresse, paraît déprécier ce legs est celui, de tous les poètes arabes, qui, à travers l'ensemble de son œuvre, s'en est montré le plus digne héritier. Considérant en effet la Méditerranée orientale comme le « jardin d'enfants<sup>11</sup> » de l'humanité, l'identité méditerranéenne n'est pas pour lui spécifique aux riverains de la « vieille mer<sup>12</sup> », elle est universelle. Elle ne s'oppose pas à son identité arabe, elle l'élève et la parfait.

---

---

## « Qui suis-je ? / C'est la question que les autres se posent / et elle est sans réponse / Moi ? Je suis ma langue, moi. » Mahmoud Darwich

Darwich l'a dit maintes fois dans ses poèmes et ses entretiens : « Je suis l'enfant du littoral syrien<sup>13</sup> » ; « J'ai grandi de nuit entre les côtes du triangle / l'Égypte, la Syrie et Babylone<sup>14</sup> » ; « Mais il est en nous d'Athènes / de quoi faire de la mer ancienne notre chant<sup>15</sup> »... Et il a revendiqué comme sienne l'histoire tout entière de la Palestine, des Cananéens jusqu'aux conquêtes européennes, en passant par les Philistins et les Hébreux, les Égyptiens et les Perses, les Grecs et les Romains, les Arabes et les Turcs. Son recours aux mythes fondateurs du Proche-Orient ancien et de la Grèce antique, ou aux textes sacrés des trois religions monothéistes, ou encore à tel ou tel épisode tragique de l'histoire (le génocide des Indiens d'Amérique, l'exode des Arabes d'Espagne...) s'inscrit dans un projet poétique ambitieux : illustrer l'identité plurielle de la terre de Palestine dans un récit radicalement différent de celui, exclusif, de l'Autre, car « qui impose son récit hérite la Terre du Récit<sup>16</sup> ». En se proclamant « poète troyen<sup>17</sup> », il a voulu faire entendre la voix des vaincus, étouffée par la clameur des vainqueurs.

Dans son dialogue conflictuel avec cet Autre, Darwich retourne contre lui ses propres références religieuses : « N'ensevelissez pas Dieu dans des livres / Qui vous ont promis une terre qui recouvre la nôtre / Ne faites pas de lui un huissier à la porte du

---

10. *Ibid.*, p. 197.

11. *La Palestine comme métaphore: entretiens*, trad. S. Bitton et E. Sanbar, Arles, Actes Sud, 1997, p. 95.

12. « Ta'ammulat... », *op. cit.*, p. 197.

13. « Le voyageur a dit au voyageur », in *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?*, trad. E. Sanbar, Arles, Actes Sud, 1996, p. 87.

14. « Le Puits », in *Ibid.*, p. 56.

15. « Et la terre se transmet comme la langue », in *Au dernier soir sur cette terre*, Actes Sud, coll. « La Petite Bibliothèque de Sindtad » 1999, p. 48.

16. Cf. *La Palestine comme métaphore, op. cit.*, p. 7.

17. *Ibid.*, p. 29.



| CI-DESSUS | Palestiniens rejoignant le Sud de la bande de Gaza par le littoral, seul accès autorisé, en 2001.

| PAGE PRÉCÉDENTE | Berger et son troupeau dans les collines de Judée, 2007.

roi<sup>18</sup>.» Dans les cinq recueils de jeunesse, on est d'emblée frappé par l'abondance des « intertextes » bibliques, qu'il s'agisse de citations explicites ou d'allusions. Le Palestinien est Job, l'éprouvé à la foi inébranlable, qui « rendait grâce au créateur / des vers de terre et des nuages<sup>19</sup> ». Il s'obstine contre vents et marées à rester dans son pays : « Ô Noé, ne nous emmène pas avec toi / Mourir ici est notre seul salut<sup>20</sup>. » Il s'adresse à Isaïe en ces termes : « Ô Isaïe ne pleure pas / Mais invective la ville / pour que je t'aime davantage<sup>21</sup> » ; et à Habacuc : « J'avais une main pour semer / une terre que mon père avait rendu fertile », et celui-ci lui dit : « Assez, fils / Ton histoire pèse sur mon cœur<sup>22</sup>. » Il prolonge les psaumes de David et les lamentations de Jérémie. Il s'identifie aux juifs dans leur exil à Babylone : « Enfants de Babylone / Vous reviendrez bientôt à Jérusalem / Et vous grandirez bientôt / Alléluia / Alléluia<sup>23</sup>. » Il est Abel, assassiné par son frère,

18. « Discours de l'homme rouge », in *Au dernier soir sur cette terre*, op. cit., p. 13.

19. « Abi », in *'Ashiq min Filastin*, op. cit.

20. « Matar » (« Pluie »), in *'Ashiq min Filastin*, op. cit.

21. « Éloge de l'ombre haute, poème documentaire », op. cit., p. 37.

22. « Nashid » (« Hymne »), in *'Ashiq min Filastin*, op. cit.

23. « Mazamir » (« Psaumes »), in *Uhibbuki aw la uhibbuki* (« Je t'aime ou ne t'aime pas »), Beyrouth, Éditeut, 1972.



De gauche à droite: Abdelkébir Khatibi, Rachid Koraïchi, Élias Sanbar, à Paris chez Mahmoud Darwich.

Agar aussi, « l'étrangère » abandonnée par Abraham dans le désert et Joseph, trahi par ses frères. Mais Darwich ira par la suite bien plus loin, par exemple dans « S'envolent les colombes<sup>24</sup> » et *Murale*<sup>25</sup>, se servant comme palimpsestes des deux magnifiques livres attribués au roi Salomon, le Cantique des cantiques et l'Éclésiaste, où résonnent d'ailleurs des échos d'autres textes plus anciens, égyptiens ou mésopotamiens.

S'il est cependant une figure qui transcende toutes les autres, c'est bien celle du Christ. Certes, depuis les premiers signes avant-coureurs de la révolution du langage poétique arabe, au tournant des années 1950, on ne compte pas les poèmes qui se réfèrent à la passion du Christ et à sa résurrection, combinées ou non au mythe de Tammuz, le dieu babylonien de la fertilité, ou à celui du phénix, l'oiseau qui se consume et renaît de ses cendres. Mais aucun poète n'a autant que Darwich le Galiléen – et en tant que tel familier du lieu, de ses paysages et de son héritage chrétien – investi dans son œuvre les épisodes et les paraboles du Nouveau Testament. La croix, évidemment, y est omniprésente comme symbole de souffrance ou de sacrifice de soi. On y trouve aussi de nombreuses allusions, souvent transparentes, à Jean-Baptiste et

24. « S'envolent les colombes », in *La terre nous est étroite*, op. cit., p. 171-177.

25. *Murale*, trad. E. Sanbar, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes arabes », 2003.

au baptême de Jésus, à la tentation par le Diable, aux noces de Cana et à la multiplication des pains, à la marche sur l'eau, au sermon sur la montagne, à la résurrection de Lazare, à la Cène, au Golgotha... Le poème « L'Offrande » se présente même comme un hymne à la louange du Christ, qui, dans son sacrifice et sa solitude sur la croix, incarne le peuple palestinien : « Personne ne s'est excusé à ta blessure / Nous avons tous dit à Rome / Nous n'étions pas avec lui / Et t'avons livré au bourreau<sup>26</sup>. » Un autre s'intitule tout simplement « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné<sup>27</sup> ? » Cette insistance sur la part chrétienne de l'identité palestinienne se traduit, entre autres, dans les derniers recueils par la récurrence du mot « église » là où il ne s'impose pas *a priori* : « Les aboiements des chiens à une lune de passage / sur le clocher de l'église / étaient nos compagnons de veille<sup>28</sup> » ; « En un jour à ce jour pareil / dans la travée secrète de l'église [...] / je rencontrerai ma fin et mon commencement<sup>29</sup> » ; « À la porte de l'église / je me suis égaré dans mon cœur<sup>30</sup> » ; « Qui suis-je pour vous dire / ce que je vous dis / à la porte de l'église<sup>31</sup> ? »

Il n'en reste pas moins que tout en assumant pleinement son identité plurielle, Darwich est d'abord, en tant que poète, « ce que les mots ont dit : / Sois notre corps, et je fus un corps / pour leur timbre<sup>32</sup> ». Et ces mots, précise-t-il, sont ceux des *Mu'allaqat* (les dix grandes odes préislamiques), dans lesquelles s'est affirmée pour la première fois dans l'histoire – et avec quel éclat ! – l'identité culturelle proprement arabe. Il a en lui « le sacré de l'Arabe au désert / qui adore ce qui coule des rimes / étoiles sur sa cape / et adore ce qu'il dit<sup>33</sup> ». Les versets du Coran, les poèmes d'Imrou' l-Qays ou de Moutanabbi et l'ensemble du patrimoine littéraire arabe se coulent naturellement dans sa poésie et marquent de leurs sonorités ses évocations d'Anat la Cananéenne, Gilgamesh le Sumérien, les prophètes de la Bible, les dieux et les héros grecs. « Qui suis-je ? / C'est la question que les autres se posent / et elle est sans réponse / Moi ? Je suis ma langue, moi<sup>34</sup>. »

Chez Darwich, l'exil n'a pas qu'un seul nom, et il a toujours distingué l'exil extérieur de l'exil intérieur. Cela est particulièrement évident dans son œuvre après son retour à Ramallah en 2003, et il s'en est assez souvent expliqué dans ses chroniques et ses entretiens. L'exil extérieur, a-t-il dit, est une séparation d'avec le premier

26. « Al-Qurban » (« L'Offrande »), poème publié d'abord dans *Mulhaq el-Nahar* du 2 décembre 2000, puis dans *El-Karmel*, n° 66, hiver 2001.

27. Dans le recueil *Plus rares sont les roses*, trad. A. Laâbi, Paris, Minuit, 1989.

28. « Villageois sans malice », in *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?*, op. cit., p. 23.

29. « En un jour à ce jour pareil », in *Ne t'excuse pas*, trad. E. Sanbar, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes arabes », 2006, p. 24.

30. « Je ne connais pas cet inconnu », in *Comme des fleurs d'amandier ou plus loin*, trad. E. Sanbar, Arles, Actes Sud, coll. « Mondes arabes », 2007, p. 53.

31. « Le Lanceur de dés », in *Le Lanceur de dés et autres poèmes*, trad. E. Sanbar, photographies d'E. Pignon Ernest, Arles, Actes Sud, coll. « Archives privées », 2010, p. 60.

32. « Une rime pour les Mu'allaqat », in *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?*, op. cit., p. 89.

33. *Ibid.*, p. 91.

34. *Ibid.*, p. 89.

lieu, une douloureuse rupture qui engendre une « géographie sentimentale » du pays, une présence lancinante dans la mémoire des paysages, de la faune et de la flore, de tout ce qui a marqué l'enfance ; c'est pourquoi tout exilé a tendance, par nostalgie, à regarder sa patrie comme un paradis perdu. Or tous les Palestiniens, ou presque tous, vivent dans un tel exil et rêvent de son contraire, le retour, et pas seulement ceux qui ont été forcés de s'expatrier hors de Palestine. Parmi les habitants de Cisjordanie et de Gaza, nombreux sont en effet ceux originaires de villages détruits en Israël et qui, de ce fait, partagent la condition d'exilés. Sans parler du Mur, des colonies et des routes de contournement qui séparent les Palestiniens de leurs terres et des autres Palestiniens. « Ils ne se retournent pas pour dire adieu à l'exil / un autre les attend / ils se sont habitués à tourner en rond / sans devant ni arrière / sans nord ni sud<sup>35</sup>. » Le poète, lui, avant de s'exiler, a vécu sa jeunesse en étranger dans son propre pays. Et dès ses premiers pas en poésie, il a essayé de reconstituer ce pays éclaté, noyé, et qui a changé de nom. Il a ainsi élu domicile dans la langue pour apprivoiser l'exil et la défaite, si bien qu'elle est devenue en quelque sorte sa seconde patrie. Une patrie fictive mais restée intacte, identifiable par ses paysages, ses senteurs et ses saveurs que Darwich excelle à restituer, car « la terre se transmet comme la langue<sup>36</sup> » et pourrait-on dire « dans la langue ».

C'est en rentrant à Ramallah que les choses se sont compliquées et que le thème de l'exil s'est nourri de nouvelles interrogations : Qu'est-ce qui est plus beau, la maison ou le chemin de la maison ? Qu'est-ce qui a changé plus que l'autre, le lieu ou le moi du poète ? « Dans la maison de ma mère / mon portrait me fixe / et ne cesse de me demander : / Ainsi, toi, mon invité, tu serais moi<sup>37</sup> ? » C'est en ce moment aussi que l'autre exil, intérieur, inhérent à la condition humaine, lui a fourni sa principale thématique, comme on le constate dans ses derniers recueils, à partir de *Ne t'excuse pas* (2004). Après avoir été, en exil, habité par la patrie, il était désormais, dans sa patrie, habité par l'exil. Comme si les deux termes, l'exil et la patrie, désignaient une seule et même réalité.

---

35. « Ils ne se retournent pas », in *Ne t'excuse pas*, *op. cit.*, p. 51.

36. *Au dernier soir sur cette terre*, *op. cit.*, p. 53.

37. « Dans la maison de ma mère », in *Ne t'excuse pas*, *op. cit.*, p. 20.

**Farouk Mardam-Bey** est né à Damas ;  
il dirige le département Sindbad chez Actes Sud.  
Éditeur de Mahmoud Darwich, il a notamment  
traduit *Une mémoire pour l'oubli* (en collaboration,  
1994) et *Entretiens sur la poésie* (2006) et publié  
une anthologie bilingue du poète (2009).

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

**13 mars 1941** | Naissance à Birwa, en Galilée, dans la Palestine sous mandat britannique.

**1948** | Création de l'État d'Israël; Birwa est rasé, la famille Darwich s'installe clandestinement dans le village voisin, à Deyr el-Assad.

**1960** | Études secondaires et supérieures à Haïfa; publication de son premier recueil de poésie, *Oiseaux sans ailes*.

**1960-1967** | Écrit articles et poèmes dans les journaux arabes d'Israël *El-Itihad, El-Jadid, El-Fajr*, qui lui valent d'être emprisonné plusieurs fois.

**1961** | Adhère au Parti communiste d'Israël.

**1964** | Publication de son recueil *Feuilles d'olivier*; son poème «Inscris, je suis arabe» devient un hymne dans tout le monde arabe.

**1970** | Part pour Moscou avec un visa d'étudiant.

**1971** | S'installe au Caire, où il rencontre Yasser Arafat, puis à Beyrouth où il rejoint l'OLP en 1973, comme rédacteur en chef de sa revue puis directeur du Centre de recherches palestinien.

**1981** | Crée la revue littéraire *El-Karmel*.

**1982** | Le siège de Beyrouth par l'armée israélienne le contraint à nouveau à l'exil, à Nicosie et Tunis, avec quelques séjours à Paris.

**1984** | Violente attaque cardiaque et première opération.

**1985** | S'installe à Paris; compose ses plus grands recueils: *Plus rares sont les roses, Onze Astres, Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude?*

**1987-1993** | Membre du comité exécutif de l'OLP; rédige la Déclaration d'indépendance de l'État de Palestine; démissionne après les accords d'Oslo.

**1995** | Obtient l'autorisation de revenir en Galilée pour voir sa mère et assister aux obsèques de l'écrivain Émile Habibi; s'installe à Ramallah, où il dirige le centre culturel Sakakini.

**1998** | Deuxième opération du cœur, qui le laisse plusieurs jours entre la vie et la mort, expérience qui inspirera *Murale* (publié en 2000).

**2002** | En réaction à la répression de l'Intifada, il publie *État de siège*.

**2004-2008** | Parution de ses poèmes les plus métaphysiques.

**9 août 2008** | Meurt à l'hôpital de Houston (Texas) des suites d'une intervention cardiaque; reçoit des obsèques nationales à Ramallah.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### Œuvres de Mahmoud Darwich

#### Poésie

*Rien qu'une autre année: anthologie poétique, 1966-1982*, trad. A. Laâbi, Paris, Minuit, 1983.

*Plus rares sont les roses*, trad. A. Laâbi, Paris, Minuit, 1989.

*Chronique de la tristesse ordinaire suivi de Poèmes palestiniens*, trad. O. Carré, Paris, Éditions du Cerf, 1989.

*La terre nous est étroite et autres poèmes, 1966-1999*, trad. E. Sanbar, Paris, Gallimard, 2000.

**Aux éditions Actes Sud (Arles), trad. d'E. Sanbar**  
*Au dernier soir sur cette terre*, 1994.

*Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude?*, 1996.

*Le Lit de l'étrangère*, 2000.

*Murale*, 2003.

*État de siège*, photographies d'O. Thébaud, 2004.

*Ne t'excuse pas*, 2006.

*Comme des fleurs d'amandier ou plus loin*, 2007.

*Anthologie, 1992-2005*, poèmes choisis et présentés par F. Mardam-Bey, éd. bilingue, 2009.

*La Trace du papillon: pages d'un journal, été 2006-été 2007*, 2009.

*Le Lanceur de dés et autres poèmes*, photographies d'E. Pignon-Ernest, 2010.

**Récits, essais, entretiens**  
*Une mémoire pour l'oubli*, trad. Y. Gonzalez-Quijano et F. Mardam-Bey, Arles, Actes Sud, 1994.

*La Palestine comme métaphore: entretiens*, trad. S. Bitton et E. Sanbar, Arles, Actes Sud, 1997.

*Entretiens sur la poésie*, avec A. Wazen et A. Beydoun, trad. F. Mardam-Bey, Arles, Actes Sud, 2006.



# CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES

Couverture: © MuCEM, dépôt aux musées d'Art et d'Histoire de Troyes. Photo: Jean-Marie Protte.

p. 12: © RMN-Grand Palais/musée des Châteaux de Malmaison et de Bois-Préau/Gérard Biot  
p. 15: © Collection École Polytechnique  
p. 18-19: © RMN/Grand-Palais /René-Gabriel Ojeda  
p. 21: © Château de Breteuil/Leemage  
p. 22: © Coll. Dagli Orti/musée des Beaux-Arts de Mulhouse/Gianni Dagli Orti  
p. 28: © BnF, Paris  
p. 30: © BnF, Paris  
p. 33: © BnF, Paris  
p. 34: © Selva/Leemage  
p. 36: © BnF, Paris  
p. 40: © BnF, Paris  
p. 43gd: © BnF, Paris  
p. 44: © BnF, Paris  
p. 47: © BnF, Paris  
p. 48: © BnF, Paris  
p. 54: © FR ANOM (102APOM/41), Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence. Sous réserve des ayants-droit.  
p. 56: © FR ANOM (102APOM/605), Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence  
p. 58-59: © Jean Bernard/Leemage  
p. 61: © FR ANOM 102APOM 477/3), Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence  
p. 62: © Coll. part./D.R.  
p. 63: © Coll. part./D.R.  
p. 64: © BnF, Paris  
p. 67g: © musée des Antiquités d'Alger.  
67d: © FR ANOM (139APOM/3/2), Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence  
p. 70: © RMN-Grand Palais (domaine de Chantilly) /René-Gabriel Ojeda  
p. 72: © RMN-Grand-Palais (MuCEM)/Gérard Blot  
p. 76: © BPK, Berlin, dist. RMN-Grand-Palais/image BPK  
p. 78: © SLUB Dresden/Deutsche Fotothek/Regine Richter  
p. 81: © BMVR, Marseille  
p. 83 © BnF, Paris  
p. 84 © Artothek/La Collection  
p. 88: © MP/Leemage  
p. 91: © musée de la ville d'Athènes  
p. 96: © British Library Board/Robana/Leemage  
p. 99: © Tate, Londres, dist. RMN/Grand-Palais/Tate Photography  
p. 102: © Klassik Stiftung Weimar  
p. 105 © Klassik Stiftung Weimar  
p. 108: © Alinari/Roger-Viollet  
p. 111: © Adoc-Photos  
p. 114: © ministère de la Culture-Médiathèque du Patrimoine. Dist. RMN-Grand-Palais/Atelier de Nadar  
p. 115 © Klassik Stiftung Weimar  
p. 118: © Benaki Museum/Historical Archives, Inv. Num 227. Photographical Archive of Yannis Saregiannis  
p. 120: BnF, Paris  
p. 123: © Collection Sirot-Angel/Leemage  
p. 124: © Benaki Museum/Historical Archives, Inv. Num 201.

p. 127: © Anc. Coll. Ph. Doublet/Adoc-Photos  
p. 130hmb © Albert Harlingue/Roger-Viollet  
p. 133: © BnF, Paris  
p. 134-135: © CAP/Roger-Viollet  
p. 137: © BnF, Cartes et plans, Société de géographie, Paris  
p. 140: © Albert Harlingue/Roger-Viollet  
p. 142: © Coll. part./D.R.  
p. 144-145: © Coll. part./D.R.  
p. 147: © Coll. part./D.R.  
p. 148: © BnF, Cartes et plans, Société de géographie, Paris  
p. 152: © Alinari/Roger-Viollet  
p. 154: © Adoc-Photos  
p. 155: © Institut Valencia d'Art Moderne, IVAM, Generalitat Valencia. © The Heartfield Community of Heirs/ADAGP, Paris 2013  
p. 158-159: © Fototeca/Leemage  
p. 161: © Suddeutsche Zeitung/Rue des Archives  
p. 166: © Coll. Fundación Federico García Lorca, Madrid.  
p. 169: © Aisa/Leemage  
p. 170gd: © Coll. Fundación Federico García Lorca, Madrid.  
p. 173: © Fundación Archivo Manuel de Falla, Madrid  
p. 176: © Coll. part. © D.R.  
p. 178: © Coll. part. © D.R.  
p. 181: © Imagebroker/Leemage  
p. 182-183: © Heritage Images/Leemage  
p. 186: © Coll. part./D.R.  
p. 190: © Coll. part./D.R.  
p. 193: © M.C.A., Montpellier  
p. 194: © Coll. part./D.R.  
p. 196-197: © Elliot Erwitt/Magnum Photos  
p. 199: © Corbis  
p. 202: © Roger-Viollet  
p. 205: © Iberfoto/Photoaisa/Roger-Viollet  
p. 206: © Charles Delius/Leemage  
p. 208: © Roger-Viollet  
p. 211g: © Bfm, Limoges  
p. 211d: © Rue des Archives/Tallandier  
p. 212: © Charles Delius/Leemage  
p. 216: © Association Germaine Tillion  
p. 218: © Association Germaine Tillion  
p. 221: © Association Germaine Tillion  
p. 222: © Association Germaine Tillion  
p. 225: © Coll. Kharbine-Tapabor  
p. 226: © Association Germaine Tillion  
p. 230: © Fouad Elkoury/Signatures  
p. 232: © Collège de France Archives  
p. 235: © Coll. part. /D.R.  
p. 236: © Laure Albin Guillot/Roger-Viollet  
p. 240: © Hannah Assouline/Opale  
p. 242: © Micha Bar Am/Magnum Photos  
p. 247: © Joss Dray  
p. 248-249: © Christopher Anderson/Magnum Photos  
p. 250: © Coll. part./D.R.

## Remerciements:

Joss Dray, Marie Rameau, Rachid Koraïchi.

MuCEM

Coordination éditoriale:  
Laure Lane et Valérie Manteau  
Iconographie: Anne André

Les éditions Textuel  
Coordination éditoriale: Manon Lenoir

Design graphique: Agnès Dahan,  
assistée de Raphaëlle Picquet

Iconographie: Anne Soto

Relecture: Marie Delaby  
Fabrication: Géraldine Lay

© Les Éditions Textuel  
et le musée des Civilisations de l'Europe  
et de la Méditerranée, 2013.

Les Éditions Textuel  
13, quai de Conti  
75006 Paris  
[www.editionstextuel.com](http://www.editionstextuel.com)

Dépôt légal: juin 2013  
ISBN: 978-2-84597-463-0



Photogravure : Quat'coul, Avignon.  
Achévé d'imprimer en mai 2013  
sur papier Munken Lynx 130 g  
sur les presses de l'imprimerie Castelli Bolis  
à Cenatte Soto en Italie.